N° 14
deuxième
semestre
2001

Mémoire Spiritaine

Histoire - Mission - Spiritualité

Le catholicisme et la vapeur au centre de l'Afrique Mgr Augouard 1894

Congrégation du Saint-Esprit,
30, rue Lhomond, 75005 PARIS

Mémoire Spiritaine

Histoire, Mission, Spiritualité

Revue semestrielle

La Congrégation du Saint-Esprit se prépare à commémorer, en 2003 son troisième centenaire. Différentes Églises locales à la naissance desquelles elle a travaillé célèbrent, ces temps-ci, leur centenaire. Dans ces perspectives, la revue *Mémoire Spiritaine* offre un instrument de publication qui encourage les études historiques sur la Congrégation et qui en permet la diffusion.

Directeur : Paul Coulon *Administrateur* : René Charrier
Comité de rédaction : Jean Ernoult, Michel Legrain, Srs Anita Disier et Paul Girolet, Gérard Vieira, Joseph Wollenschneider, Robert Metzger
Conseil de réduction : Annie Bart (Bordeaux) - Joseph-Roger de Benoist, pb (Sénégal) - François Bontinck, cicm (Congo démocratique) - Paule Brasseur (Paris) - Joseph Carrard, cssp (Suisse) - Gérard Cholvy (Montpellier) - Jean Comby (Lyon) - Philippe Delisle (Lyon) - Elisabeth Dufourcq (Paris) - Nazaire Diatta, cssp (Guinée) - Casimir Eke, cssp (Nigéria) - Sean P. Farragher, cssp (Irlande) - Jacques Gadille (Lyon) - David E. Gardinier (U.S.A.) - Johann Henschel, cssp Bagamoyo - Bruno Hubsch (Madagascar) - J. Koren, cssp (U.S.A.) - Philippe Laburthe-Tolra (Paris) - Jean Le Gall. cssp (Allex) - Gallus Marandu, cssp (Tanzanie) - Christian de Mare. cssp (Rome) - Henry F. Moloney, cssp (Rome) - Gérard Morel, cssp (Gabon) - Adelio Torres Neiva, cssp (Portugal) - Vincent O'Toole, cssp (Rome) - Jean-Claude Pariat. cssp (Suisse) - Jean Pirotte (Belgique) - Bernard Plongeron (Paris) - Jacques Prévotat (Paris) - Claude Prudhomme (Lyon) - Gaétan Renaud, cssp (Canada) - Claude Soetens (Belgique) - Jean-Louis Vellut (Belgique) - Pierre Wauters, cssp (Congo)

Mémoire Spiritaine

Siège social : 30, rue Lhomond, 75005 Paris
Rédaction et administration :
12, rue du P. Mazurié, 94669 Chevilly-Larue Cedex
Téléphone et fax : 01 41 80 92 44 - E-mail : MemoireSpi@aol.com

Diffusion hors-abonnement :
Éditions Karthala, 22-24, boulevard Arago. F-75013 Paris
Tél. : (33) 01 43 31 15 59 - Fax : (33) 01 45 35 27 05
E. mail : karthala@wanadoo.fr

Abonnements :
France : 31 Euros, 200 F - Autres pays : 35 Euros. 230 F
CCP : Mémoire Spiritaine. La Source 38.854 54 K

(Nous consentons le demi-tarif pour les abonnements à destination des pays de la zone CFA)
Paraissent en 2001 : n° 13 et 14
Les onze premiers numéros de la revue sont disponibles, au prix de 100 F. le munuéro (port compris, pour la Frauce)
Promotion Karthala : Les numéros 1 à 10 ensemble : 99 Euros, 650 F

Imprimé par I.D.G. - 52200 Langres - Saints-Geosmes
N° d'imprimeur : 4611 - Dépôt légal : février 2002

ISSN : 1254-2520

Mémoire Spiritaine, n° 14, deuxième semestre 2001

Liminaire

3 *Paul Coulon*
L'éléphant est irréfutable

Annonce d'un colloque

11 Les spiritains : trois siècles d'histoire missionnaire (1703-2003)

Autour des fondateurs

15 *Pierre Trichet*
M.Victor Régis, le P. Libermann et le Dahomey (1841-1846)

En Afrique centrale au temps de Mgr Augouard (1852-1921)

Jean Ernoult
L'abbé Charles Maondé (± 1865-1907),
premier prêtre du vicariat apostolique de Loango

Paul Coulon
Le catholicisme et la vapeur au centre de l'Afrique :
Premier Rapport à Rome (6 septembre 1894) sur l'état de son vicariat de Mgr Prosper Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi.
Présentation et analyse d'un texte inédit.

Olivier Ouassongo
Les aspects financiers du vicariat de l'Oubangui
(Haut-Congo Français), de 1890 à 1905

Sœur Odile de Langavant
Les Franciscaines missionnaires de Marie au Congo-Brazzaville :
les débuts à Boundji (1910-1937).

Noël Perrot
Les spiritains au Katanga, de 1907 à 1923,
d'après la correspondance de Mgr Émile Callewaert

Mgr Prosper Augouard (1852-1921), à la fin des années 1890.

Mémoire Spiritaine, n° 14, deuxième semestre 2001, p. 3 à p. 10.

L'éléphant est irréfutable !

Paul Coulon

Nous terminions le liminaire du dernier numéro en annonçant notre intention de consacrer le dossier central de la prochaine livraison à la figure de Mgr Prosper Augouard (1852-1921), en raison de la soutenance, à Aix-en-Provence, de la première thèse à lui consacrée, par un chercheur centrafricain, Olivier Ouassongo. Cette soutenance ayant été reportée à janvier 2002, nous n'avons donc pas pu en tenir compte directement dans les pages qui suivent ; elles restent pourtant centrées sur le sujet annoncé. Pierre Soumille, lui-même ancien enseignant à l'Université de Bangui et déjà collaborateur de notre revue, nous rendra compte dans le numéro 15 et de la soutenance et de la thèse elle-même.

Et puisqu'il nous faut bien aussi expliquer le retard de cette parution-ci, avouons tout de suite qu'elle n'est pas due à des circonstances indépendantes de notre volonté, mais à une raison qui en étonnera plus d'un et qui est quand même fort honorable : l'auteur de ces lignes et directeur de cette revue vient enfin de mettre un point final à sa propre thèse, soutenue le 8 décembre, supprimant du même coup – et on peut le regretter – un des inépuisables sujets de plaisanteries de ces quinze dernières années dans les milieux spiritains... Preuve, d'ailleurs, que les meilleures plaisanteries ne sont pas forcément les plus courtes ! Sérieusement et en bref, cette thèse consacrée à Libermann sous-titrait : « Relecture historique et théologique de l'itinéraire d'un fondateur missionnaire ». Passons maintenant à la présentation du présent numéro et à quelques réflexions concomitantes.

Marion Brésillac, Luquet, Libermann et M. Victor Régis

La première contribution est particulièrement intéressante en ce qu'elle nous montre comment, à côté de Libermann et dans ces mêmes années 1840, naissent des initiatives en direction de l'Afrique venant de laïcs : Victor Régis, armateur à Marseille, cherche à implanter une mission catholique au Dahomey, le religieux joint à l'import-export... L'article d'aujourd'hui n'est que le premier d'une série de trois [1] que nous devons à *Pierre Trichet*, des Missions africaines de Lyon. Ce dernier n'est pas inconnu des lecteurs de *Mémoire Spiritaine* : dans notre numéro 2, son petit livre *Côte d'Ivoire : les premières tentatives d'évangélisation. 1637-1852* nous avait donné l'occasion d'évoquer la préhistoire spiritaine de cette évangélisation à travers la figure du père Charles-Marie Lairé auquel Libermann avait adressé en 1851 une lettre quasi testamentaire sur la façon dont il concevait la mission africaine [2]. Cette série de trois articles va nous permettre de découvrir cet autre grand fondateur et grand « africain » qu'est Mgr de Marion Brésillac. Libermann et lui ne se sont jamais rencontrés, mais ils se connaissaient, peut-être sans le savoir, par Mgr Luquet, leur ami commun. Ce dernier, dans ses *Éclaircissements sur le Synode de Pondichéry* (1845) qui allaient directement permettre la parution en 1845 de la grande Instruction missionnaire de la Propagande *Neminem Profecto*, citait une lettre de Marion Brésillac (sans le nommer) pour appuyer son argumentation en faveur du clergé indigène. Or Libermann devait faire de ce texte de Luquet et de son argumentation la base de sa propre réflexion missionnaire en 1846 pour la rédaction de son grand *Mémoire sur les missions des Noirs*. Luquet, Marion Brésillac, Libermann : même passion évangélique. C'est seulement dans un deuxième temps que l'unité d'inspiration visible chez les fondateurs de congrégation se transforme en concurrence et en opposition chez leurs descendants, lorsque le charisme retombe (lourdement parfois) dans l'institution... Il n'est pas sûr que la mission de la fin du XIX^{e} siècle ait été aussi inspirée et irénique que celle du premier XIX^{e} siècle. Très bonne transition pour passer à Mgr Augouard !

1. Initialement parus, en une seule livraison, dans le *Bulletin de la Société des Missions Africaines*, n° 111, janvier 2001, p. 5-80. Nous remercions et la SMA et l'Auteur pour l'autorisation accordée pour la reprise en nos colonnes.

2. Cf. Paul COULON, « L'Évangélisation de la Côte d'Ivoire : préhistoire spiritaine d'un Centenaire », *Mémoire Spiritaine* n° 2, novembre 1995, p. 100-127.

Un monument : Mgr Augouard

Si vous vous intéressez à l'histoire des Églises d'Afrique équatoriale et à leurs fondateurs – et notamment à celles du Congo et de Centrafrique –, impossible de ne pas tomber sur la figure de Mgr Augouard (1852-1921), tellement ce dernier a occupé l'espace pendant un demi-siècle : sur le terrain missionnaire lui-même, de Landana à Brazzaville et à Bangui ; sur le terrain politique colonial ensuite et dans l'opinion publique européenne ; sur les étagères des bibliothèques, enfin, en raison du grand nombre d'ouvrages à lui consacrés dans la première moitié du vingtième siècle... Pour évoquer sa mémoire, m'est spontanément revenu à l'esprit ce faux « proverbe bantou »inventé par cet auteur « notoirement méconnu » qu'était Alexandre Vialatte : *L'éléphant est irréfutable* !

Oui, mais l'histoire est un vaste cimetière d'éléphants! Aujourd'hui, il semble plus juste de dire que la mission du Congo peut se reconnaître deux pères (mis à part le géant Duparquet, fondateur de la mission mère de Landana, au Cabinda) : Mgr Antoine Carrie (1842-1904) et Mgr Prosper Augouard (1852-1921). Deux grandes figures missionnaires que tout oppose : leur personnalité, leur style d'action, leur conception de la mission, mais qui, finalement, à elles deux, sont assez représentatives de ce que fut l'expansion missionnaire en Afrique centrale de 1870 à 1914.

C'est la raison pour laquelle le dossier central de ce numéro, quoique donnant la part du lion à Augouard (*Primam partem tollo, quoniam nominor leo*, disait la grammaire latine de Petitmangin, règle 284 !), s'intitule : « En Afrique centrale *au temps* de Mgr Augouard », car il n'y a pas que lui. Nous avons tenu à commencer par un article de *Jean Ernoult* consacré au premier prêtre du vicariat apostolique de Loango, l'abbé Charles Maonde (±1865-1907), et, du coup, aux deux grandes figures missionnaires du P. Charles Duparquet – qui l'a racheté de l'esclavage – et de Mgr Hippolyte Carrie qui l'a ordonné prêtre, et pas par erreur !

Une véritable Église tout de suite

Paysan pauvre originaire du Beaujolais, Antoine-Marie-Hippolyte Carrie, même devenu vice-préfet apostolique du Congo en 1877, puis vicaire apostolique en 1886, avait toutes les qualités et tous les défauts de sa race : travailleur acharné, près de ses sous, creusant son sillon avec obstination avec un champ de conscience un peu étroit, c'était un authentique pasteur d'âmes.

À défaut de s'être forgé par lui-même une vision théologique missionnaire originale, il avait eu l'intelligence de se mettre à l'école de la pensée de l'Église telle que son maître Duparquet la lui avait apprise à partir de Libermann. Il s'était mis à travailler de toutes ses forces pour une Église enracinée dans le sol congolais, devant se suffire à elle-même en ressources et en personnel indigène, notamment par la formation le plus vite possible de prêtres du pays vivant dans le style du pays.

Chacun de ses missionnaires devait apprendre les langues locales, sous peine de censures ecclésiastiques s'ils étaient plus de trois semaines sans se consacrer à leur étude ! De nombreuses lettres pastorales à son diocèse, des Règlements et des Coutumiers, entendaient construire et diriger ce « diocèse » d'Afrique de la même façon que tout diocèse européen...

Importation d'un modèle occidental, sans doute, mais affirmation claire de l'égalité en dignité et en droit de toutes les Églises, même tropicales. Une telle conviction l'amène à insister sur toutes les vocations devant jaillir de la terre congolaise : de frères, de sœurs et surtout de prêtres. Du séminaire transporté de Landana à Loango en 1886, sortent deux premiers prêtres dès 1892, suivis de deux autres en 1898.

Le vicariat apostolique voisin de Brazzaville devra attendre 1938 pour avoir ses premiers prêtres. Dès le départ, en effet, Mgr Augouard a mené son action missionnaire de façon totalement différente, à l'image de l'homme qu'il était. Non pas implanter solidement l'Église sur le sol mais occuper le plus de terrain possible, le plus loin possible, le plus vite possible. Ce n'est pas sans raison que les Congolais l'avaient affublé du surnom de « *Diata-Diata* ». que l'on traduit par « *Vite ! Vite !* ».

Un conquistador à l'œuvre

Né en 1852 dans la ville de Poitiers, d'une famille d'ouvriers artisans, c'est au grand séminaire de Sées (Orne) que la rencontre du père Horner, missionnaire au Zanguebar, avait décidé le bouillant Prosper Augouard à entrer chez les spiritains. Il part pour le Gabon en 1877. En 1879, il est envoyé à Landana (Congo portugais). Le père Carrie, qui est son supérieur, l'envoie fonder la mission du Stanley-Pool à Linzolo, puis à Brazzaville. Mgr Carrie demandera la division de son trop vaste vicariat de Loango et le père Augouard sera nommé en 1890 vicaire apostolique de l'Oubanghi avec siège à Brazzaville.

Sa théologie missionnaire et sa stratégie apostolique ressortent très bien du *Rapport* qu'il écrit, à Rome même, pour la Propagande, le 6 septembre 1894,

afin d'obtenir des fonds, et que *Paul Coulon* présente et analyse longuement. Racheter les esclaves, former les enfants, soigner les pauvres, s'attacher les élites locales, en s'enfonçant le plus profondément possible au cœur des ténèbres du noir continent, tels sont les points cardinaux de la Mission selon Augouard. Le souci apostolique de Mgr Augouard vise la participation des « pauvres âmes de cette Afrique centrale » aux « mérites de la Rédemption ».

Le mot *évangélisation* n'est employé qu'une fois dans ce *Rapport* où il n'est nulle part fait mention d'activités proprement religieuses, à l'exception de « la Messe », « auguste Sacrement », présenté ici simplement comme « la seule consolation qui existe parfois » pour le missionnaire « dans ces difficiles voyages » !

Plus que de formation religieuse, d'évangélisation par la parole, Mgr Augouard semble préoccupé par la dimension sociale et civilisatrice de l'Église qu'il implante. Ce n'est pas oubli de l'Évangile mais certitude qu'il existe *une civilisation chrétienne* qui doit s'emparer rapidement de l'Afrique (et les fruits de la Rédemption y pousseront...) avant que la civilisation européenne corrompue ne fasse ses ravages jusqu'au centre de l'Afrique...

L'éléphant et le jardinier

Ainsi, de 1890 à 1921, Mgr Augouard va déployer une formidable activité en Afrique et en Europe où il se rend souvent. D'un tempérament de lutteur, excellent organisateur, habile propagandiste, redoutable polémiste contre les abus de l'administration coloniale tout en étant patriote cocardier et ombrageux, habité en même temps par la passion de l'Église, c'est une personnalité haute en couleurs qui a fait de l'ombre à ses collaborateurs spiritains (frères et pères) qui ont pourtant rendu possibles ses « exploits ».

Dans une troisième contribution, à défaut de nous livrer quelques bonnes pages de sa thèse, *Olivier Ouassongo* nous donne quelques aperçus sur un sujet clé mais peu souvent abordé : « Les aspects financiers du vicariat de l'Oubangui (Haut-Congo français) de 1890 à 1905 ».

Sans Mgr Augouard, l'Évangile ne serait sans doute pas arrivé aussi vite jusqu'aux rapides de l'Oubangui, la sage lenteur et le manque d'audace de Mgr Carrie l'auraient peut-être cantonné sur la côte et le proche intérieur... Deux tempéraments ; deux méthodes de travail ; deux théologies missionnaires. Certes, l'éléphant défricheur est irréfutable, mais on peut préférer le jardinier avec ses roses...

« Ces courageuses filles »

Dans son *Rapport* à la Propagande de 1894, Mgr Augouard parle des sœurs de Saint-Joseph de Cluny qu'il a fait venir à Brazzaville : « Ces courageuses filles ont accompli à pied ce difficile chemin de 560 kil. qui nous sépare de la côte... [3] » Dans le vicariat de Mgr Augouard, il y eut d'autres « courageuses filles », ainsi les Franciscaines Missionnaires de Marie (FMM). La Sœur Odile de Langavant a écrit une histoire des Franciscaines Missionnaires de Marie au Congo-Brazzaville [4] ; cet ouvrage n'est pas encore publié, mais nous en extrayons ici ce qui concerne la présence et les activités des sœurs à Boundji, depuis leur arrivée, en 1910, jusqu'à la fin des années 1930, au-delà donc de la période Augouard.

Rive droite, rive gauche

Tout cela sur la rive droite du Congo, du côté français. Mais, au temps de Mgr Augouard, il y a aussi la rive gauche, où l'interférence entre politique coloniale et évangélisation avait amené le Saint-Siège à finalement accepter de « réserver le territoire de l'État du Congo exclusivement à l'action évangélisatrice des missionnaires belges » (1886). C'est ainsi que les spiritains français durent évacuer la station de Kwamouth, située sur la rive gauche de l'embouchure du Kassaï, pour laisser la place aux pères de Scheut. Ceux-ci donneront à cette mission le nom de Berghe-Sainte-Marie. Heureusement, il y avait des spiritains belges ! D'origine belge, le père Callewaert avait commencé sa vie missionnaire, à la fin de l'année 1885, à l'extrémité ouest de ce qui était alors l'« État indépendant du Congo », à Boma, dans l'estuaire du fleuve Congo. Il n'y resta que quelques années, envoyé, en 1890, à Cabinda et, en 1897, en Angola, à la mission Saint-Antoine de Calulo, dont le supérieur venait de mourir. En 1904, après une crise d'hématurie, il doit rentrer en Belgique pour s'y refaire une santé. En 1907, on décide de l'envoyer au Katanga qui a besoin d'« aumôniers » de la voie ferrée qui se

3. Sur l'arrivée des sœurs de Saint-Joseph de Cluny (histoire et documents d'époque), voir : Ghislain de BANVILLE, *Kalouka et Zoungoula. Les deux premières religieuses de Brazzaville, au Congo. 1892-1909*, Paris, Karthala, 2000, 244 pages (coll. « Mémoire d'Églises »).

4. Les FMM étaient déjà présentes au Congo belge depuis 1896 (Makanza) et à San Salvador (ou « Mbanza Kongo » capitale de l'ancien royaume du Congo, qui fait alors partie de l'Angola), depuis 1908.

construit sur 355 kilomètres, de Kindu à Kongolo, sur la rive gauche du Luluaba. Aux premiers jours d'avril 1907, il s'embarque à Anvers en direction du Congo belge. C'est du père – puis de Monseigneur – Callewaert que nous parle le dernier article de ce numéro, ou plutôt qui lui donne la parole à partir d'extraits présentés de sa correspondance. Missionnaire spiritain au Congo démocratique (Kinshasa), *Noël Perrot*, l'auteur de ce dernier texte le destinait surtout aux étudiants congolais ayant un projet de vie religieuse spiritaine, estimant nécessaire qu'ils aient une bonne connaissance de leur histoire. D'accord avec lui, nous avons, sur certains points, modifié son exposé ; mais le principal en reste la correspondance de Mgr Callewaert, avec des commentaires aussi brefs et discrets que possible.

Annonce d'un Colloque

À la Pentecôte 1703, la congrégation du Saint-Esprit fera mémoire du troisième centenaire de sa fondation, à Paris, par le breton Poullart des Places. De cette congrégation, François Libermann sera le restaurateur au XIX^{e} siècle. Or 2002 verra le deuxième centenaire de la naissance de Libermann (12 avril 1802) et le cent cinquantième anniversaire de sa mort (2 février 1852). Une année commémorative spiritaine est donc prévue pour s'ouvrir le 2 février 2002 et se clôturer à la Pentecôte 2003. Dans ce cadre, la Congrégation du Saint-Esprit et la revue *Mémoire Spiritaine*, l'Institut de Science et de Théologie des Religions & le Département de la Recherche de l'Institut catholique de Paris, en partenariat avec le Centre André Latreille (Université Lumière/Lyon 2), l'Institut d'Histoire du Christianisme (Université Jean Moulin/Lyon 3) organisent un colloque sur l'histoire de la congrégation du Saint-Esprit à l'occasion du troisième centenaire de sa fondation, à Paris, à la Pentecôte 1703, qui se tiendra à l'Institut catholique de Paris (21, rue d'Assas), du jeudi matin 14 novembre au samedi midi 16 novembre 2002. Plutôt que sur les fondateurs déjà largement étudiés et connus – Claude Poullart des Places et François Libermann – on se penchera sur la mission spiritaine en acte dans l'histoire depuis trois siècles. Plutôt que de donner un panorama exhaustif, on se limitera à des sujets récemment étudiés ou sur lesquels des recherches sont en cours. Le titre choisi : *Les spiritains : trois siècles d'histoire missionnaire (1703-2003).*

On trouvera le programme détaillé de ce colloque dans les pages qui suivent immédiatement ce *Liminaire*. À la lecture du nom des intervenants, on mesurera l'étendue et la qualité du réseau constitué autour de *Mémoire Spiritaine*. D'ailleurs, la simple lecture de l'ensemble des *sommaires* de la

revue, depuis le numéro 1 en 1995 jusqu'à ce numéro 14 qui paraîtra avec quelque retard au début de 2002, permet de se rendre compte de deux choses :

– d'une part, la référence à la *mémoire* ne désigne pas une simple mise en valeur apologétique d'une tradition particulière mais recouvre dans les faits – ici, les textes produits – une réelle approche *historique* (plus ou moins aboutie suivant les articles) ;

– d'autre part, si le titre renvoie à l'histoire *spiritaine*, dans les faits – là encore, les textes produits –, on s'aperçoit que la revue ne se limite pas aux spiritains mais qu'aussi bien en ce qui concerne les auteurs que les sujets traités, elle est une revue d'*histoire missionnaire* ouverte à tous, et ce n'est sans doute pas un hasard si la vente aux numéros est plus importante pour les titres qui apparaissent d'emblée concerner l'ensemble du champ missionnaire (*Esclavage, France missionnaire*).

C'est dire si nous abordons la nouvelle année, bon pied, bon œil, nous demandant comment, dans les années à venir, mieux mettre en lumière et mieux comprendre la diffusion et l'inculturation du christianisme à travers l'histoire...

ANNONCE D'UN COLLOQUE

Mémoire Spiritaine, n° 14, deuxième semestre 2001, p. 11 à p. 14.

Les spiritains : trois siècles d'histoire missionnaire (1703-2003) (*Jeudi 14 - samedi 16 novembre 2002*)

La Congrégation du Saint-Esprit et la revue *Mémoire Spiritaine*
L'Institut de Science et de Théologie des Religions
& le Département de la Recherche
de l'Institut catholique de Paris
en partenariat avec
Le Centre André Latreille (Université Lumière/Lyon 2)
L'Institut d'Histoire du Christianisme (Université Jean Moulin/Lyon 3)
organisent un colloque

sur l'histoire de la congrégation du Saint-Esprit à l'occasion du troisième centenaire de sa fondation, à Paris, à la Pentecôte 1703, qui se tiendra à l'Institut catholique de Paris (21, rue d'Assas), du jeudi matin 14 novembre au samedi midi 16 novembre 2002. Plutôt que sur les fondateurs déjà largement étudiés et connus – Claude Poullart des Places et François Libermann – on se penchera sur la mission spiritaine en acte dans l'histoire depuis trois siècles. Plutôt que de donner un panorama exhaustif, on se limitera à des sujets récemment étudiés ou sur lesquels des recherches sont en cours. Voici les différents thèmes retenus et leur répartition par demi-journée :

*
* *

Jeudi matin
Les spiritains au XVIII^e siècle :
de l'œuvre des pauvres écoliers à la congrégation missionnaire

1 – Les départs en mission vers l'Asie : étude du triangle Jésuites/Saint-Esprit/M.E.P. (Catherine MARIN, Institut catholique de Paris)

2 – La place des spiritains dans l'évangélisation de la France équinoxiale (Guyane, 1770-1807). (Marie-Christine VARACHAUD, ingénieur CNRS, et André ZYSBERG, Université de Caen)

3 – Les spiritains dans le Nord-Est de l'Amérique du Nord entre la guerre de Sept-Ans et la Restauration, 1754-1830. (Luca CODIGNOLA, Université de Gênes)

*
* *

Jeudi après-midi
Les multiples visages de la mission spiritaine au XIX^e siècle

1 – Les spiritains dans le paysage missionnaire en expansion : panoramique sur le siècle. (Claude PRUDHOMME, Université Lumière-Lyon 2)

2 – Les spiritains enseignants à partir de l'exemple d'Haïti. (Philippe DELISLE, Université Jean-Moulin-Lyon 3)

3 – La collaboration entre les spiritains et les congrégations missionnaires féminines, à partir de l'exemple du Sénégal. (Geneviève NEMO, enseignante, docteur en histoire)

4 – Mgr Augouard (1852-1921) : le catholicisme et la vapeur au centre de l'Afrique. (Olivier OUASSONGO, Institut d'Études Africaines d'Aix-en-Provence)

*
* *

Jeudi en soirée
Autour du film de Maurice Cloche* Un Missionnaire *(1955)

Une mise en scène de la vocation missionnaire spiritaine dans une Afrique en plein changement. Présentation, projection, discussion. (Paul COULON, Institut Catholique de Paris)

*
* *

Vendredi matin
Développement et mutations de la mission au XX^e siècle

1 – Les spiritains dans le paysage missionnaire en mutation et en crise : panoramique. (Claude PRUDHOMME, Université Lumière-Lyon 2)

2 – Mgr Le Roy (1854-1938) : À deux doigts d'une catastrophe : la congrégation du Saint-Esprit et les autoritiés civiles en 1901. (Michel LEGRAIN, Institut catholique de Paris)

3 – L'évangélisation spiritaine au Cameroun et la grande figure de Mgr Vogt (1870-1943). (Philippe LABURTHE-TOLRA, Université de Paris V, René Descartes, Sorbonne)

4 – Mgr Joseph Shanahan (1871-1943) et l'évangélisation au Nigeria. (Spiritain irlandais)

5 – La fondation et les premières années des sœurs missionnaires du Saint-Esprit. (Sœur Marie-Bernadette DELPIERRE, responsable de formation, Cameroun)

*
* *

Vendredi après-midi
Gestion et signification de quelques crises au XX^e siècle

1 – Le Séminaire français de Rome. (Paul AIRIAU, agrégé d'histoire, Fondation Thiers)

2 – La condamnation de l'*Action Française* et les spiritains. (Jacques PREVOTAT, Université Charles-de-Gaulle-Lille III)

3 – La querelle du *Devoir de décolonisation* autour du P. Joseph Michel (1912-1996) et de l'aumônerie des étudiants d'outre-mer (1954). (Michel LEGRAIN, Institut Catholique de Paris)

4 – L'affaire Lefebvre. (Luc PERRIN, Université Marc-Bloch-Strasbourg)

5 – La crise du Biafra et ses conséquences sur la mission spiritaine. (Spiritain irlandais)

*
* *

Vendredi en soirée
Séance publique sur un thème d'actualité concernant la mission

*
* *

Samedi matin

*De l'***aggiornamento** *conciliaire au grand basculement vers le Sud : aujourd'hui et demain ?*

1 – *Aggiornamento* ou tournant ? Le généralat du P. Lécuyer et la suite. (Frans TIMMERMANS, ancien supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit)

2 – Évolution actuelle de la congrégation du Saint-Esprit : choix missionnaires au milieu de changements multiples. (Jean-Michel JOLIBOIS, Assistant du Supérieur général)

3 – À propos de la revue *Mémoire Spiritaine* : Mémoire et/ou Histoire ? (Claude LANGLOIS, École Pratique des Hautes Études)

*
* *

Samedi fin de matinée : Conclusions

par un historien observateur : Jean COMBY (Facultés Catholiques de Lyon) + Autorité spiritaine + Institut Catholique de Paris.

Mémoire Spiritaine, n° 14, deuxième semestre 2001, p. 15 à p. 44.

M. Victor Régis, le P. Libermann et le Dahomey (1841-1846)

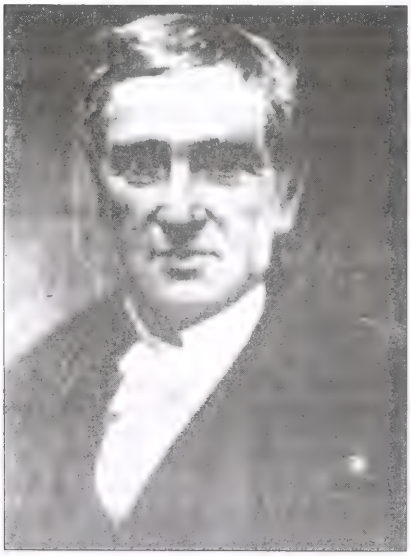
*Pierre Trichet**

La Société des Missions Africaines en garde fidèlement le souvenir : c'est au Dahomey que son fondateur, Mgr Melchior de Marion Brésillac (1813-1859) a demandé à être envoyé. C'est M. Victor Régis, armateur à Marseille, spécialisé dans l'import-export avec l'Afrique, qui a fait naître en lui une passion pour le Dahomey, un certain jour de la mi-décembre 1855, quand les deux hommes se sont rencontrés à Marseille. À compter de ce jour, cette idée n'a plus quitté Mgr de Brésillac : à Freetown, une semaine avant sa mort (25 juin 1859), il envisageait encore un voyage de reconnaissance au Dahomey.

Ce qu'on sait moins, c'est que l'ardent désir de voir une mission catholique s'implanter au Dahomey est né, tout d'abord, dans le cœur d'un laïc chrétien, le fameux M. Victor Régis, dont il a été question ci-dessus.

---

* Pierre Trichet, de la Société des Missions Africaines de Lyon (SMA), journaliste, travaille en Côte d'Ivoire depuis 1960, occupant diverses responsabilités, surtout au niveau des Mass media. Il a publié différents livres et brochures, entre autres : *Côte d'Ivoire : les premiers pas d'une Église*, 4 volumes (Éd. *La Nouvelle, Abidjan*, 1994 et 1995) ; *Côte d'Ivoire : les premières tentatives d'évangélisation. 1637-1852* (Éd. *La Nouvelle*, Abidjan, 1995, 140 p.). Dépôt en France : Procure des Missions Africaines, 11, rue Crillon, 75004 Paris.



Ci-dessus :
L'entrée du port de Marseille
au milieu du XIX^{e} siècle
(Dessin : Paul BOIS,
Armements marseillais.
Compagnies de navigation
et navires à vapeur (1831-1988),
Marseille, Chambre de Commerce
et d'Industrie, 1992, 2^{e} éd., p. 2.)

Ci-Contre :
Portrait de Victor Régis
(Document et cliché
de Jacques Régis. DR)

C'est un projet qu'il a conçu au cours des années 1840, et pour lequel il a entrepris des démarches auprès de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie dès 1845, et auprès du gouvernement français dès 1847.

M. Victor Régis s'intéresse au Dahomey

Sur Victor Régis, qui a été le premier à vouloir une implantation de mission catholique au Dahomey, nous savons pas mal de choses, bien que les archives de la Maison Régis aient été détruites dans un incendie. Mais il a eu maintes fois l'occasion d'écrire au ministre de la Marine et des Colonies, et à d'autres autorités, pour leur présenter ses projets ou, plus souvent, ses requêtes ou ses doléances : les chercheurs d'aujourd'hui exploitent ces lettres [1]. De plus, des études de plus en plus fouillées sur le développement de la savonnerie à Marseille montrent le rôle capital joué par cet audacieux visionnaire. « Homme à grandes vues et plein de hardiesse dans l'exécution. » : c'est ainsi qu'on le présente dans une notice biographique qui lui est consacrée [2] et qui continue : « Associé avec son frère Louis, dont il se séparera en 1848, il réoccupa l'ancien établissement de Ouida au Dahomey (1841). Trois ans après, il était le seul des armateurs français à répondre aux sollicitations du gouvernement et à risquer la création d'un établissement commercial à Assinie et Grand-Bassam, sous la protection des forts créés par le futur amiral Bouët-Willaumez, lié d'amitié avec lui. » Nous allons voir, avec plus de détails, ce qui aide à comprendre son attrait pour le Dahomey et son ardent désir d'y voir implanter une mission catholique.

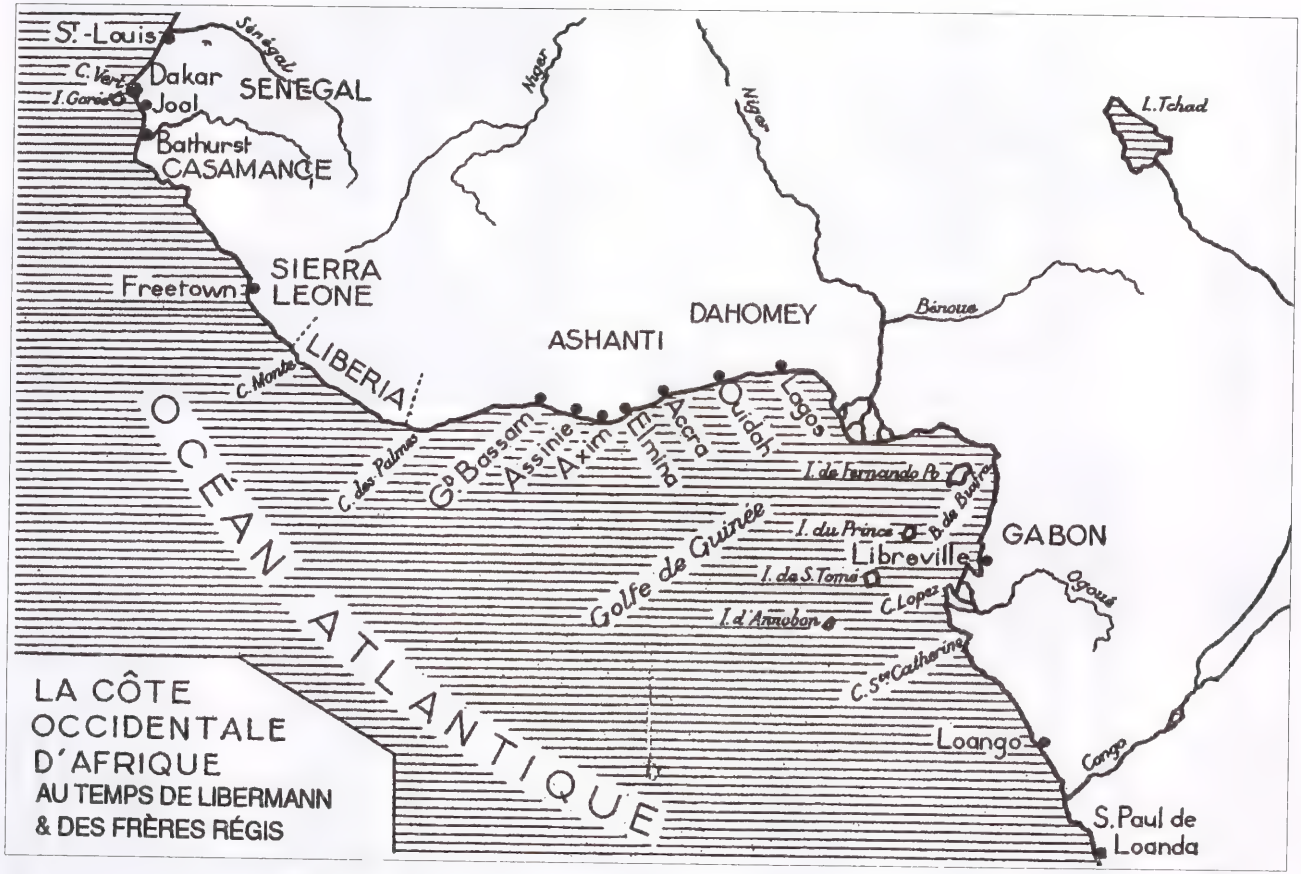
Une famille d'armateurs

Son père, Victor Régis, est venu s'installer à Marseille, où il fabrique des « bonnets de Tunis », qu'il teint grâce à la garance de Provence, et qu'il exporte lui-même dans le bassin méditerranéen grâce au navire *Rosalie* qu'il a acheté. Trois fils naissent dans son foyer : Victor (11 septembre 1803 -

---

1. Bernard SCHNAPPER, *La politique et le commerce français dans le Golfe de Guinée de 1838 à 1871*, Paris, Mouton, 1961, 286 p. ; Xavier DAUMALIN, *Marseille et l'Ouest africain : l'Outre-mer des industriels, 1841-1956*, Marseille, Chambre de commerce et d'industrie Marseille-Provence, 1992, 475 p.

2. Les Bouches du Rhône, encyclopédie départementale sous la direction de Paul MASSON, Marseille, 1913, t. XI, biographies, p. 552-553, art. « Régis Victor ».



Carte de la Côte occidentale d'Afrique au temps de Libermann et des frères Régis.

19 mars 1881), Pierre (né en 1806), Louis (1812-1889, qui sera l'associé de Victor jusqu'en 1848). À la mort de leur père, en 1827, les fils ne divisent pas l'héritage, mais rassemblent leurs ressources et décident de se tourner vers le commerce avec la côte occidentale d'Afrique [3].

Dès 1827, les Frères Régis possèdent trois voiliers et commercent avec le Sénégal [4]. En 1832, ils atteindront Ouidah et se lanceront dans de fructueux échanges avec le roi Guézo [5].

Bientôt, la *Minerve* part vers la Sierra Leone et Whydah avec un chargement de cotonnades, verroterie, quincaillerie et vin. Elle revient, chargée de 331 défenses d'éléphant, 68 dents d'hippopotame, 166 tonnes de bois de santal, 14 425 kg de café, 5 fûts d'huile de palme, des peaux de fauves, un peu de poudre d'or et d'argent, enfin des pièces d'or diverses, notamment portugaises [6].

La « troque sous voile » et la « troque à terre » [7]

Comment cette cargaison a-t-elle été recueillie ? Le navire s'arrête quelques jours en face des villages avec lesquels le capitaine a l'habitude de commercer. Celui-ci fait hisser les couleurs et tirer un coup de canon pour indiquer la volonté d' « entrer en traite ». Les acheteurs africains (travaillant habituellement pour le compte d'un chef local qui garde précieusement le monopole que lui vaut sa charge) traversent la barre dans leur pirogue et montent sur le navire pour choisir ce qu'ils veulent acheter et pour offrir leurs produits. C'est ce qu'on appelle la « troque sous voile ». Mais ces échanges peuvent aussi se dérouler sur le rivage : c'est la « troque à terre ».

Les deux formules sont pratiquées, car elles présentent des avantages pour les uns ou pour les autres : la troque sous voile effraye certains acheteurs africains qui craignent d'être gardés à bord, emmenés et vendus comme esclaves. La troque à terre oblige le capitaine à faire franchir la barre à ses

---

3. Jean-F. RÉGIS, *Les Régis au Dahomey. Un centenaire familial*, Marseille, Imprimerie du Sémaphore, 1941, 42 p. L'unique bibliothèque où j'ai trouvé à consulter ce livre édité à petit tirage pendant la guerre de 1939-1945 est la Bibliothèque Mazarine, 23, Quai Conti, 75006 Paris.

4. DAUMALIN, *op. cit.*, p. 23.

5. SCHNAPPER, *op. cit.*, p. 163 : lettre de Régis au ministère de la Marine, 8 janvier 1845.

6. J.-F. RÉGIS, *op. cit.*, p. 14.

7. Paul ATGER, *La France en Côte d'Ivoire de 1843 à 1893*, Dakar, Publications de la Section d'Histoire, 1962, 204 p., p. 46 ; DAUMALIN, *op. cit.*, p. 24-26. Tous les deux s'inspirent de près du « Rapport Broquant », dont il sera question plus loin.

marchandises : cette manœuvre périlleuse est toujours accomplie par des piroguiers africains, seuls à bien maîtriser cette opération. De temps à autre, des accidents se produisent, qui entraînent la perte des marchandises.

Cette façon de commercer nécessite beaucoup de temps pour des chiffres d'affaire peu élevés. Cependant, ce commerce devait être rentable puisque les Frères Régis multiplient leurs navires : en 1843, ils en disposent de huit, qu'ils ont achetés d'occasion ou ont fait construire dans les chantiers navals de Marseille, La Ciotat ou Saint-Tropez [8]. « Les Régis, avec huit navires occupés au commerce, surclassaient tous les autres armateurs français qui, ensemble, n'en avaient pas plus de cinq ou six sur cette côte », précise Schnapper [9].

Des chefs africains continuaient la traite des esclaves

Bien que les frères Régis n'aient vraisemblablement jamais mis le pied en Afrique [10], ils ont remarqué, à partir des rapports des capitaines de leurs navires, que le commerce était plus rentable là où les chefs africains continuaient de pratiquer la traite des esclaves, en dépit de la prohibition de ce commerce par les Anglais en 1807, et confirmée par la plupart des États européens en 1815 [11]. À Ouidah, au Dahomey, le roi Guézo vend des esclaves à des capitaines brésiliens ou portugais qui osent s'aventurer dans les parages, malgré la surveillance des navires anglais basés à Freetown et à Lagos. C'est également le cas en Angola où sont déjà implantées des factoreries portugaises, américaines et brésiliennes [12], pour tirer parti des richesses de ces chefs africains bons payeurs. Les capitaines des vaisseaux négriers payent le chef africain en « piastres » et en « quadruples ». Ce dernier dispose donc d'argent liquide pour acheter les « produits licites » que proposent les navires européens. Mais ce « commerce licite » présente l'inconvénient de dépendre de l'argent recueilli grâce au « commerce illicite », à savoir la traite des esclaves. De plus, les rentrées d'or vont en diminuant : la surveillance anglaise est de plus en plus efficace. Et les pays

8. DAUMALIN, *op. cit.*, p. 23.
9. SCHNAPPER, *op. cit.*, p. 26.
10. Le livret *Les Régis au Dahomey*, rédigé par son petit-fils Jean-F., avec une évidente ferveur familiale, aurait sûrement rapporté ses voyages, si la tradition familiale en avait eu connaissance.
11. SCHNAPPER, *op. cit.*, p. 163.
12. J.-F. RÉGIS, *op. cit.*, p. 37.

d'Amérique latine, dont les besoins en esclaves diminuent, limitent leurs importations.

Les Anglais, très réalistes, avaient imaginé des solutions qui pouvaient procurer au roi Guézo d'autres revenus. Lorsque Thomas Birch Freeman (de la Wesleyan Missionary Society), surintendant général du district de la Gold Coast se rend à Abomey pour la première fois, en mars 1843, pour y rencontrer ce roi, il aborda cette question. Freeman lui conseilla de développer ses plantations de café et de coton, et de demander à l'Angleterre une compensation pour sa perte de revenus. Guézo dicta alors à Freeman une lettre à la reine Victoria, dans ce sens, le 13 mars 1843 [13].

En 1847, le gouvernement anglais soumit au roi Guézo une proposition : que le Dahomey développe ses productions d'huile de palme et de coton, ce qui fournirait une nouvelle source de revenu, à long terme. Mais pour le court terme, l'Angleterre offrait de lui verser une compensation de 416 £ par an pendant sept ans. Guézo trouva cette offre dérisoire. L'Angleterre réévalua la compensation : 3 000 £ par an pendant cinq ans. Guézo en fut encore insatisfait. On le comprend quand on sait que le revenu qu'il tirait de la traite était évalué à 60 000 £ par an [14].

Les savonniers de Marseille avaient besoin d'huile

Régis comprend que la traite n'est pas un commerce d'avenir. Il rêve de proposer une solution alternative. Les capitaines de ses navires lui ont indiqué que les palmiers à huile sont nombreux sur le rivage, de la Casamance au Cameroun. Pour en extraire l'huile, les Africains font bouillir les noix de palme et les pressent. C'est un travail pénible et qui fait entrer moins d'argent, dans le pays, que la traite des esclaves. Mais ce commerce est « licite » et pourra être développé à grande échelle quand le commerce illicite s'effondrera.

Que faire de l'huile ainsi obtenue ? Depuis le début du XIX^{e} siècle, les Anglais en achètent de grandes quantités en Afrique, et les débarquent à Londres, Liverpool et Bristol, où des savonneries les utilisent. Mais à Marseille, le savon est produit à base d'huile d'olive, ce qui lui donne une

13. Rev. Paul ELLINGWORTH, « Christianity and Politics in Dahomey, 1843-1867 », *Journal of African History*, V, 2 (1964), p. 209-220, p. 214. Ellingworth mène sa recherche à partir des archives de la Methodist Missionary Society et de celles du Foreign Office.

14. ELLINGWORTH, *Idem*, p. 210.

belle couleur blanche et marbrée. L'huile d'olive est chère et elle est produite en quantité insuffisante pour répondre à la demande qui explose à cette époque. Les savonniers aimeraient lui adjoindre d'autres huiles moins chères.

On a fait des essais avec de l'huile de lin ou de sésame, mais le savon obtenu présentait une odeur désagréable et une couleur peu attirante. L'arachide conviendrait mieux, mais les procédés de trituration ne sont pas au point. Quant à l'huile de palme, elle donne au savon une couleur brun-rouge, et les clients boudent ce savon. Des techniciens cherchent comment décolorer cette huile de palme, mais aucun procédé ne donne satisfaction.

Et pourtant, les navires de Régis doivent parfois accepter de l'huile de palme en échange des produits qu'ils tiennent à écouler. Puisque l'huile de palme ne trouve pas preneur à Marseille, il faut la réexporter :

« Longtemps les Régis furent donc obligés de s'ingénier pour parvenir à vendre les huiles qui leur étaient adressées. Les cinq premiers fûts débarqués à Marseille en 1834 auraient été très mal vendus. [...] Il fallut acheminer les huiles vers Nantes, Le Havre, [...] Amsterdam, Hambourg et Stettin [15]. »

L'alternative imaginée par Victor Régis

« Victor tente alors un double pari : d'une part, il incite les chefs africains qu'il côtoie depuis de longues années à remplacer les piastres des capitaines sud-américains par un nouveau moyen de paiement, les arachides et l'huile de palme ; d'autre part, il tente de convaincre les savonniers de Marseille d'utiliser l'huile d'arachide et de palme [16]. » C'est un pari qui n'est pas sans risque, car le procédé ne deviendra rentable que le jour où on aura découvert une méthode sûre et économique pour décolorer l'huile de palme. Disons-le tout de suite : c'est seulement en 1852 que le chimiste marseillais Rougier trouvera ce moyen. Régis se précipitera pour le lui acheter et pour l'exploiter dans une savonnerie. Mais vers 1835-1840, nous n'en sommes pas encore là ! Régis lance quand même son double pari.

Il y est stimulé par la concurrence, car il n'est pas le seul armateur à s'intéresser au commerce avec l'Afrique. Ses concurrents les plus efficaces sont en Angleterre. Mais il y en a aussi à Bordeaux. Et ceux-ci ne restent pas

---

15. Paul MASSON, *Marseille et la colonisation française*, Paris, Hachette, 1912 (ouvrage fondamental sur les savonneries de Marseille au XIX^e^ siècle). Voir DAUMALIN, *op. cit.*, p. 41.

16. DAUMALIN, *op. cit.*, p. 27.

inactifs. La Chambre de Commerce de Bordeaux obtient du gouvernement français qu'une expédition de reconnaissance soit envoyée sur les côtes d'Afrique occidentale pour déterminer quels produits on peut trouver, et les endroits les plus indiqués pour se les procurer. Cette mission se déroule d'octobre 1838 à mai 1839 : elle est confiée au capitaine Broquant, qui se déplace à bord de la canonnière-brick *La Malouine*, commandée par le lieutenant de vaisseau Édouard Bouët [17].

Des factoreries situées à l'embouchure des rivières

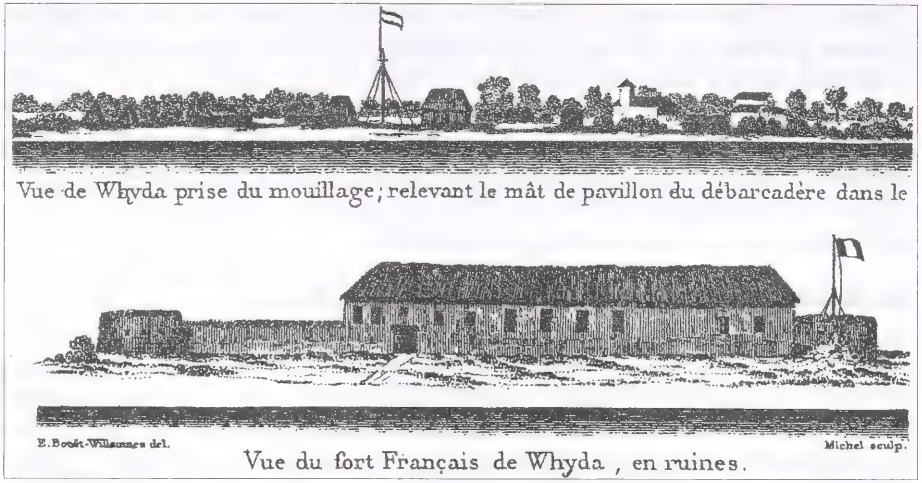
À l'issue de cette mission, Broquant rédige un rapport, dans lequel il recommande, pour développer le commerce français, que les commerçants français créent des factoreries commerciales, sur certains points de la côte, comme les Anglais le font déjà. Ces installations fixes pourront récolter, pendant toute l'année, et stocker, les produits livrés par les Africains, et leur proposer, en échange, les produits européens apportés par les navires.

Les emplacements à privilégier sont les embouchures de fleuves : on suppose qu'ils sont navigables, permettant d'acheminer les produits vers l'arrière-pays, et de drainer les produits de l'arrière-pays vers la côte. Les navigateurs de l'époque savent que la forêt dense, qui s'étend sur des centaines de kilomètres de largeur le long de la côte, est un frein au transport des marchandises : ce transport doit s'effectuer par portage sur la tête, ce qui limite les charges. Il faut y ajouter l'insécurité due aux bêtes sauvages et aux tribus indépendantes. Bref, le commerce avec l'intérieur de l'Afrique se révèle plein d'embûches et fort aléatoire. Il l'est un peu moins si les transports peuvent s'effectuer à bord de pirogues, sur des fleuves qu'on suppose navigables mais qui se révéleront bientôt coupés par des seuils et des rapides.

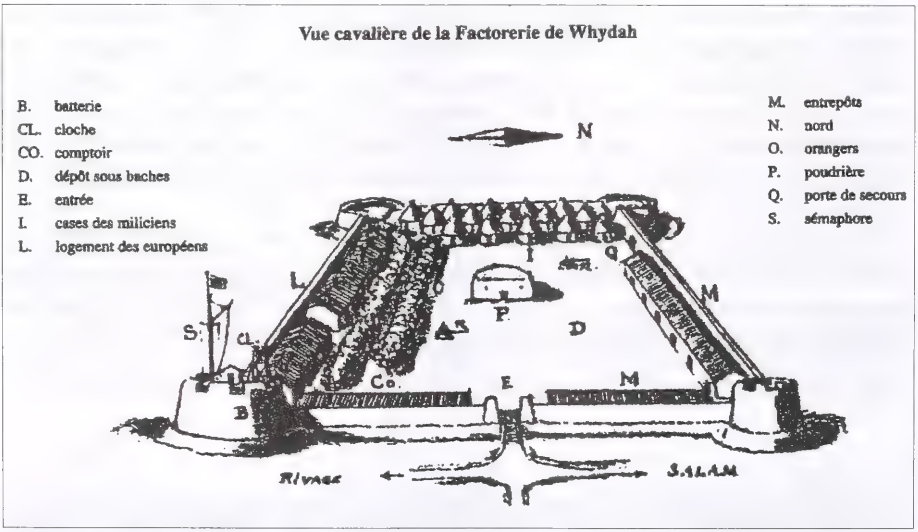
Le rapport Broquant indique des emplacements où le commerce français pourrait s'installer : Garroway (au Libéria), Grand-Bassam, le Gabon. Mais les armateurs de Bordeaux et de Marseille savent, par leurs capitaines, que les perspectives commerciales en ces zones sont fort médiocres.

---

17. Celui-ci deviendra comte Willaumez à partir de 1845 (DAUMALIN, *op. cit.*, p. 52). Il est aussi futur amiral. En souvenir de lui, le nom de Port-Bouët sera donné à un quartier au sud d'Abidjan.



Source : **M. E. BOUËT-WILLAUMEZ** capitaine de vaisseau
Description nautique des côtes de l'Afrique occidentales comprises entre le Sénégal et l'Équateur. Commencée en 1838 et terminée en 1845, Paris, Imprimerie administrative de Paul Dupont, 2e éd., 1849, H. T. p. 218-219.



Source : **J.-F. RÉGIS**, « La factorerie de Whydah », *Marseille*, n° 76 (1969), p. 54.

Victor Régis se précipite sur Ouidah

En 1841, Victor Régis crée la surprise : le 26 juin [18], il écrit au ministre de la Marine et des Colonies pour demander l'autorisation de s'installer à Ouidah, au Dahomey.

Depuis 1832, ses navires font un commerce lucratif avec le roi Guézo, dont nous avons déjà dit qu'il continue la traite des esclaves. Mais, puisque la confiance règne entre ce roi et la Maison Régis, l'armateur ne désespère pas de l'amener à développer la production et la vente d'huile de palme, pour remplacer son ancienne source de revenus. Un fort français, en ruines, existe encore dans la localité. Régis demande la permission de restaurer ce fort et de l'occuper. Le ministère de la Marine et des Colonies lui accorde cette concession le 8 septembre 1841.

En août 1842, un rapport anglais annonce que l'activité britannique va s'intensifier sur la côte occidentale d'Afrique. Cette nouvelle réveille les ambitions françaises sur cette région.

Le 29 décembre 1842, le roi Louis-Philippe donne l'ordre d'installer trois comptoirs fortifiés : à Grand-Bassam, Assinie et au Gabon.

Édouard Bouët, nouvellement promu gouverneur du Sénégal, est chargé de construire ces comptoirs et d'y attirer des commerçants français. Sa déception est grande : aucun armateur, de Bordeaux ou de Marseille, ne manifeste d'intérêt pour cette offre. Bouët insiste auprès des frères Régis qui finissent par accepter.

Une série de factoreries décevantes

En 1844 et 1845, les frères Régis ouvrent des factoreries à Grand-Bassam, Assinie et au Gabon, mais aussi à Loanda, Benguela et Ambriz, en Angola, puis à Accra, en Gold Coast. La plupart de ces fondations vont être des échecs : les chefs locaux s'entremettent entre la factorerie et les producteurs d'huile. Ils prélèvent des taxes si importantes que la somme qui parvient aux producteurs ne les incite pas à continuer leurs efforts :

---

18. Date contestée : 26 juin, d'après DAUMALIN, *op. cit.*, p. 27 ; 25 juin, d'après SCHNAPPER, *op. cit.*, p. 23 et 164.

« Ce qui rendait surtout notre situation insoutenable, c'était l'exploitation que les deux chefs Peters [19] et Amatifou [20] exerçaient sur les naturels de l'intérieur. Placés toujours entre leurs populations et nous, ils étaient les intermédiaires obligés de toutes nos transactions, tant à notre détriment qu'à celui des indigènes, en sorte que ceux-ci, aussi bien que nous, payaient un large tribut au monopole [21]. »

Alors, la factorerie Régis de Grand-Bassam tente la manière forte : elle envoie une chaloupe pontée et armée qui peut parvenir dans les villages dont Peters lui barrait la route :

« Les habitants de l'intérieur qui possédaient de la poudre d'or et de l'huile de palme étaient enchantés de traiter directement avec nous ; nous leur livrions la marchandise aux mêmes prix qu'au blockhaus [22] ; or c'était là un avantage énorme, car ils bénéficiaient de tous les profits que faisaient précédemment sur eux Peters et sa compagnie de marchands. Aussi recevions-nous de ces braves gens l'accueil le plus empressé et l'invitation de revenir le plus souvent possible pour leur apporter de nouvelles marchandises [23]. »

À moins de cent kilomètres à l'ouest de Grand-Bassam, les Alladian de Jacqueville rassemblent l'huile produite dans toute la région de Dabou et la vendent aux navires anglais qui mouillent devant Jacqueville : autant de fûts qui échappent à la factorerie Régis de Grand-Bassam. Les Alladian, eux aussi, empêchent les embarcations de la Maison Régis de parvenir aux villages producteurs d'huile de palme pour traiter directement avec eux. Alors Régis adressera, à plusieurs reprises, des lettres au ministère de la Marine et des Colonies pour demander que l'armée française garantisse la liberté de se déplacer en lagune et dans les rivières. Plusieurs interventions militaires auront lieu. Mais dès qu'elles sont terminées, les obstructions recommencent.

---

19. Sur Peters, voir Pierre TRICHET, Côte d'Ivoire : *les premières tentatives d'évangélisation, 1637-1852*, Abidjan, Éd. La Nouvelle, 1995, 140 p., p. 83-84.

20. Sur Amatifou ou Amon Ndoufou, voir Henri MOUEZY, *Assinie et le royaume de Krinjabo*. Paris, Larose, 1942, 229 p., p. 58-61. Et TRICHET, *op. cit.*, p. 91.

21. LARTIGUE, « Rapport sur les comptoirs de Grand-Bassam et d'Assinie », *Revue coloniale*, t. VII, 1851, p. 330-333. Cité par DAUMALIN, *op. cit.*, p. 52-53.

22. Le blockhaus était le nom du fort français, à l'ombre duquel se trouvait la factorerie Régis.

23. LARTIGUE, art. cit., t. VII, p. 330-333.

Ces obstructions durent tout juste le temps de la traite. C'est ce qu'explique Régis dans une lettre du 20 mai 1855 au secrétaire d'État à la Marine et aux Colonies :

« Chaque année depuis dix ans, à l'époque de la traite, les Jacks-Jacks nous suscitent des guerres et nous tiennent en échec jusqu'à la fin de la campagne. Dans l'intervalle le commerce français reste l'arme au bras et les Jacks-Jacks enlèvent l'huile et la portent à bord des navires étrangers mouillés sur les rades de leurs villages [24]. »

Mais la France, occupée à pousser sa pénétration commerciale au Sénégal, où le gouverneur Faidherbe le réclame, ne vient pas en aide à Régis en Côte d'Ivoire. Très amer, Régis ferme donc sa factorerie du Gabon en 1848, et celles d'Assinie et de Grand-Bassam en 1857. Nous sommes loin du Dahomey, mais cela nous éclaire sur les conditions de travail de la Maison Régis dans certains comptoirs. Nous allons voir que Régis ne rencontre pas tous ces tracas au Dahomey grâce à la bienveillance du roi Guézo et nous comprendrons mieux pourquoi l'implantation de Ouidah fait sa fierté et est l'objet de tous ses soins. C'est son œuvre-phare.

Au Dahomey, des débuts difficiles

Et pourtant, au Dahomey, les choses ont mal commencé. Lorsque le capitaine Provençal a débarqué, il s'est fait voler une bonne partie du matériel qu'il apportait pour restaurer le Fort français ainsi que des marchandises. En 1843, Régis envoie un nouvel agent, André Brüe qui se hâte de monter à Abomey pour obtenir la protection du roi Guézo :

« Le 15 mars 1843, j'arrivai à Whydah pour prendre possession des restes du fort français. Les difficultés qu'avait éprouvées mon prédécesseur, les vols qui furent commis dans le débarquement des marchandises, le besoin de m'entendre avec le roi pour le payement des coutumes et la police à exercer dans nos possessions, me déterminèrent à faire le voyage de Dahomey [25]. »

---

24. Cité par DAUMALIN, *op. cit.*, p. 57.

25. À l'époque, on dit indifféremment « de » ou « du » Dahomey. A. BRÜE, « Voyage fait en 1843 dans le royaume de Dahomey », *Revue coloniale*, t. VII, 1845, p. 56. Voir DAUMALIN, *op. cit.*, p. 59.

Ce *gentleman's agreement* va aplanir beaucoup de difficultés. Dans une lettre du 8 mai 1850 au ministre de la Marine et des Colonies, Victor Régis lève le voile sur cet accord : « Moyennant un tribut annuel, des droits sur chaque navire qui viendrait apporter des marchandises à Whydah ou y charger de l'huile de palme, une dîme sur cette huile, le roi consentit à ce que Régis fît occuper le fort de Whydah et promit à ses agents aide et protection. D'autre part il fit publier dans ses États l'ordre formel de soigner les palmiers, de débarrasser les jeunes arbres des plantes parasites. Le palmier fut déclaré fétiche ou sacré et, sous les peines les plus sévères, il fut défendu de le couper [26]. »

L'organisation du « Salam »

Dans cette même lettre, Régis explique comment le roi a autorisé une partie de ses sujets à travailler pour le compte d'André Brüe :

« Un agent du roi et le représentant de Régis arrêtèrent une charte par laquelle les habitants [27], étaient obligés de travailler 4 jours par semaine à la factorerie en échange d'un salaire, les 2 autres jours étant réservés à la culture de leurs propres champs. [...] Le village français fut organisé par compagnie de travailleurs : on y forme des maçons, des charpentiers, des tonneliers, des forgerons [...]. Une garde de surveillance pour empêcher les vols et les incendies fut également organisée. [...] Chacun reçut et reçoit encore un salaire journalier [28]. »

Ce « Salam » ou « Camp français », dont la vie gravitait autour de la factorerie, n'était pas une mince affaire : il regroupait 1 200 habitants [29]. Chacun y trouvait son compte : les cultivateurs et les artisans qui travaillaient pour la factorerie et percevaient un salaire, le roi qui percevait une taxe sur tout ce qui s'importait ou s'exportait, et bien sûr aussi la Maison Régis. On comprend facilement la satisfaction de Victor Régis.

D'autant plus que la Maison Régis jouissait, à Ouidah, d'un monopole de fait, qui s'explique par la méfiance que le roi Guézo ressentait à l'égard des Anglais. Car les Anglais soutenaient les Egba (autour d'Abeokuta) contre Guézo qui venait les razzier pour se procurer des esclaves. Et les Anglais

---

26. Cité par SCHNAPPER, *op. cit.*, p. 178, et par DAUMALIN, *op. cit.*, p. 59.
27. Il s'agit du village le plus proche de la factorerie, dit le « Salam ».
28. Cité dans DAUMALIN, *op. cit.*, p. 60.
29. J.-F. RÉGIS, *op. cit.*, p. 17.

empêchaient l'exportation des esclaves, par Ouidah, à destination de l'Amérique latine. « Il n'en fallait pas plus pour expliquer la méfiance du roi envers tout ce qui était anglais et son hostilité envers les commerçants britanniques qui tentèrent de s'installer à Ouidah [30]. »

Les Anglais essayèrent d'amener, par la négociation, le roi Guézo à renoncer à la traite des esclaves quand la culture du coton, qui démarrait avec des résultats prometteurs, fournirait des revenus suffisants. Un officier britannique, dénommé Forbes, vint même proposer à Guézo une somme importante s'il renonçait à ses raids contre les Yoruba et les Popo, et à la traite. Peine perdue ! « Chaque fois que les relations entre Dahoméens et Anglais se tendaient, le roi se montrait plus favorable aux Français. C'est cette constante opposition d'intérêts qui explique la faveur montrée par les Dahoméens aux Français en général, et à Régis en particulier », explique Schnapper [31].

La bonne entente entre la Maison Régis et le roi Guézo va durer jusqu'à la mort de celui-ci, qui advient en 1859. Un de ses fils, Bahadou, monte sur le trône, sous le nom de Gléglé. Celui-ci est décidé à réactiver la traite des esclaves. Il a de gros besoins d'argent pour financer ses expéditions militaires. Gléglé va autoriser plusieurs maisons de commerce concurrentes à s'installer à Ouidah : en 1866, d'anciens agents de Régis, Daumas et Lartigue, construisent une factorerie à Ouidah. En 1868, le propre neveu de Victor Régis, Cyprien Fabre, fonde une maison indépendante, à la suite d'une brouille de famille. À la même époque, la maison Swanzy, de Londres, s'installe aussi à Ouidah. « À partir de 1859, Victor Régis perd la protection et le monopole dont il jouissait depuis 1843, date du premier accord passé avec Guézo. Le temps de la concurrence est arrivé [32]. »

Des projets de mission catholique à Ouidah

Mais revenons au Ouidah des années 1840. Ce gros centre ne comporte pas de mission catholique : il n'en existe d'ailleurs qu'à Gorée, pour toute l'Afrique de l'Ouest. Or la Grande-Bretagne et la France prennent pied en Afrique et, dans leur sillage, des missionnaires viennent s'y implanter. Ainsi, en mars 1844, Mgr Barron (prêtre séculier irlandais, parti vivre aux États-

30. SCHNAPPER, *op. cit.*, p. 173.
31. SCHNAPPER, *op. cit.*, p. 174.
32. DAUMALIN, *op. cit.*, p. 64.

Unis, et devenu vicaire apostolique des Deux-Guinées) et une équipe de Pères du Saint-Cœur de Marie se fixent à Grand-Bassam et à Assinie [33]. Mais les fièvres tuent plusieurs missionnaires, et la mission en Côte d'Ivoire est abandonnée dès juillet 1844. Deux survivants de cette expédition vont atteindre le Gabon le 28 septembre 1844, et y fonder une mission. D'autres prêtres de cette même congrégation du Saint-Cœur de Marie (qui va fusionner avec la congrégation du Saint-Esprit en 1848) sont envoyés à Gorée en 1844 : ils se fixeront à « Ndakarou » (futur Dakar) en 1846.

De Marseille, Victor Régis suit tout ce qui se passe sur la côte occidentale d'Afrique : ses factoreries de Grand-Bassam (ouverte en 1844) et du Gabon (ouverte en 1845) le renseignent. Il apprend l'existence de ces implantations et va tout faire pour attirer des missionnaires à Ouidah.

En 1941, à l'occasion du centenaire de l'implantation des Régis au Dahomey, Jean-F. Régis, dans sa brochure qui présente les souvenirs conservés dans la famille, commence par présenter les développements commerciaux. Puis il aborde la question des missions catholiques :

« Nos parents savaient allier aux conceptions mercantiles de plus nobles préoccupations. Dès les premières années de leur établissement dans ces contrées, ils voulurent attirer des missionnaires dont ils connaissaient l'action civilisatrice si éminemment favorable au rayonnement de l'influence française.

« Ils demandèrent au Gouvernement d'agir en ce sens, promettant eux-mêmes de subvenir aux besoins matériels des religieux et de faire construire une chapelle à Whydah. Cette requête étant demeurée sans suite, ils la renouvelèrent plus tard, ainsi qu'en témoigne une lettre de V. Régis au Ministre de la Marine en 1850 et ses pourparlers avec l'Évêque de Guinée. Nouvelles tentatives en 1857 ; Monseigneur de Brésillac obtient du Souverain Pontife l'autorisation de fonder la mission sollicitée.

« Enfin en 1862 arriva un religieux des missions de Lyon, le père Borghero, qui installa une première maison dans le Salam et, par la suite, plusieurs autres en divers points du littoral dahoméen, tels que Kotonou et Porto-Novo, où se trouvaient d'autres factoreries [34]. »

---

33. Voir Jean-Irénée NKULU-BUTOMBE, « Le Saint-Siège et les origines du vicariat apostolique des Deux-Guinées (1842-1846) », P. COULON, P. BRASSEUR (dir.), *Libermann, 1802-1852. Une pensée et une mystique missionnaires*, Paris, Cerf, 1988, 941 p., p. 355-382 ; TRICHET, *op. cit.*, p. 71-88.

34. J.-F. RÉGIS, *op. cit.*, p. 32-34.

Ces souvenirs, transmis par tradition orale au sein de la famille Régis, se sont chargés de quelques inexactitudes. Ce n'est pas Mgr de Brésillac qui a obtenu l'autorisation de fonder la mission sollicitée. La décision romaine de fonder cette mission date du 28 août 1860. Or lui-même est mort le 25 juin 1859. De même, c'est le 18 avril 1861 que le P. Borghero a débarqué à Ouidah, et non en 1862. S'il a bien fondé les missions de Ouidah et de Porto-Novo, celle de Cotonou n'a été ouverte qu'en 1901, alors que le P. Borghero avait quitté l'Afrique en 1865, et n'y était jamais retourné.

Dès 1845, Régis est en contact avec les missionnaires

Revenons à Victor Régis. Dès 1845, les frères Régis sont en contact, par l'intermédiaire de l'abbé Perrée, de Marseille, avec le P. Libermann, fondateur de la société des missionnaires du Saint-Cœur de Marie [35].

Le 13 août 1845, de La Neuville-les-Amiens, le P. Libermann écrit à l'abbé Perrée, à Marseille :

« Le projet proposé par MM. Régis pour Whydah m'a paru mériter la peine de fixer notre attention ; il pourrait acquérir une certaine importance pour le bien de la religion sur ces côtes. Veuillez donc assurer ces Messieurs que je m'occuperai sérieusement de leur projet, qui paraît pouvoir obtenir des suites heureuses. Seulement, vous pouvez concevoir, et MM. Régis concevront encore mieux, que ce n'est pas une affaire à terminer maintenant. Il faut qu'un de nos Messieurs placés sur ces côtes aille voir l'état de ce comptoir, sa position, ses environs, etc., etc. Je vais aussi, prochainement, aller à Paris ; je parlerai de cette côte au Ministère. J'ai espérance que les désirs de MM. Régis seront satisfaits, si nous trouvons possibilité de former cet établissement au centre, un autre à l'entrée, et un troisième au bas du Golfe. Whydah est au centre, entre Gorée et le Gabon [36]. »

Qui a eu l'initiative de ce contact ? Est-ce Victor Régis qui a cherché et réussi à entrer en contact avec le P. Libermann par l'intermédiaire de l'abbé Perrée de Marseille ? Ou l'inverse ? La lettre suivante semble prouver que l'initiative est venue du P. Libermann.

---

35. La société du Saint-Cœur de Marie allait s'unir, en 1848, à la congrégation du Saint-Esprit : voilà pourquoi les archives de la congrégation du Saint-Esprit, à Chevilly-Larue, conservent, aujourd'hui, les lettres émanant du P. Libermann à cette époque.

36. *ND*, t. 7, p. 269-270. (*ND* : voir sigles et abréviations en page 3 de couverture de ce numéro.)

Libermann écrit : « Prenez des informations sur Whydah »

Le 18 août 1845, le P. Libermann écrit à ses confrères résidant à Gorée :

« Un prêtre de Marseille (à qui j'ai parlé de notre projet sur la Guinée et qui en a parlé aux MM. Régis négociants, qui ont un grand commerce sur les côtes occidentales d'Afrique), me propose, au nom des MM. Régis, que nous formions un établissement à Whydah, comptoir à eux appartenant sur ces côtes et proche d'un royaume puissant (je présume que c'est près du royaume des Achantis, à la Côte des Esclaves, je crois au moins : j'ai trouvé là Whydah sur la carte). Les Messieurs disent que leur comptoir est très salubre, qu'ils ont là deux mille Noirs, et qu'ils ont des rapports très amicaux avec le roi puissant du voisinage qui paraîtrait bien disposé.

« Prenez des informations sur cet endroit. J'ai répondu à ces Messieurs que je ne rejetais pas leur proposition et que je la goûtais même très fort, mais que je demandais du temps pour m'informer. Il faut qu'un de vos Messieurs y passe pour examiner les choses sur les lieux. En attendant, prenez des renseignements par les autres et transmettez-les moi [37]. »

Un mois plus tard, en septembre 1845 (sans indication du quantième du mois), le P. Libermann écrit à son confrère le P. Jean-Rémy Bessieux, qui avait ouvert la mission du Gabon un an auparavant :

« Une maison de commerce de Marseille vient de me faire parler d'un comptoir sur les côtes, qu'on dit être très salubre ; ce comptoir est leur propriété. C'est Wyhda, tout près du royaume des Aschantis. Si les choses sont telles qu'on me les dit, nous pourrions bientôt former un troisième établissement et par là avoir beaucoup plus de facilité pour l'accomplissement de notre projet [38]. »

Le P. Libermann juge utile de préciser où se trouve « Wyhda » sur la carte. Il ne pense pas qu'il est fort probable que le P. Bessieux y ait fait escale, en 1844, sur le navire qui le transportait de Grand-Bassam au Gabon [39]. Cependant, nous allons voir plus loin, avec le P. Briot, que certains capitaines pouvaient décider de relier Grand-Bassam au Gabon sans escale. Le P. Libermann ne pense pas, non plus, à nommer cette maison de commerce : il s'agit de Régis, qui a une factorerie à Fort d'Aumale, où réside le P. Bessieux.

37. *ND*, t. 7, p. 273.
38. *ND*, t. 7, p. 299.
39. Sur ce voyage : TRICHET, *op. cit.*, p. 89.

Le 10 novembre 1845, le P. Libermann écrit à l'abbé Tisserant, préfet apostolique de la Guinée, qui avait dû exprimer sa déception en voyant que le P. Libermann ne sautait pas sur l'offre des frères Régis :

« Vous vous trompez de croire que, dans mes plans, je n'ai pas l'air de penser beaucoup à Whydah. J'y pense très fort, et crois le poste très important [...], il est important de commencer d'abord par la Sénégambie et le Gabon [40]. »

Le P. Libermann était sensible à l'urgence de renforcer les effectifs dans les deux postes existants, pour que ceux-ci puissent survivre, même si la maladie ou la mort creusaient des vides. L'abbé Tisserant, qui était alors responsable de toute la côte, était sensible à l'urgence de « quadriller le territoire » et de multiplier les postes, en espérant qu'on pourrait « étoffer » leur personnel dans la suite. Le préfet apostolique n'aura pas la satisfaction de voir ce troisième poste créé : il va mourir peu de temps après.

Les projets du P. Libermann

Le 14 novembre 1845, donc quatre jours plus tard, le P. Libermann adresse une longue lettre aux frères Régis. En voici des extraits :

« À Messieurs Régis, négociants à Marseille. Messieurs, Mon confrère, l'abbé Tisserant, Préfet apostolique de la Guinée, a eu l'honneur de vous entretenir de ma part au sujet de Whydah, où vous désirez avoir un prêtre catholique.

D'après les renseignements que M. Tisserant me donne, nous espérons pouvoir faire davantage pour ce poste, en y formant plus tard un établissement en règle de plusieurs missionnaires et de plusieurs Frères ; et cela, non seulement parce que le poste paraît important en lui-même, mais encore pour notre mission en général, parce qu'il est un point central entre les deux établissements que nous allons former, l'un au Gabon, l'autre à l'entrée des côtes, aux environs de Gorée.

Dès que la présence de M. Tisserant ne sera plus nécessaire à Gorée pour l'établisement qu'il doit fonder dans ces quartiers, il se rendra à Whydah pour constater les besoins de la localité et la mesure des espérances que nous pouvons y fonder pour le bien à faire ; on tâchera ensuite de se mettre à l'œuvre pour mettre les choses en règle au plus tôt possible.

---

40. *ND*, t. 7, p. 383.

En attendant, on pourra y laisser un prêtre et un Frère, selon le jugement qu'en portera M. Tisserant. Nous espérons que vous voudrez bien nous continuer votre concours pour faciliter et aider les travaux des missionnaires [41]. »

L'élément ci-dessus appelle quelques commentaires. L'abbé Tisserant a eu l'honneur « d'entretenir » MM. Régis : vraisemblablement, l'entretien ne s'est pas fait par lettre, mais plutôt par une visite que l'abbé Tisserant a rendue aux frères Régis, lors d'un de ses embarquements à Marseille ou à Toulon. Les frères Régis ne demandent qu'un seul prêtre : ils montrent ainsi qu'ils ne sont pas au courant des habitudes des religieux qui s'efforcent de fonder des communautés, dans lesquelles les confrères peuvent se porter mutuellement assistance. Les frères Régis avaient-ils en vue de faire des économies, en ne s'engageant à prendre en charge qu'une seule bouche à nourrir, au cas où le gouvernement français aurait refusé de subventionner les missionnaires, comme il avait pourtant l'habitude de le faire ? Voulaient-ils se montrer très raisonnables dans leur demande, en se contentant du strict minimum, et éviter qu'on leur oppose un refus s'ils avaient demandé plusieurs confrères ? Nous disposons de trop peu d'éléments pour apporter une réponse à ces questions.

La lettre du P. Libermann laisse entendre que, d'ici quelques semaines ou mois, l'abbé Tisserant pourra se rendre à Ouidah et même lancer un début de mission, s'il estime cet emplacement plein d'espérances. Bref, sans nullement s'engager sur des dates, le P. Libermann se montre favorable à une mission à Ouidah : cette nouvelle ne pouvait que réjouir les frères Régis, et spécialement Victor, le plus dynamique de l'équipe de direction.

Des idées bien élaborées sur les écoles

Le P. Libermann continue sa lettre en demandant aux frères Régis leur avis de spécialistes de l'Afrique sur un projet qui lui tenait à cœur :

« J'ose vous prier, Messieurs, de vouloir bien me donner votre avis sur un objet qui regarde le succès de notre mission d'Afrique. Notre projet consiste à former des établissements primaires en Afrique même, pour y recevoir les enfants et les faire venir en Europe pour leur donner une éducation plus étendue, au moins à ceux qui

41. *ND*, t. 7, p. 391.

en seraient capables, pour en faire des prêtres, des catéchistes et des maîtres d'école, et pour y apprendre les arts mécaniques et les métiers à ceux qui n'auraient pas d'aptitude pour l'étude, ou dont les goûts les porteraient vers ces arts et métiers. Les raisons en sont que, si on voulait compléter l'éducation des noirs dans leur pays même, on éprouverait des difficultés insurmontables. Il faudrait un grand nombre de missionnaires pour établir les études, et nous en trouvons à peine pour faire les missions, tandis qu'en Europe il ne nous serait pas difficile de trouver le personnel nécessaire pour cette œuvre.

La difficulté serait encore plus grande pour les arts et métiers ; nous ne trouverions certainement pas de Frères pour former des ateliers dans ces pays ; et d'ailleurs les Européens ne pourraient s'y livrer à un travail trop dur. Je pense donc établir à Rome une maison pour les études, et, dans le midi de la France, une autre pour les métiers et les arts mécaniques.

Nous avons des ressources suffisantes pour faire l'acquisition d'un terrain et nous pouvons donner environ 2 000 francs de revenu à l'établissement, outre les honoraires de messe qui pourvoiraient à la subsistance des missionnaires. Je ne sais pas encore si le Ministère voudrait se charger du transport des enfants ; j'en ai fait la demande ; on m'a promis, il y a un mois, une prochaine réponse.

« Veuillez donc me dire ce que vous pensez d'un semblable établissement et ce que vous pensez pour le midi de la France, aux environs de Carcassonne ou de Toulon. M. Tisserant me dit dans une de ses lettres que vous avez eu la bonté de lui faire l'offre obligeante de lui donner des lettres de crédit dans le cas de besoin d'argent sur les côtes d'Afrique. J'accepte volontiers cette offre ; je rembourserai toutes les sommes qui lui seront avancées. Ce nous est d'un grand service, car j'aurais été embarrassé de lui faire parvenir de l'argent sans frais [42]. »

Le P. Libermann a des idées bien élaborées sur les écoles qu'il veut offrir aux jeunes Africains, afin qu'ils s'y forment pour devenir des prêtres, des catéchistes, des agriculteurs ou des artisans. Plusieurs « têtes pensantes » parmi les missionnaires partageaient ces vues à cette époque. « Dès janvier 1844, il avait commencé à mettre au point un plan pour l'évangélisation du continent par un clergé africain bien formé. En cela, il rejoignait les vues des préfets du Sénégal Baradère et Mareille, et les idées de la Bienheureuse Mère Javouhey et de M. Fourdinier concernant le meilleur moyen de porter la foi dans l'intérieur de l'Afrique [43]. »

---

42. *ND.*, t. 7, p. 391-393.

43. H. KOREN, *Les Spiritains. Trois siècles d'histoire religieuse et missionnaire*, Paris, Beauchesne, 1982, 634 p., p. 212.

D'ailleurs, on en avait un exemple sous les yeux : Anne-Marie Javouhey avait envoyé des séminaristes sénégalais faire leur théologie au séminaire du Saint-Esprit, en France. Ils avaient été ordonnés prêtres et étaient retournés au Sénégal en 1842 et 1843 pour y travailler [44].

Dans quelques années, ces vues seront partagées par le P. Planque qui les réalisera : un Centre de formation pour des garçons provenant du Dahomey sera ouvert, par les Missions Africaines, à Puerto del Reale, en Espagne. Il y fonctionnera quelques années, mais divers éléments amèneront les supérieurs des Missions Africaines à transférer les jeunes Dahoméens chez les pères jésuites, qui dirigeaient un établissement semblable à Bouffarik, en Algérie [45].

Un projet présenté à la Propagande

En 1844, le P. Libermann fait connaître à la Propagande son plan [46]. La Propagande accueille bien ces propositions. Dans une lettre de janvier 1845 au P. Libermann, elle note la possibilité d'ouvrir à Rome un collège pour des candidats africains au sacerdoce ou à d'autres métiers.

En juillet 1846, le P. Libermann se rend à Rome pour y présenter un long document concernant les méthodes qu'il suggère : c'est son *Mémoire sur les missions des Noirs en général et sur celles de la Guinée en particulier*. Dans toute mission, il y aura une école. On sélectionnera les plus doués et les plus dévoués, et on leur offrira l'internat, où ils bénéficieront de meilleures conditions de travail. Les meilleurs parmi les internes seront envoyés dans une école centrale, que Libermann verrait bien à Dakar : les élèves s'y spécialiseront dans l'une des trois branches : le sacerdoce, l'enseignement comme catéchiste ou moniteur, l'agriculture [47].

Voilà ce qui explique les idées bien élaborées du P. Libermann concernant les écoles. Il y a longtemps qu'il y pense. Mais ce « Mémoire » nous intéresse aussi parce que le P. Libermann y présente ce qu'il sait sur le Dahomey :

---

44. H. KOREN, *op. cit.*, p. 200-201.

45. Claude-Marie ÉCHALLIER. *L'audace et la foi d'un apôtre. Augustin Planque (1826-1907), Missionnaire pour l'Afrique*, Paris, Karthala, 1995, 368 p., p. 90 s.

46. P. COULON et P. BRASSEUR, *op. cit.*, « Projet pour le salut des peuples des Côtes d'Afrique, rédigé par Libermann le 23 octobre 1844 », p. 211-220.

47. Le « Mémoire sur les missions des noirs en général et sur celle de la Guinée en particulier », présenté par Libermann le 15 août 1846 à la Sacrée Congrégation de la Propagande est reproduit dans P. COULON , P. BRASSEUR (dir.), *op. cit.*, p. 221-270.

« Un capitaine de marine qui se trouva dans la capitale de ce royaume, pendant le temps où le roi célébrait la fête de ses ancêtres, nous a assuré avoir vu immoler pendant les deux mois qu'il y a passés plus de 1 200 hommes. Ces sacrifices se renouvellent tous les ans à pareilles époques [48]. »

L'image du Dahomey était dominée par les sacrifices humains accomplis à Abomey. Nous verrons bientôt que Mgr de Brésillac utilisera cette même image dans ses sermons. Dans ce même « Mémoire », le P. Libermann fait allusion à l'offre de la maison Régis, sans nommer cette dernière :

« Nous avons d'ailleurs des facilités pour la formation d'un établissement à Whida situé dans le royaume de Dahomey. Il existe sur cette côte un comptoir appartenant à des commerçants français très chrétiens, qui nous font des offres avantageuses pour obtenir des missionnaires. Le gouvernement français protège ce comptoir [49]. »

Le P. Briot salue de loin le « Dahomé »

Continuons notre recherche des mentions de Ouidah dans les archives de la congrégation du Saint-Esprit, à Chevilly. Le 16 janvier 1846, le P. Briot quitte Gorée pour se rendre à la mission du Gabon où il va rendre visite au P. Bessieux. Il voyage à bord de la gabare *L'Indienne*. Fin février, il quitte Assinie et le bateau cingle droit vers le Gabon : aucune escale n'est prévue à Ouidah. Il en passera à trente lieues au sud. Le P. Briot a une pensée pour cette implantation possible :

« Là encore, nous avons un beau lieu de mission. Il y a quelques chrétiens, la maison Régis nous aidera, je pense, beaucoup. Le roi Dahomé est très ami de la maison Régis et des Français en général ; il donne à ces Messieurs 5 à 600 esclaves pour travailler à leurs cultures. Il y aurait beaucoup à faire sur les esclaves. Le royaume Dahomé est étendu et la même langue se parle dans tout le royaume [50]. »

Qui sont ces « quelques chrétiens » ? Des « Brésiliens », c'est-à-dire des anciens esclaves, baptisés au Brésil, qui étaient revenus au Dahomey, et y avaient fait souche. Et aussi leurs enfants, nés au Dahomey, et baptisés sur place. Le P. Jean Bonfils, auteur de plusieurs notes de *Documents de mission*

48. *Id.*, p. 257.
49. *Id.*, p. 257.
50. Lettre du P. Briot, terminée le 15 mai 1846. Arch. CSSp, boîte 152, dossier B-VI.

et de fondation [51], va jusqu'à préciser que « vers 1850, la communauté catholique du Dahomey, plus précisément de la côte, comptait environ 2 000 membres [52] ». De plus, les quelques Européens vivant à la factorerie de Ouidah étaient vraisemblablement catholiques. Et certains se réjouissaient probablement de voir une mission s'installer. Mais d'autres, vivant en union libre avec des femmes africaines, ne recherchaient nullement les contacts avec une Église qui ne cachait pas sa réprobation pour un tel comportement [53].

Le modeste témoignage du P. Briot rapporté ci-dessus est cependant intéressant : il montre que les missionnaires étaient au courant du projet de Ouidah, et avaient déjà quelques informations sur les conditions de travail qui les attendaient. Bientôt, le P. Briot va arriver au Gabon, où il trouve le P. Bessieux, qui a ouvert cette mission le 28 septembre 1844 et qu'on a longtemps crû mort, car plusieurs de ses lettres envoyées en France ne sont jamais arrivées.

Ouidah est la porte de pays immenses, infiniment populeux

De Fort d'Aumale, au Gabon, le P. Bessieux observe, lui aussi, les chances qu'offrent d'autres emplacements pour une mission. En 1846, il écrit au P. Libermann :

« Un autre point infiniment important, à ce qu'il paraît, c'est Whidah sur le golfe Bénin. Là se trouve une factorerie de la maison Régis de Marseille. Nous pouvons descendre là ; nous sommes chez nous. Le gouverneur portugais, don Francisco est un excellent homme ; il est tout puissant au milieu des noirs. Il est en relation continuelle pour la traite avec le roi Dahomei. Un des facteurs de la maison Régis est allé, avec don Francisco, jusque chez Dahomei. Il y a vu des choses étonnantes de cruauté. Dans plusieurs circonstances ils immolent des hommes par centaines, la maison du roi est couverte de têtes de morts. Je crois, M. le Supérieur, que nous ne

---

51. Jean BONFILS, *Marion Brésillac. Fondateur de la Société des Missions Africaines. Documents de mission et de fondation*, Paris, Médiaspaul, 1985, 295 p. Ce recueil de documents a été préparé par Jean BONFILS et Noël DOUAU. Dans la suite, nous le citons sous les initiales *DMF*.

52. *DMF*, p. 138.

53. C'est ce que constatera le P. Borghero, à son arrivée à Ouidah : « Nous avons toujours laissé croire que nous avions été très bien reçus à la factorerie française par M. Lartigue ; en effet, tels étaient les ordres de M. Régis ; mais la vérité est que nous avons été reçus très froidement tout d'abord, et que le soir même et les jours suivants, M. Lartigue nous déclara de la manière la plus dure que nous étions venus bien contre son gré. » *Journal de Francesco Borghero, premier missionnaire du Dahomey, 1861-1865*, Paris, Karthala, 1997, 293 p., p. 43.

devons pas perdre de vue ce point, c'est la porte de pays immenses infiniment populeux. La Providence divine nous y conservant une maison française veut sans doute nous faciliter l'entrée à ces royaumes [54]. »

Puis le P. Bessieux décrit les méthodes pastorales qu'il envisage :

« Quand on aurait une connaissance suffisante du pays, on ferait une collection d'enfants encore jeunes pour les élever ; on tâcherait de faire connaissance avec le roi Dahomeï, on lui demanderait des enfants. Si cela ne lui agréait pas, on obtiendrait certainement d'en acheter ; les enfants de six à dix ans coûtent de 40 à 60 F, et peut-être infiniment moins à cause de la répression de la traite. Dans certaines circonstances, pour un vil prix, on pourrait sauver la vie à des centaines de malheureux qu'on égorge quand on ne peut les vendre, désormais la traite devenant impossible à cause des nouvelles mesures qu'on a prises et qu'on va mettre à exécution. Notre maison deviendrait une Providence pour une infinité de malheureux ; avec une vente modique, nous sauverions peut-être la vie chaque année à des centaines d'infortunés destinés à la mort ; nous en ferions une colonie chrétienne ; plusieurs deviendraient les apôtres de ce grand pays Dahomeï [55]. »

Le P. Bessieux avait donc le regard tourné vers la côte et les belles promesses qu'elle offrait pour la mission. Pour lui, l'année 1846 est fort pénible : il va donc rentrer en France refaire ses forces. Son voyage de retour va durer près de six mois. Parti du Gabon le 3 novembre 1846, il débarque à Toulon le 9 avril 1847 [56].

Whidah, une des cinq missions à implanter

Ce long voyage de retour en France nous intéresse, car le P. Bessieux note avec précision des localités où il jugerait opportun qu'on implante des missions. Il indique cinq implantations : Cap Monte, Cap des Palmes et Garroway, Assinie et Grand-Bassam, Whidah, Fernando Po [57]. Concernant Ouidah, il écrit, depuis Amiens, à Mgr Truffet (Dakar) :

---

54. Arch. CSSp, boîte 165 : *Copie des lettres de M. Bessieux, 1846-1852* (recueil dactylographié de 400 pages), p. 322-323.

55. *Id.*, p. 323-324.

56. Dans une lettre à sa famille, de Toulon, le 9 avril 1847, il signale : « Depuis le 3 novembre, je suis absent du Gabon. Ces voyages n'en finissent pas. » Arch. CSSp, 2 D 7 bis 1., *Lettres de Jean-Rémy Bessieux à sa famille, 1833-1876*, p. 41.

57. *Copie des lettres de M. Bessieux...*, p. 49-55 (Amiens, le 13 mai 1847).

« Whidah. Nous avons toujours regardé ce poste avec complaisance parce que nous l'avons tous regardé comme la seule porte du grand royaume de Dahomei ; après plusieurs relations qui m'ont été faites par divers officiers qui ont un peu couru dans ces parages, il serait certain, Mgr, que ce poste est fort malsain dès qu'on s'éloigne tant soit peu de la mer. Le pays est bas et couvert de marécages qui avancent bien avant dans les terres, ce qui en rend l'accès très difficile. Les noirs qui transportent le voyageur ont souvent de l'eau jusqu'à la ceinture. Je crois que dans la partie est de Whidah, on trouvera plus tard une entrée chez les peuples dont plusieurs semblent ne manquer que de la religion seule ; ils ont le reste [58]. »

Combien de jours d'escale le P. Bessieux a-t-il passé à Ouidah ? On l'ignore. Y a-t-il rencontré les agents de la factorerie Régis ? J'ai tendance à penser que non, sinon il aurait vraisemblablement indiqué des informations recueillies auprès d'eux et aurait précisé sa source. Il parle bien d'informations recueillies « après plusieurs relations qui m'ont été faites par divers officiers qui ont un peu couru dans ces parages », mais il n'est pas sûr qu'il ait rencontré ces officiers à Ouidah.

Après son débarquement à Toulon, le P. Bessieux se rend à Marseille. Dans une lettre à ses parents du 13 avril 1847, il écrit : « Hier et aujourd'hui, j'ai dit la sainte messe à Notre-Dame de la Garde [59]. » Il ne fait aucune mention d'une éventuelle visite aux frères Régis. Et pourtant, comme le P. Briot (avec qui il a passé une bonne partie de l'année 1846), il sait que cette famille d'armateurs brûle du désir de voir des missionnaires s'installer à Ouidah. Estimait-il que, n'ayant aucun mandat de ses supérieurs, il devait éviter cette rencontre, car les frères Régis n'auraient pas manqué de le sonder sur les intentions de la société du Saint-Cœur de Marie concernant une mission à Ouidah ? Nous manquons d'éléments pour répondre.

Notons, au passage, l'estime en laquelle il tenait les Dahoméens, ces peuples « dont plusieurs semblent ne manquer que de la religion seule ; ils ont le reste. » En écrivant « religion », il pensait « religion catholique », car il savait sûrement que les Dahoméens, comme tous les habitants de l'Afrique de l'Ouest, obéissaient à une religion traditionnelle. Bref, il avait beaucoup d'admiration à l'égard de ce peuple.

58. *Copie des lettres de M. Bessieux...*, p. 54.
59. *Lettres de Jean-Rémy Bessieux à sa famille...*, p. 43.

Démarches auprès du ministre de la Marine et des Colonies

Constatant que les choses n'avancent pas très vite du côté des missionnaires, les frères Régis décident d'agir sur un autre front et de porter leur requête devant le gouvernement français. Celui-ci va la transmettre aux missionnaires qui se sentiront poussés de deux côtés. J'ignore la date de la lettre des Régis : 1846 ? Début 1847 ? Je ne connais cette lettre qu'à travers la mention que va en faire le ministre de la Marine et des Colonies.

En date du 14 mai 1847, le ministre avertit le P. Libermann de la demande des frères Régis. Le P. Libermann répond, le 22 mai 1847, au ministre, M. Montebello, qui vient de succéder à M. de Mackau :

« Monseigneur, J'ai reçu le 19 du présent mois la lettre que votre département m'a fait l'honneur de m'adresser, en date du 14, au sujet de la proposition de la maison Régis Frères de Marseille, pour l'établissement d'une Mission dans leur factorerie de Whydah. Connaissant les excellentes intentions de MM. Régis, je me ferai toujours un devoir de les seconder autant qu'il me sera possible [60]. »

Et cependant, le P. Libermann va décliner l'offre, car le ministère n'offre de rétribuer qu'un seul prêtre. Dans cette même lettre, le P. Libermann explique : « Pour former sur ces côtes un établissement solide et qui offre des espérances de succès, il faudrait trois missionnaires, ou du moins deux avec un Frère ; un prêtre seul userait en très peu de temps sa santé, et ne pourrait opérer que très peu de bien [61]. »

Le traité prévoyait trois missionnaires par poste

Le nouveau ministre ignore probablement les clauses d'un traité signé quatre ans plus tôt par son prédécesseur avec le P. Libermann, « traité approuvé par le ministre de la Marine le 18 novembre 1843 et rendu exécutoire par une ordonnance ministérielle, mais dans lequel seuls le ministre et Libermann étaient parties prenantes. [...] Quelles étaient les dispositions prévues ? Trois missionnaires par poste, plus des frères convers, 1 000 F versés au supérieur de la congrégation pour chaque missionnaire, un traitement de 1 500 F par an par missionnaire et de 400 F par frère [62]... »

---

60. *ND*, t. 9, p. 145.
61. *ND*, t. 9, p. 146.
62. P. COULON et P. BRASSEUR, *op. cit.*, p. 849-881, Paule BRASSEUR, « Missions catholiques et administration française sur la côte d'Afrique de 1815 à 1870 », p. 858.

Trois missionnaires par poste, c'était la règle. Même les gouverneurs la connaissaient :

« Le Ministre de la Marine, M. de Mackau, écrivait le 31 octobre 1843 à Bouët-Willaumez, devenu Gouverneur du Sénégal : " Suivant la teneur d'un traité passé avec ce digne Abbé [le P. Libermann], chaque comptoir recevra trois missionnaires et trois frères convers, auxquels vous servirez le traitement colonial. Au reçu de cette dépêche, donnez des ordres pour l'installation dans chaque comptoir d'un local destiné à la demeure des Pères et des Frères et à la célébration du culte " [63]. »

Le P. Libermann informe le vicaire apostolique à Dakar

Le 7 juin 1847, deux semaines après avoir décliné l'offre d'ouvrir une mission à Ouidah, le P. Libermann écrit à Mgr Truffet, vicaire apostolique des Deux-Guinées :

« Monseigneur, [...] Je suis bien aise de vous donner des nouvelles de M. Bessieux, qui est avec nous depuis le milieu du mois d'avril. [...] J'ai reçu la semaine dernière une lettre du Ministère, en date du 14 mai, dans laquelle on me dit que les frères Régis ont sollicité le Ministère d'accorder une rétribution à un prêtre pour Wydah. La maison Régis s'offre à bâtir une église et une maison pour le missionnaire. Le Ministre, voulant économiser, me propose de détacher un prêtre de ceux qui sont compris dans le cadre qu'il avait adopté, pour l'envoyer à Widah. [...] J'ai répondu que la solde pour un missionnaire n'était pas suffisante, qu'on ne pouvait guère mettre moins de trois missionnaires à Widah. [...] Je vous adresse ci-joint un écrit de M. Bessieux qui vous transmet en peu de mots ses idées sur les principaux points où il croit utile de former des établissements [64]. »

Est-ce pour « économiser » que le ministre n'a demandé, à la société du Saint-Cœur de Marie, qu'un seul prêtre ? On peut aussi émettre l'hypothèse que le ministre, voulant satisfaire les frères Régis, demande à la société du Saint-Cœur de Marie de changer l'affectation d'un seul des prêtres déjà accordés, « dans le cadre adopté ». Le changement sera minime, et surtout ne nécessitera pas de personnel supplémentaire, ce qui pourrait motiver un refus du côté des « bailleurs de missionnaires ».

---

63. R. P. ROQUES, *Le pionnier du Gabon, J.-R. Bessieux*, Paris, Spes, 1957, 255 p., p. 71.
64. *ND*, t. 9, p. 163-166.

Le 1er septembre 1847, Mgr Truffet répond à la lettre du P. Libermann du 7 juin, et révèle sa pensée :

« L'offre des frères Régis et la proposition du ministère de la Marine à propos de Wydah sont bien chétives. Cependant vous avez bien fait de réserver la question, sans décourager les frères Régis. » Concernant la reconnaissance à effectuer dans les endroits proposés pour l'implantation de mission, « je ne crois pas avoir quelqu'un qui pût faire cette visite avec fruit. [...] Je partirais [65] au mois de mai prochain, après avoir fait les Saintes Huiles à Dakar. Mon bien cher Père, priez et dites-moi votre avis là-dessus. Si vous penchez pour l'affirmative, écrivez au ministère de la Marine pour qu'il voulût bien donner des ordres précis à l'amiral, de manière à pouvoir explorer moi-même Sierra Leone, le Cap Palmas, le Cap de Monte, le Grand-Bassam, Assinie, Wydah, etc. Ce n'est qu'après une semblable inspection qu'on pourra définitivement répondre aux frères Régis. En attendant, encouragez-les [66]. »

[*L'implantation d'une mission à Ouidah ne se fera pas du temps du P. Libermann (décédé le 2 février 1852). Mgr Bessieux, nommé vicaire apostolique des Deux-Guinées en 1848, et son coadjuteur, Mgr Kobès, envisageront cette fondation, mais ne la réaliseront pas. La deuxième partie de l'étude du P. Trichet fera l'objet d'un deuxième article qui aura pour sujet principal la volonté de Mgr de Marion Brésillac de fonder lui-même la mission du Dahomey, avec ses démarches, ses espoirs et ses déceptions. Rome lui assignera la Sierra Leone comme champ d'apostolat. Il y succombera le 25 juin 1859, après seulement quelques mois de séjour. Un troisième article sera consacré à l'implantation de la mission catholique au Dahomey sous la direction du père Planque, successeur de Mgr de Brésillac.*]

65. C'est bien un conditionnel : sous-entendu « au cas où vous le jugeriez opportun ».
66. Arch. CSSp, 153-A-III, Lettre de Mgr Truffet à Libermann, *ND*, t. 9, p. 447-448.

La revue

Mémoire Spiritaine

a déjà publié :

n° 1 - De l'importance des Ancêtres pour inventer l'avenir... (1995/1).
n° 2 - Renouveau missionnaire et question de l'esclavage (1802-1848). (1995/2)
n° 3 - 1845-1846 : un moment-clé pour la mission. (1996/1)
n° 4 - Joseph Michel (1912-1996), historien spiritain. (1996/2)
n° 5 - Irlande, Nigeria central, Canada : affrontements de cultures. (1997/1)
n° 6 - 1830-1850 : Ozanam, Libermann et d'autres : la Bonne Nouvelle aux pauvres. (1997/2 - nuiméro spécial 184 p.)
n° 7 - De l'abolition de l'esclavage à la colonisation de l'Afrique. (1998/1)
n° 8 - Mort et résurrection : le « Saint-Cœur de Marie » et le « Saint-Esprit » en 1848. (1998/2)
n° 9 - L'esclavage, négation de l'humain. Colloque du Centre Saint-Louis de France, Rome, 6 et 7 novembre 1998. (1991/1 - numéro spécial 184 p.)
n° 10 La part des femmes dans la mission en Afrique, XIX^{e}-XX^{e} siècles (1999/2)
n° 11 Du mont Kilimandjaro au fleuve Congo (2000/1)
n° 12 Approches des cultures africains, de Mgr. Le Roy à aujourd'hui (2000/2)
n° 13 « La France, pays de missionnaires », Journée d'études du Centre Saint-Louis de France, Rome, 5 octobre 2000 (2001/1)

Diffusion au numéro : Éditions Karthala
22-24, Boulevard Arago 75013 Paris (France)

100 FF le numéro (port compris) - Prix spécial pour la collection complète

Mémoire Spiritaine, n° 14, deuxième semestre 2001, p. 45 à p. 67.

L'abbé Charles Maondé (± 1865-1907) premier prêtre du vicariat apostolique de Loango

*Jean Ernoult**

Le 19 novembre 1882, le P. Hippolyte Carrie, missionnaire à Landana [1], écrivait à propos des enfants regroupés à la mission à cette époque : « Leur nombre, qui, en 1879 était de 115, s'est élevé, en 1881, à 149, et s'accroît successivement. Au point de vue des études, ils se partagent en trois sections. La première est celle des *latinistes*, qui forment le commencement de notre séminaire indigène. Ils ne sont encore que 6, dont 3 de la force d'élèves de troisième. Pour ces vocations, il importe d'aller avec prudence et sans rien presser [...] [2]. »

Dix ans plus tard, le 17 décembre 1892, Mgr Carrie, devenu entre temps vicaire apostolique de Loango, confère le sacerdoce à deux de ces séminaristes. L'un d'eux, Louis de Gourlet, attaché à la préfecture apostolique de Landana, n'y exercera son ministère que pendant deux ans,

---

* Jean Ernoult, spiritain, ancien missionnaire au Congo (Brazzaville), a fait paraître, dans la collection « Mémoire Spiritaine. Études et Documents », *Les Spiritains au Congo de 1865 à nos jours. Matériaux pour une histoire de l'Église au Congo*, Paris 1995, 496 p. ; et *Histoire de la Province spiritaine de France*, Paris, 2000, 454 p.

1. Localité située dans le Cabinda, au nord de l'estuaire du Congo et donc, à cette époque, en dehors des possessions portugaises auxquelles il sera attribué en 1885.

2. *BG*, t. 12, p. 669.

Source : V. BOUSSANT, *Le Fondateur des Missions du Congo, Monseigneur Antoine-Marie-Hippolyte CARRIE, évêque de Dorylée, Vic. Apost. de Loango (1842-1904)*, Chevilly-Larue, 1938, p. 60.

victime, le 2 janvier 1895, de la tuberculose. Le second, Charles Maondé, esclave racheté quand il était enfant, fait partie du clergé du vicariat apostolique de Loango et s'y dévouera quinze ans durant. C'est lui que nous allons suivre, de ses origines, d'un village voisin de la capitale de l'ancien royaume du Congo, à sa mort, en France, en 1907.

Mais il nous faut auparavant exposer brièvement dans quel contexte s'est préparée et s'est réalisée cette première ordination d'un prêtre congolais.

La nécessité d'un clergé « tiré du pays même »

En septembre 1873, le P. Charles Duparquet, le P. Hippolyte Carrie et le F. Fortunat Engel ont fondé la mission de Landana devenue ainsi le chef-lieu de la préfecture apostolique du Congo [3].

« Esprit éminemment doué, cultivé, savant et artiste, précis et organisateur [4], le P. Duparquet ajoutait à toutes ces brillantes qualités une expérience approfondie de l'Afrique et de ses besoins spirituels. Le Sénégal, le Zanguebar et le Gabon avaient déjà bénéficié de son apostolat. Partout, comme en France et même au Portugal où il avait aussi exercé son ministère, il s'était intéressé à la formation de la jeunesse et particulièrement de la jeunesse cléricale [5]. » C'est lui qui, dès 1875, avait ouvert, parmi les œuvres d'éducation de la mission, une section de *latinistes*, début d'un petit séminaire qu'il considère comme « l'œuvre majeure de la préfecture [6]. »

Le P. Carrie partage les convictions de son confrère et quand il deviendra vicaire apostolique de Loango, à maintes reprises il rappellera à ses missionnaires la nécessité prioritaire de former un clergé indigène. Voici un extrait de ce qu'il écrira plus tard dans une lettre pastorale : « Il faut (donc) que nous cherchions dans notre Mission et le personnel et les ressources que le Bon Dieu y a mis pour son évangélisation, car, puisque Dieu veut le salut

---

3. Le préfet apostolique en est le Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit. Le P. Duparquet (et après lui, le P. Carrie), vice-préfet, le représente sur place.

4. Organisateur, oui..., mais pas dans la durée : le P. Duparquet concevait sans cesse de nouveaux projets et les mettaient en route, mais il ne s'y attardait pas ! Il quittera Landana en 1877, laissant la place de vice-préfet au P. Carrie. « Il me fait penser, à une poule qui vous pond des œufs magnifiques, mais refuse obstinément de les couver. » Ces paroles sont de Mgr Augouard qui, jeune père, est arrivé à Landana en 1879. Il n'y a donc pas connu le P. Duparquet, mais en a certainement entendu beaucoup parler ; citation dans *Spiritus*, n° 8, août octobre 1961 : Jean DELCOURT, « Un séminaire congolais au XIX^e siècle », p. 300.

5. *Ibid.*, p. 299.

6. *Ibid.*, p. 300.

de tous, il leur fournit aussi les moyens d'y arriver. C'est pourquoi nous devons croire que Dieu a donné à ces contrées les vocations et les ressources nécessaires. Mais il faut rechercher ces vocations, les susciter, les cultiver, s'y appliquer sérieusement et faire tout ce qui dépend de soi pour cette grande œuvre. Il faudrait ensuite donner à ce personnel apostolique une formation qui soit africaine, appropriées aux besoins et aux ressources du pays, sans quoi la route est faussée et jamais le but ne sera atteint [7]. »

Le P. Duparquet et le P. Carrie suivaient en cela les directives romaines et se montraient fidèles disciples du P. Libermann : quand il fonde la société des Missionnaires du Saint-Cœur de Marie, ce souci est présent dans tous ses grands textes missionnaires, que ce soit dans sa *Règle provisoire* écrite à Rome en 1840, dans son *Projet pour le salut des peuples des côtes de l'Afrique* envoyé au cardinal Fransoni, préfet de la sacrée congrégation de la Propagande, en octobre 1844, et plus encore dans son grand *Mémoire pour les missions des Noirs* présenté au même, en 1846. Lorsqu'il rentre avec ses troupes dans la congrégation du Saint-Esprit dont devient le supérieur et le rénovateur en 1848, il prend soin de bien préciser la chose dans ses *Règlements de la Congrégation du Saint-Esprit* : « Dans les contrées lointaines, ils [les membres de la congrégation] aviseront, par tous les moyens que la divine Providence leur fournira, à former un clergé tiré du pays même [8]. »

Il fallait souligner cet aspect des choses, car, sur cette question, les avis ne sont pas tous concordants. Dans le vicariat apostolique de Brazzaville, par exemple, voisin pourtant de celui de Loango, Mgr Prosper Augouard pense que la formation d'un clergé indigène sera l'aboutissement d'une longue évolution et c'est ainsi, qu'à Brazzaville, les deux premières ordinations de prêtres « tirés du pays » n'auront lieu qu'en 1938 [9].

---

7. *Mémorial du Congo français*, n° 10, mai 1889, p. 154. Ce bulletin, imprimé sur place par la mission à Loango, prendra par la suite le titre de *Mémorial du Vicariat Apostolique du Loango*.

8. *Règlements de la Congrégation du Saint-Esprit*, 1849, *ND*, t. 10, p. 453. On trouvera une étude sur ce sujet et d'autres textes de Libermann aussi explicites, dans : P. COULON et P. BRASSEUR, *Libermann, 1802-1852. Une pensée et une mystique missionnaire*, Cerf, 1988, p. 547-578 : Josef-Theodor RATH, « Libermann, promoteur du clergé africain (1840-1849) ».

9. Dans l'autre voisin du Loango, le Gabon, où l'évangélisation a commencé en 1844, avec le P. Jean-Rémi Bessieux et le F. Grégoire Sey, le premier prêtre indigène, un métis, l'abbé André Raponda Walker (1871-1968) est ordonné le 23 juillet 1899, par Mgr Jean-Martin Adam, vicaire apostolique de Libreville de 1897 à 1914.

Père Charles-Aubert DUPARQUET (1830-1888)

Né à Laigle (Orne).
Novice spiritain en 1854.
Prêtre en 1855.
À Dakar (1855).
Au Gabon (1856).
France, (1859-1865).
Angola, 1866.
Portugal, 1867.
Zanzibar, 1869-1873.
Vice-Préfet du Congo,
Landana (1873-1877).
Cimbébasie (1878).
Séminaire de Huila, 1882.
Béchouanaland, 1883.
Meurt à Loango, le
24 août 1888.

Mgr Hippolyte CARRIE (1842-1904)

Né à Propières,
en Beaujolais.
Entre chez les spiritains.
en 1865.
Prêtre en 1867.
Vice-préfet apostolique
du Congo en 1878.
Vicaire apostolique
du Congo en 1886.
Meurt le 13 octobre 1904
à Loango.
Dessin d'après
une photographie de 1896.

Le rachat d'enfants esclaves

Un autre élément fait partie du contexte de l'époque et demande explication ; mais nous ne rentrerons pas ici dans les détails. Il s'agit du rachat, par la mission de Landana, d'enfants-esclaves, ce qui, il faut le préciser, s'est pratiqué ailleurs aussi [10].

Au moment où le P. Duparquet et le P. Carrie s'installent à Landana (1873), la traite des esclaves vers l'extérieur de l'Afrique est abolie depuis plusieurs années, mais elle a laissé des traces et un certain trafic intérieur subsiste. Une des priorités des fondateurs de la mission est l'éducation des enfants par l'école qu'ils considèrent comme la base de la future chrétienté. En rachetant des enfants, ils les délivrent de l'esclavage et ils pensent pouvoir les former à des tâches complémentaires de celles qu'ils demandent aux « enfants libres ».

Dès le 8 octobre 1873, le P. Duparquet écrit à Mgr Gaume [11] : « Nous n'avons encore avec nous que des enfants libres, mais notre désir serait de commencer aussi l'œuvre du rachat des petits esclaves. Ceux-ci, en retour du bienfait de leur libération, rendraient d'utiles services à la mission, soit pour la culture des terres, soit pour les divers emplois. Ces travaux manuels et l'agriculture en particulier qui est réputée dans le pays profession servile, ne sauraient convenir à des enfants libres, aux nôtres surtout, attendu qu'ils appartiennent aux meilleures familles indigènes de la contrée. Ce sont aussi ces jeunes libérés que nous pourrions plus facilement élever pour la formation du clergé indigène. À Mboma [12], on obtient pour 35 F ou moyennant 3 fusils, un petit garçon de 10 à 14 ans : quelquefois même il ne coûte que 11 F. Je vais par la première bonne occasion en faire venir une demi-douzaine. Le prix d'un homme varie de 75 à 100 F [13]. »

---

10. Dans ce numéro, voir des précisions historiques sur le rachat des esclaves et la position officielle de l'Église à ce sujet, dans l'analyse du Rapport à Rome de Mgr Augouard sur la situation de son vicariat, en 1894 : P. COULON, « Le catholicisme et la vapeur au centre de l'Afrique », *passim*.

11. Mgr Jean-Joseph Gaume (1802-1879), directeur de l'*Œuvre apostolique*, de 1872 à sa mort en 1879. Voir : *Mémoire Spiritaine*, n° 7, premier semestre 1998, Daniel MOULINET, « Mgr Gaume, l'Œuvre apostolique et le rachat des esclaves », p. 108s. Ce qui est dit dans cet article concerne surtout le rachat des esclaves à Zanzibar et Bagamoyo et les relations de Mgr Gaume avec le P. Antoine Horner ; mais cela peut s'appliquer en partie au Congo et au P. Duparquet.

12. Mboma (ou Boma) se trouve à l'intérieur de l'estuaire du Congo.

13. *BG*, t. 9, p. 770.

Le projet connaît bientôt un commencement de réalisation : « Nous avons trois catégories d'enfants : les mulâtres, installés au St Cœur de Marie ; les petits enfants rachetés par nous de l'esclavage, placés à St Joseph ; et les enfants libres que les noirs nous confient, et qui sont installés avec le P. Carrie à St Jacques. [...] Les enfants que nous avons rachetés nous donnent (aussi) beaucoup de consolations. Nous en avons 12, que j'ai fait racheter à Mboma. Ces petits Congos sont charmants par leur docilité et leurs excellentes dispositions. Il y en a des environs de San Salvador [14]... »

Les premières mentions du jeune Maonde

C'est dans une lettre adressée par le P. Duparquet à Mgr Gaume, depuis Landana, le 7 novembre 1875 [15], que nous trouvons la première mention du jeune *Maonde*. Cette lettre est un document qui mérite d'être intégralement citée, car elle explique clairement ce que veut faire le P. Duparquet en rachetant de jeunes esclaves, et notamment sa visée missionnaire à long terme :

« Monseigneur,
« Vous m'avez envoyé le 1er janvier 1874 une somme de 500 F et le 1er janvier 1875 une autre somme de 500 F, ce qui fait 1 000 F. Or avec ces mille francs je vous ai acheté, Monseigneur, 20 enfants dont 17 garçons et 3 filles.
« Voici les noms de ces enfants dans l'ordre chronologique de leur rachat :

1°. Soum Franç.s Xavier, 2°. Antonio Féréol, 3°. Philippe Jean Bte, 4°. Pindo Alexis, 5°. Bendobaki Joseph, 6°. Sora Clément, 7°. Sambo Alexandre, 8°. Loukibou Émile, 9°. Malombe Gabrielle, 10°. Bembé, 11°. Pai, 12°. Pembellé, 13°. Napoli, 14°. *Mahondé* [16], 15°. Telemina, 16°. Mvoula, 17°. Balenda Marie Pacifique, 18°. Kingana, 19°. Makango, 20°. Mayada Célestine.

« Les trois filles sont Malombe, Balenda et Mayada, ainsi que l'indiquent les prénoms chrétiens.
« Les neufs premiers nous ont coûté peu cher et ont été, comme l'on dit ici, achetés à la porte, c.-à-d. que les vendeurs sont venus nous les offrir à la maison. Nous n'avons pas eu lieu d'être entièrement satisfaits de ces premiers achats. En effet les

14. *BG*, t. 10, p. 682 : lettre du P. Duparquet, du 26 août 1875.
15. Arch. CSSp 470-VI (copie).
16. Souligné par nous. Par la suite, s'imposera la graphie *Maondé*, que nous respectons dans l'article en dehors des citations.

noirs des environs n'ont pas une très grande quantité d'esclaves et tiennent à les conserver, quand ils en vendent, ils choisissent de préférence les plus mauvais et il est assez difficile à un premier coup d'œil de discerner les qualités d'un sujet. Il s'est donc trouvé que plusieurs de ces enfants ne nous ont pas donné les satisfactions possibles. Alors pour éviter un tel inconvénient nous avons résolu de les faire venir désormais de Boma dans l'intérieur du Congo, et nous n'avons eu qu'à nous féliciter de cette mesure.

« Boma est un point très important de commerce dans le Zaïre à 30 lieues environ de l'embouchure sur la rive droite. Le fleuve est magnifique à cet endroit et a au moins une lieue de largeur de sorte que des navires assez grands peuvent remonter jusque-là. C'est à Boma qu'arrivent toutes les caravanes de l'intérieur du Congo apportant de l'ivoire, de l'huile de palme, des coconotes, des arachides et de la gomme. Beaucoup de ces caravanes viennent par terre jusqu'à Nosouk sur la rive gauche, puis descendent en pirogue jusqu'à Boma. Avec les produits agricoles ils amènent aussi un grand nombre d'esclaves pour vendre. Et il faut remarquer ici que ces esclaves ne sont point des gens libres auxquelles [*sic*] on a ravi injustement la liberté. Les uns sont esclaves de naissance, d'autres sont vendus par leurs parents, d'autres enfin par des créanciers. Un négociant français de la localité, qui nous est dévoué et qui autrefois était employé à l'émigration et par conséquent s'entend parfaitement à choisir les esclaves, est chargé de nous acheter les meilleurs enfants qui apparaissent au marché. Il nous en a dernièrement envoyé neuf qui ne laissent rien à désirer. M. Conquy, l'agent en chef des factoreries françaises, m'avait dit en se chargeant de la commission : je vous enverrai des perles ; je vous assure que ce sont des diamants.

« Ces enfants font notre plus grande consolation. Ils sont gais, actifs, laborieux, dociles et dévoués. En outre, ils sont robustes et bien portants. Tout le monde est émerveillé de mes petits noirs et nous les envient ; les indigènes eux-mêmes viennent nous demander à les acheter, mais comme vous pensez bien, fort inutilement. Leur temps est partagé entre la classe et l'agriculture. Comme nous ne sommes pas riches, il faut qu'ils gagnent une partie de leur entretien. Ils ont déjà ensemencé de bons jardins, et j'espère qu'ils parviendront à couvrir en grande partie les frais de leur entretien. D'ailleurs nous les habituons à une vie simple et frugale. Nous tenons à conserver dans les usages du pays tout ce qui est bon. Ils ont pour vêtement un pagne de coton qui les enveloppe de la ceinture aux genoux, pour lit une natte étendue sur le sol, [*pour ustensiles* ?] les fruits vidés du baobab et des calebasses, pour nourriture principale, la racine de manioc et les haricots. Le manioc ici remplace le pain et pour assaisonner leurs aliments, ils font différentes sauces avec les fruits oléagineux du palmier, les tomates et les piments : tout cela est peu dispendieux.

« Leur établissement est séparé des autres œuvres et porte le vocable de St. Joseph. Ces enfants ont leur cour, leur jardin, leurs champs à part. Ils ont aussi une basse-cour où ils élèvent des poules et des lapins. J'ai fait aussi pour cette [*sic*] orphelinat un

budget spécial. Je donne 75 F par an pour l'entretien de chaque enfant, tout ce qui pourra être économisé sera employé à l'achat d'autres enfants. Je dois vous dire, en effet, Monseigneur, que si ces enfants sont excellents ils nous coûtent un peu cher ; 70 F est le prix moyen. Avant mon départ pour le Congo, je crois, Mgr, que vous étiez disposé à me donner 50 F par enfant, depuis je ne vous ai plus demandé que 35 F, mais comme je vous l'ai dit avec cette somme on n'a rien qui vaille. Il vaut mieux mettre un peu plus et avoir du bon. Je vous demanderai donc, Monseigneur, de vouloir bien remettre de nouveau à 50 F le prix du rachat de chaque enfant. Le surplus je trouverai moyen de le fournir, ne serait-ce qu'avec l'économie et le travail de nos enfants. Avec 35 F seulement je serai bientôt ruiné. Il me faudrait trop y ajouter.

« Nous sommes pauvres, Monseigneur, nous n'avons que 13 000 F pour subvenir à toutes les dépenses de la Mission, ayez donc pitié de nous et accordez-nous les 50 F. Au compte avec les enfants rachetés nous nous trouverons quittes. Cependant si vous ne pouvez nous accorder cette faveur, nous compléterions le nombre voulu, car je tiens à être fidèle à mes engagements.

« Après avoir réglé les comptes du passé, il me reste encore, Monseigneur, à solliciter votre générosité pour l'avenir ; et ici je vous ferai remarquer, Monseigneur, que sauvant l'âme de ces pauvres enfants, vous assurez aussi l'avenir de notre mission. C'est parmi ces enfants, en effet, que nous recruterons un jour des instituteurs, des catéchistes et un clergé indigène. Les autres formeront la souche de familles chrétiennes dont la piété éclairée et solide affermira et étendra la foi dans ces contrées. Or songez, Monseigneur, que notre mission comprend toute la Guinée méridionale jusqu'au fleuve Orange, six cents lieues de littoral et un territoire deux fois vastes comme la France et jugez combien le salut de tant de peuples est une œuvre qui mérite l'intérêt des âmes zélées pour la gloire de Dieu.

Duparquet. »

Cette lettre a été citée *in extenso* parce qu'elle est une mine de renseignements sur la situation exacte de l'esclavage et de la traite à cette époque en Angola et au Congo, et sur la façon dont la Mission catholique essayait d'intervenir. On aurait tort de s'arrêter au côté « maquignon normand » de Duparquet dans cette lettre, étant admis qu'il était bien à la fois normand (natif de l'Orne) et maquignon (ses supérieurs auront quelques problèmes avec son patrimoine qu'il avait donné à la congrégation en menaçant de le reprendre...). On n'oubliera pas le genre littéraire de cette lettre : c'est une demande de fonds, et non une méditation sur l'évangile ! Reste qu'on y voit exprimée très clairement la stratégie missionnaire de Duparquet : il s'agit pour lui de créer en ces pays une nouvelle chrétienté dont ces enfants rachetés peuvent être la base. Par l'agriculture et l'élevage

(jardins, champs, basse-cour, clapiers), elle subviendra à ses besoins. On recrutera parmi les enfants rachetés « des instituteurs, des catéchistes et un clergé indigène », cependant que les autres formeront des « familles chrétiennes » à « la piété solide et éclairée ».

La visée missionnaire de Duparquet pour l'Afrique

Nous avons là la confirmation qu'à l'inverse, sans doute, de la plupart des spiritains de ces années, Duparquet ne pensait pas que les idées et la stratégie missionnaires de Libermann n'avaient plus aucune importance. Difficile, en effet, dans ces lignes de Duparquet sur la façon de fonder une nouvelle Église, de ne pas voir un écho direct du grand *Mémoire pour les missions des Noirs* présenté par Libermann à Rome, en 1846, et dont voici quelques lignes tirées du résumé final : « Notre plan consiste à prendre un soin tout particulier de l'éducation de la jeunesse et de la civilisation la plus perfectionnée que nous puissions donner à ces peuples. Formation d'un clergé noir, de maîtres d'écoles, d'agriculteurs et d'ouvriers exerçant les arts et métiers [17]. »

Enfin, comment ne pas souligner chez Duparquet l'excellent principe de base qu'il formule avec clarté : « Nous tenons à conserver dans les usages du pays tout ce qui est bon. » Aucune volonté donc chez lui de vouloir faire *tabula rasa* de toutes les réalités africaines. Bien plutôt fidélité à la charte fondamentale des missions modernes telle qu'on la trouve dans l'*Instruction aux Vicaires Apostoliques en partance pour les Royaumes de Chine, de Tonkin et de Cochinchine*, donnée en 1659 par la sacrée congrégation de *Propaganda Fide* et qui disait clairement : « Quoi de plus absurde que de transporter chez les Chinois la France, l'Espagne, l'Italie ou quelque autre pays d'Europe ? N'introduisez pas chez eux nos pays, mais la foi, cette foi qui ne repousse ni ne blesse les rites ni les usages d'aucun pays, pourvu qu'ils ne soient pas détestables, mais bien au contraire veut qu'on les garde et les protège. » Par son ami Luquet, Libermann en avait eu connaissance et s'en inspirait pour son enseignement auprès de ses novices [18].

Reste que, pour ce point précis de la méthode initiale – partir du rachat d'enfants esclaves –, on ne pourra pas s'y tenir longtemps : on ne peut pas à

---

17. *ND*, VIII, p. 275 ; P. COULON, P. BRASSEUR, *Libermann, 1802-1852. Une pensée et une mystique missionnaires*, Paris, Le Cerf, 1988, p. 269.

18. Sur le lien entre *l'Instruction* de 1659, Luquet et Libermann, voir les pages 418-421 de : P. COULON, « L'effervescente année 1846 et la genèse du grand *Mémoire* de Libermann à la Propagande », in P. COULON, P. BRASSEUR, *op. cit.*

la fois lutter contre l'esclavage et baser une partie de la vie et de l'avenir de la mission sur le rachat des enfants, même avec la louable intention de les émanciper. D'ailleurs, lorsque Mgr Carrie, vicaire apostolique du Congo français, se rendra en visite *ad limina* en avril 1896, il entendra le cardinal Ledochowski lui exposer « ses idées sur la manière de racheter les esclaves, sans s'exposer à favoriser la traite, en donnant indirectement de la valeur à cette sorte de marchandise [19] ». On s'apercevra aussi par la suite que la plupart de ces anciens esclaves ne se mêleront pas, ou avec de grandes difficultés, aux populations locales. Le système sera peu à peu abandonné et disparaîtra complètement au cours des premières années du XX^{e} siècle. Pour ceux qui, comme Mgr Carrie, fidèle disciple de Duparquet, resteront fidèles aux axes définis par Libermann, cela ne changera pas les principes d'action : simplement, ce ne seront plus des enfants rachetés qui se trouveront dans les écoles et les séminaires de la Mission.

Premier portrait et première photographie

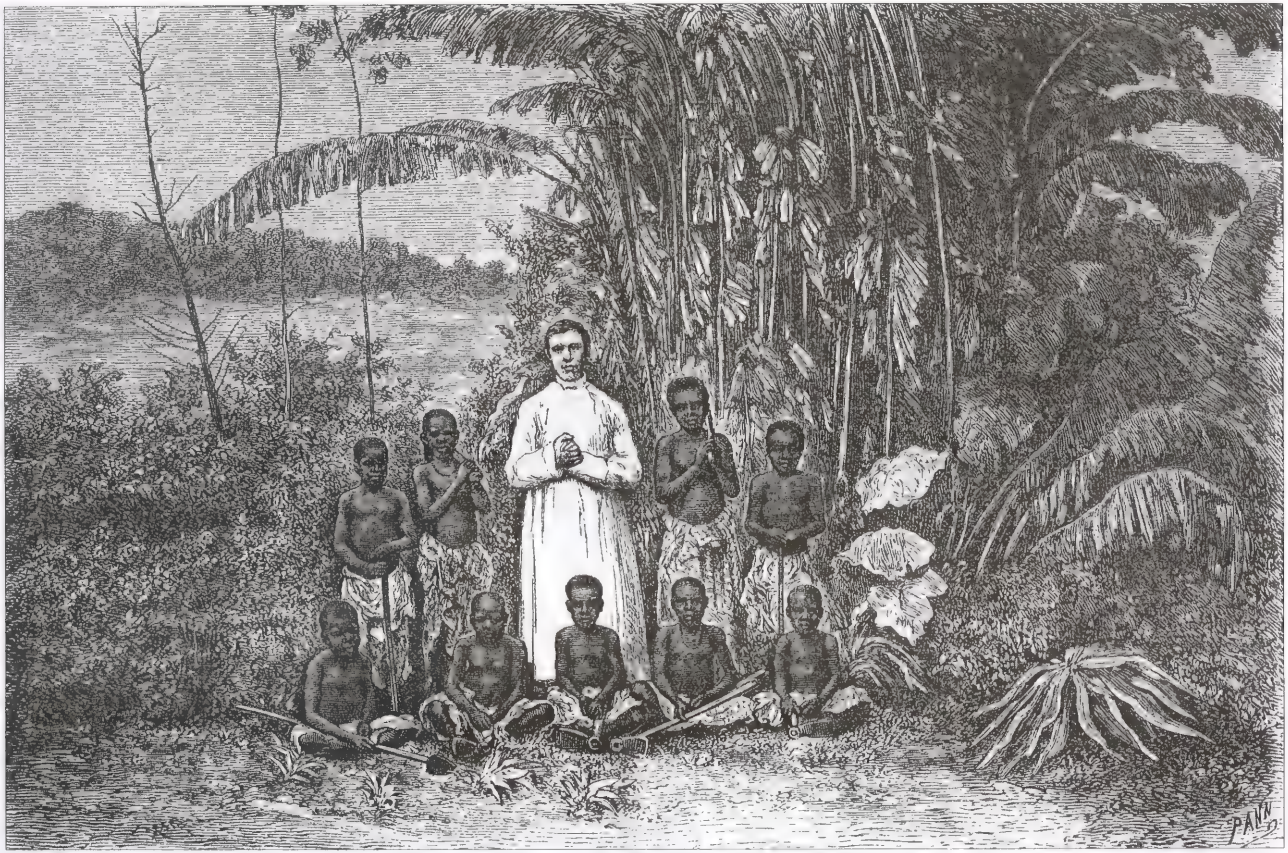
C'est encore dans une lettre au directeur de l'*Œuvre apostolique*, Mgr Gaume, six mois plus tard, le 15 juin 1876 [20], que nous trouvons les premiers renseignements précis sur le jeune *Mahonde*. Il fait partie du groupe de jeunes récemment baptisés que Duparquet présente plus en détail pour les bienfaiteurs français qui aident la mission de Landana :

« Maintenant, Monseigneur, il me reste à vous entretenir des premiers achetés, et je le fais avec d'autant plus de plaisir que ces pauvres enfants continuent à nous consoler beaucoup [...] Tous parlent français, et on leur interdit l'usage de la langue Congo afin qu'ils se familiarisent plus vite et plus facilement avec le français. Pour les classes nous avons adopté l'enseignement mutuel [...] Tous désirent recevoir le baptême, mais c'est une faveur que nous n'accordons qu'à ceux qui sont suffisamment instruits, et il faut subir préalablement un examen sur le catéchisme dont tous ne se tirent pas avec succès. Les derniers examens ont eu lieu avant la Pentecôte, et quatre seulement ont été admis au baptême. La cérémonie s'est faite avec une grande solennité la veille de la Pentecôte [...] Le lendemain jour de la Pentecôte, nous avons eu une première communion, et le jour suivant nous avons inauguré l'érection du petit séminaire pour [*par* ?] l'ouverture d'une classe de latin.

---

19. Mgr Carrie, Lettre à la maison mère, « Rome, 16 avril 1896 », *BG*, t. XVIII, n° 112, mai 1896, p. 114).

20. Arch. CSSp 470-VI : « Landana 15 juin 1876 » (copie, 8 p).



Congo . – Groupe de petits noirs rachetés de l'esclavage par les missionnaires de Landana ; d'après une photographie prise en 1877. (*Les Missions catholiques*, n° 551, Vendredi 26 décembre 1879, p. 626)

Il est vrai qu'il n'y a qu'un élève à suivre le cours, mais c'est un excellent sujet et dont la vocation à l'état sacerdotal paraît bien prononcée [*il s'agit du jeune mulâtre Louis de Gourlet*]. »

Parmi les baptisés de la veille de la Pentecôte 1876, le 3 juin, il y a le jeune *Mahonde* qui reçoit les prénoms chrétiens de *Charles Célestin*, en souvenir du P. Charles Duparquet. Ce dernier, dans la suite de sa lettre, entreprend de donner une brève notice biographique sur chacun des cinq nouveaux baptisés, en ajoutant : « Comme je vous ai envoyé une photographie où se trouvent ces cinq enfants, au fur et à mesure que je les passerai en revue, je vous indiquerai la place qu'ils occupent sur la photographie. » Nous n'avons pas cette photographie, mais par chance, elle a été reproduite, trois ans plus tard, sous forme de dessin, dans la revue *Les Missions catholiques* [21] [*En voir la reproduction pleine page ci-contre*]. Aucune erreur n'est possible, en raison de ce que le P. Duparquet dit à Mgr Gaume dans la lettre que nous citons : « Si le P. Peureux [*Procureur à Paris, rue Lhomond*] ne vous a pas envoyé la photographie en question, veuillez la lui réclamer. Il me semble qu'elle vous intéressera. Elle représente un groupe de nos enfants entourant dans le jardin le Frère Hilaire, leur directeur, au pied d'un immense bananier. Chaque enfant tient sa pioche à la main [22]. »

Voici donc comment le P. Duparquet présente le troisième des nouveaux baptisés :

« *Charles Célestin Mahondé*. Photographie : assis le premier à la droite du Frère [*quand on regarde la photo*], ayant un collier de perles. Il est né à Mayembo, à une distance d'un mois de voyage dans l'intérieur du pays. On parle Congo dans son pays. Son père s'appelle Dounzi et sa mère Mfoula Boma. Son père était pauvre et pressé par la faim. Or le roi du pays étant mort, comme ses sujets n'avaient pas les moyens de subvenir aux frais des funérailles, son père profita de cette occasion pour le vendre à Tambo lequel l'a revendu à Kaleya qui est venu le vendre à Boma et avec le prix s'est procuré la poudre et les autres choses nécessaires pour l'enterrement du prince Goulivita. C'est un enfant d'un caractère sérieux mais doux et aimable. Il est extrêmement laborieux et promet de faire un excellent sujet. Parmi ses emplois figure le soin des lapins, ce dont il s'acquitte parfaitement pour le plus grand bien de notre cuisine. Il peut être âgé de 12 à 13 ans comme les précédents [23]. »

---

21. *Les Missions catholiques*, n° 551, Vendredi 26 décembre 1879, p. 626, avec la légende : « CONGO. – Groupe de petits noirs rachetés de l'esclavage par les missionnaires de Landana ; d'après une photographie prise en 1877. »

22. Lettre citée du 15 juin 1876, p. 8.

23. *Idem*, p. 5.

Charles Maondé à Landana et à Loango

À Landana, Charles Maondé est l'élève du F. Hilaire Le Couteler [24] qui trace de lui ce portrait : « C'était un enfant timide, ne faisant pas de bruit, un peu lent, mais très obéissant et surtout très pieux [25]. » En 1879 il fait son entrée dans la « section des latinistes ». Il y rejoint Louis de Gourlet, jeune mulâtre avec qui le P. Duparquet avait inauguré, dès 1875, l'enseignement de la langue latine [26].

« Il n'avait pas l'allure dégagée, l'entrain, la gaieté communicative de l'abbé Louis ; il lui était inférieur pour les qualités de l'esprit, mais son application à l'étude ne se démentait jamais, et, grâce à ce travail persévérant, il arrivait à obtenir à ses examens des notes suffisantes. Sa régularité était parfaite et l'on ne se souvient pas qu'elle ait été une seule fois prise en défaut. C'était un de ces modestes comme il s'en trouve dans tous les séminaires, qui passent inaperçus le temps de leurs études et qui ne se font connaître que plus tard, lorsqu'ils sont mis en rapport avec les âmes, tel le soldat, hier obscur, se révèle tout à coup sur le champ de bataille [27]. »

En mai 1886, le P. Carrie devient vicaire apostolique du Congo français, avec résidence à Loango, mission qu'il a fondée trois ans auparavant [28]. Quand, après son sacre à Paris, il est de retour au Congo, fin 1886, il a l'intention de transférer une partie du séminaire à Loango. « Dans sa visite d'adieu à son ancienne mission, ayant réuni les séminaristes, il leur demanda de choisir en toute liberté celle des deux missions à laquelle ils préféraient être rattachés, le nouveau vicariat apostolique ou la préfecture apostolique du Bas-Congo. M. Charles Maondé fut un de ceux qui fixèrent leur choix sur le vicariat et qui suivirent monseigneur à Loango [29]. » Le 5 mars 1887, celui-ci impose la tonsure à Charles Maondé, Louis de Gourlet (qui, lui, a choisi de rester dans la préfecture) et un autre séminariste qui ne persévéra pas.

---

24. F. Hilaire Le Couteler (1845-1936). NB : *BG*, t. 38, p. 58. C'est lui qui, plus tard, dans la lettre au Supérieur général où il exprimait le désir de prendre sa retraite, écrivait ce bout rimé : « Et de mon pauvre jardin,/Assis sous l'arbre à pain,/Je regarde le ciel de loin. »
25. *Mémorial...*, novembre 1912, p. 165.
26. *Mémorial...*, mai 1912, p. 68.
27. *Mémorial...*, novembre 1912, p. 165. Texte de Mgr Jean Derouet.
28. Landana reste le chef-lieu de la préfecture apostolique du Bas-Congo.
29. *BG*, t. 24, p. 294 : extrait de la notice composée par le P. Frankoual.

Charles Maondé reçoit les ordres mineurs et le sous-diaconat au cours de la même année 1890 ; le diaconat l'année suivante et le 17 décembre 1892, il accède à la prêtrise, en même temps que Louis de Gourlet [30].

Professeur au petit séminaire et ministère, à Loango

Nous emprunterons la suite de cette biographie au récit (il n'est pas désagréable qu'il soit quelquefois « teinté d'époque ») de Mgr Jean Derouet qui avait bien connu l'abbé Maondé comme séminariste et qui fut, à Loango, son premier supérieur.

« Après son sacerdoce, M. l'abbé Maondé fut attaché à la résidence de Loango comme professeur au petit séminaire. Il remplissait également ce que l'on pourrait appeler la charge de vicaire. Ceux qui l'ont vu dans l'exercice de son ministère se rappellent avec édification ce jeune prêtre congolais qui, tous les soirs à quatre heures, sa classe finie, partait invariablement à la recherche des âmes. Il était accompagné d'un petit domestique nommé Armand qui portait sur la tête un minuscule panier à provision, car il faut vivre, et notre abbé préférait au riz de la mission les arachides ou les haricots indigènes. Mais à Loango on connaît la disette autrement que par ouï-dire et souvent la corbeille revenait vide sur le chef crépu d'Armand. Ce soir-là on faisait son deuil des vivres indigènes et l'on se contentait d'une poignée de riz et d'un morceau de poisson sec. D'ailleurs les préoccupations matérielles prenaient fort peu de place dans l'esprit de notre jeune prêtre. Et puis, dans la vie apostolique les mortifications ne sont-elles pas l'inévitable rançon des succès ? Allez donc ! le poisson sec et le riz cuit à l'eau étaient délicieux quand on pouvait se dire en les mangeant : « J'ai eu la consolation de faire aujourd'hui plusieurs catéchismes, d'entendre des chrétiens en confession, d'administrer quelques baptêmes de moribonds !... » Or, ces consolantes constatations, M. l'abbé Maondé les pouvaient faire souvent. On n'a pour s'en convaincre qu'à feuilleter les registres paroissiaux de Loango.

30. L'abbé Louis de Gourlet, de retour à Landana, n'y exerça son ministère que peu de temps : il mourut de tuberculose, le 2 janvier 1895.

À Mayoumba

« Mayoumba fut cependant le principal théâtre de ses travaux. Il y alla en 1897. C'était l'époque du transfert du séminaire [31] et il devait continuer d'en être le sous-directeur. On se souvient que la direction en était alors confiée au P. Laurent, de pieuse mémoire [32].

« Arrivé à Mayumba, il bâtit une maison très convenable, trace un jardin et monte une modeste basse-cour. On craint un instant qu'il ne tourne au fermier ; il n'en est rien, il s'installe purement et simplement et quand c'est fait, on le retrouve tel qu'il est toujours resté en réalité, prêtre, dans toute l'acception surnaturelle du mot [33].

« Il veille ordinairement jusqu'à onze heures afin de repasser la théologie, l'histoire, la liturgie... et le matin il se lève à quatre heures, ce qui lui permet de s'avancer pour la récitation de son bréviaire.

« C'était là, avons-nous dit, le règlement ordinaire, car il y en avait un autre qui, à force d'être pratiqué ne pouvait guère être appelé extraordinaire : c'était celui des grandes journées de ministère. À 25, 30 kilomètres de la mission, un malade était signalé ; c'était un chrétien qui réclamait des derniers sacrements ; un païen qu'il fallait baptiser *in articulo mortis* ; alors on se levait à deux heures, quelquefois avant (parfois même il arrivait qu'on n'avait pas la peine de se lever), et quand on avait accompli son ministère, on trouvait au retour toute la mission plongée dans le sommeil comme on l'avait laissée le matin. On avait fait sa journée de vingt heures. Et le lendemain de ces courses, à quatre heures, invariablement, le petit lampion à pétrole éclairait de sa lumière pâlotte la chambre de Monsieur l'abbé : une nouvelle journée était commencée.

---

31. « [En 1896], le petit séminaire de Loango est provisoirement supprimé. Les élèves subissant l'influence du milieu, attirés par l'appât du gain, quittaient le séminaire pour le commerce ou l'industrie. Le 1er septembre [1897] le petit séminaire est installé à Mayoumba [...]. Il ouvre avec 18 élèves. » (Mgr Jean-Baptiste FAURET, *Vicariat apostolique de Loango. Abrégé chronologique d'histoire...*, 1945, p. 7).

32. P. Raphaël Laurent (1868-1904). NB : *BG*, t. 22, p. 767. À Mayoumba, de 1896 à 1902.

33. On s'étonnera de voir que les prêtres indigènes ne vivent pas en communauté avec les pères et les frères européens. Au début, les uns et les autres pouvaient trouver normale cette situation ; mais, à la longue les inconvénients apparurent. Mais, dans le vicariat apostolique de Loango, il fallut attendre le rapport de visite du P. Baraban (en 1947) pour que soit nettement condamnée « cette formule périmée ». Voir : Guy PANNIER, *L'Église de Pointe-Noire (Congo-Brazzaville). Évolution des communautés chrétiennes de 1947 à 1975*, p. 32 (sur « la question, assez épineuse au Loango, de nos relations avec le clergé indigène »).

« Mais quand on parle des voyages de M. l'abbé Maondé, il en est un qu'on ne peut passer sous silence ; c'est celui qu'il fit à Sette-Cama, en 1898, pour porter les secours de la religion au P. Herpe [34] mourant.

« Comme un coup de foudre, la douloureuse nouvelle parvient à Loango : « P. Herpe, atteint de bilieuse hématurique, état très grave, demande prêtre ; P. Murard parti excursion Waramas. »

« On devine dans quelle troublante perplexité ce télégramme jeta l'âme de Mgr Carrie. Pas de bateau pour Sette-Cama avant trois semaines et le P. Herpe est peut-être en ce moment à l'agonie, sans autre aide que le F. Auxène... On ne peut pas compter sur le secours du P. Murard qui ne sera pas de retour avant quinze jours et pourtant on ne peut pas davantage se résigner à laisser mourir un confrère sans prêtre... Que faire ? Mais le temps n'est pas aux hésitations, une prompte décision est nécessaire. Mgr télégraphie au P. Le Mintier, supérieur de la mission de Mayoumba : « Envoyez marches forcées, abbé Maondé Sette-Cama, P. Herpe très gravement malade. »

« Et de suite l'abbé Maondé se met en route pour Sette-Cama où il n'était jamais allé. Il joue de malheur durant ce voyage : deux fois sa frêle pirogue chavire ; dans les plaines de Moulanga il s'égare, et dans le Ndogou, lagune de Sette-Cama, il est, pendant plus d'une heure, poursuivi par un hippopotame ; mais nonobstant ces avanies il arrive à la mission de Sette-Cama assez à temps pour entendre la confession du père, lui administrer l'extrême-onction et recevoir son dernier soupir. Suivant la consigne donnée, il était allé à marches forcées, sans prendre une minute de repos, et avait, par des chemins affreux, franchit 180 kilomètres en moins de 36 heures.

« Les courses, les voyages constituent un élément important de la vie apostolique, mais le missionnaire qui comprend son rôle a sa manière de voyager. Il marche à la façon du semeur qui répand à pleines mains le bon grain dont il est porteur. En dehors de cela on peut être explorateur, on n'est pas missionnaire.

« M. l'abbé Maondé a été au cours de sa carrière un intrépide semeur. On ne compte pas les villages qu'il a visités, les indigènes qu'il a catéchisés, les malades qu'il a soignés et consolés. Sur le registre des baptêmes, on relève près de 1 500 inscriptions portant sa signature, soit 1 500 congolais baptisés de sa propre main. À lui seul il entendait en confession les trois quarts des chrétiens de Mayoumba. Et ces succès – car c'en était – n'étaient dus qu'à sa piété, son zèle, son inlassable persévérance.

---

34. P. Louis Herpe (1868-1899). NB : *BG*, t. 20, p. 33.

Les deux seules *traces* visuelles qui nous soient restées de Charles Maondé :

– l'enfant au collier sur le dessin d'après une photographie de 1877, à Landana ;

– l'abbé, au milieu de ses élèves, à Loango ou à Mayumba, sur une photo perdue, parue dans les *Annales apostoliques* en août 1907.

« Son extérieur était plutôt désavantageux. Il était petit de taille, quelque peu gauche en ses manières ; sa parole était lente et assez souvent embarrassée, et pourtant cet humble prêtre sans éloquence tenait les indigènes dans sa main. Il disait des choses dont il était sûr à des gens qu'il connaissait, et ainsi il visait juste. Ses sermons étaient de simples entretiens, à peu près tels que ceux que l'on échange le soir au village, autour du feu qui pétille, dans la case des palabres. Il parlait en frère, en ami, et à défaut de l'éloquence mondaine ce modeste avait l'éloquence du cœur que relevait encore l'attrait de sa vertu.

Maladie. Décès, à Paris, le 20 juin 1907

« Qui eût dit que M. l'abbé Maondé mourrait à Paris ? Cela est arrivé cependant. Depuis longtemps il souffrait d'un hydrocèle [35] qui lui rendait ses voyages particulièrement pénibles. Les médecins consultés lui avaient procuré à plusieurs reprises déjà quelque soulagement passager, mais la racine du mal persistait toujours et l'on reconnut bientôt qu'une opération serait nécessaire. Il demanda donc et obtint l'autorisation d'aller se faire opérer à Paris (mai 1907).

« Grâce à l'intervention de nos Pères de la Maison-Mère notre prêtre indigène fut admis à l'hôpital S^{t} Joseph. L'opération fut faite le 10 juin par M. le D^{r} Le Bec. Elle avait parfaitement réussi. Notre malade était entré en pleine convalescence, quand, par suite d'un refroidissement, il fut pris d'une pneumonie qui l'emporta en trois jours. Le 19 juin il s'était confessé au P. Barillec et avait reçu les derniers sacrements, et le lendemain, à une heure du matin, il rendait son âme à Dieu. Sa mort avait été édifiante comme sa vie : sa piété, sa résignation, sa patience avait frappé d'admiration tous ceux qui l'avaient assisté dans sa maladie.

« Les obsèques et l'enterrement de M. l'abbé Maondé eurent lieu à Chevilly. Ses restes mortels reposent parmi ceux de nombreux membres de notre chère famille religieuse dont il était le fils adoptif, au cœur même de la France qu'il aimait. Les chrétiens de Mayoumba pourront regretter de ne point posséder son tombeau, mais il leur reste le souvenir de ses travaux, l'exemple de sa vie sainte, ses inoubliables entretiens, mille germes de vie

35. Hydrocèle : « Collection de liquide séreux ayant l'aspect d'une tumeur, dans la tunique vaginale du testicule ou dans les tuniques du cordon spermatique. » (*Le Nouveau Petit Robert*, 1993).

jetés par lui au fond des consciences... Ah ! que ce prêtre congolais dut être bien reçu au Ciel par les phalanges d'élus qu'il y avait introduites !... »

Témoignages du P. Paul Frankoual

Une notice nécrologique sur l'abbé Maondé a paru dans le *Bulletin général de la Congrégation du Saint-Esprit*, n° 247, septembre 1907, p. 294-299. Elle a été rédigée par le P. Paul Frankoual. Celui-ci, arrivé à Landana à la fin de l'année 1888, était rentré définitivement en France, en avril 1906, après un séjour de deux ans à Mayoumba où il avait donc bien connu l'abbé Maondé. Il est intéressant de citer, extraits de sa notice, quelques passages (nous avons déjà mentionné celui qui concerne le transfert du séminaire de Landana à Loango) qui complètent le récit de Mgr Derouet :

À propos du séminaire de Loango : « La Providence lui ménagea là d'excellents directeurs qui, unissant au savoir un zèle d'apôtre, ne tardèrent pas à faire de l'abbé Maondé un séminariste dévoué et fervent. Rappelons seulement le nom du P. Hivet [36], mort en odeur de sainteté au milieu de ses chers enfants du séminaire. »

Au jour de l'ordination, le 17 décembre 1892 : « Quelles furent la joie et la consolation du pieux vicaire apostolique, Mgr Carrie, en imposant les mains à son premier séminariste pour en faire son premier prêtre noir ! Toute la Mission en fête se réjouit avec lui, en cette belle journée d'ordination qui, disait-il, le dédommageait amplement de tous les sacrifices qu'il s'était imposés jusqu'alors. C'est en ce jour surtout qu'il répéta avec effusion ces paroles du pape Innocent XI : " J'apprendrai avec plus de joie l'ordination d'un seul prêtre indigène que la conversion de cinquante mille idolâtres ". »

À prendre avec un recul de plus de cent ans ! : « La franche piété de M. Maondé lui fait désirer ardemment l'esprit d'humilité et de mortification qui doit reluire dans tout ministre de l'Évangile. Dans les règlements du premier vicaire apostolique du Congo au sujet du clergé indigène, on

---

36. P. Jean-Baptiste Hivet (1854-1890). NB : *BG*, t. 16, p. 16. Peu après son arrivée à Loango (1887) le P. Hivet écrivait : « Mon lot est de préparer des prêtres noirs qui devront régénérer l'Afrique équatoriale. Au lieu de convertir les nègres, je dois préparer des convertisseurs, j'agis sur des multiplicateurs. » Et dans une autre lettre (1889) : « Que de travail et d'efforts pour former un prêtre, mais aussi pour l'avenir, quelle consolation de voir enfin ce clergé indigène, ces prêtres noirs longtemps éprouvés, rayonner dans le pays, évangéliser leurs frères, leur annoncer le vrai Dieu et leur montrer le ciel, suprême récompense des hommes de bonne volonté ! »

remarque une particularité concernant le vêtement du lévite africain : " Les clercs indigènes, y est-il dit, ne feront usage de la chaussure qu'à partir de leur sous-diaconat. Ils devront l'avoir pour servir à l'autel ; mais en dehors de là, ils seront libres de la porter ou non. Cependant, par esprit d'humilité et de pauvreté, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils feront bien de ne s'en servir que dans les cérémonies sacrées ". L'abbé Charles Maondé a toujours mis en pratique ces conseils du vicaire apostolique, et on peut dire qu'en dehors des fonctions qu'il avait à remplir à l'autel, il n'a jamais fait usage d'une chaussure quelconque. Tous les matins, en effet, son action de grâces terminée, on le voit se retirer dans sa chambre et quitter les souliers pour ne les reprendre que le lendemain matin, quelques instants avant de monter à l'autel. Son principe, d'ailleurs, est celui-ci : " Je vivrai à l'africaine ". »

À Mayoumba, avec le P. Alfred Garnier [37] : « C'est surtout la station de Mayoumba qui a été le champ d'apostolat de M. Maondé. C'est là qu'il a passé la plus grande partie de sa vie sacerdotale, prêtant au P. Garnier, dans la direction des écoles de catéchistes et dans l'évangélisation du pays, le concours le plus précieux. Le zèle et l'activité qu'il déploie dans ce ministère de tous les jours prouvent de la manière la plus éloquente de quelle utilité est pour une Mission le dévouement d'un bon prêtre indigène. Le P. Garnier, en effet, avait reçu du chef de la Mission, comme partie du troupeau à évangéliser, une population qui est un peu " ex omni tribu et lingua ". Le travail assurément n'est pas des plus faciles : dialectes divers à apprendre, distances considérables à parcourir, rien de tout cela n'effraie le cher Père, qui au bout de quelques années a déjà composé plusieurs catéchismes et installé une vingtaine de postes de catéchistes dans les différents centres de cette immense population. On comprend toutefois qu'il lui faille un auxiliaire

37. P. Alfred Garnier (1864-1915). Sa notice biographique peut être consultée aux Archives spiritaines de Chevilly : rédigée par le P. Léon Loucheur, elle n'a pas paru dans le *Bulletin général de la congrégation*. Arrivé à Mayumba en 1892, le P. Garnier y exerça son apostolat missionnaire jusqu'à sa mort, sauf deux cours séjours à Bouenza et à Boudianga. « En 1895, il commence ces grandes tournées de l'intérieur qui durent des mois entiers. [...] Les quinze jours de repos qu'il prenait ordinairement entre chaque voyage étaient utilisés à la composition de livres en langue indigène. Nous avons de lui des catéchismes en vili, loumbo et yaka ; une explication du catéchisme, un syllabaire, des tableaux de lecture, des traductions de cantiques. Ces ouvrages furent, pour la plupart, imprimés à Loango ; certains le furent par lui-même, à l'aide d'une petite presse à main. Cette connaissance parfaite des langues lui valut une très grande influence dans le pays. » On peut s'étonner que, dans le récit de Mgr Derouet il n'y ait aucune allusion au P. Garnier, alors que celui-ci dut être un excellent formateur et modèle pour l'abbé Maondé.

dévoué pour faire face à un ministère aussi pénible. Cet auxiliaire, le bon Dieu le lui donne dans la personne de l'abbé Maondé. »

À Sette-Cama, après la mort du P. Herpe : « Après avoir reçu le dernier soupir du père et lui avoir rendu les honneurs de la sépulture, le bon prêtre indigène comprend qu'il est de son devoir de rester auprès des enfants de la mission jusqu'à l'arrivée d'un nouveau supérieur. Alors seulement il repart pour Mayoumba, où, plus tard, c'est lui encore qui assistera à ses derniers moments, en une circonstance à peu près semblable, le cher P. Carrer [38], son supérieur. Nous devons ajouter ici que plus d'une fois, dans ses courses apostoliques, il a sauvé la vie à des commerçants ou à des employés du gouvernement qui, loin de toute communication, et se trouvant aux prises avec de fortes fièvres, sans une âme charitable pour les soigner, ont pu échapper au danger grâce au savoir-faire et aux soins assidus de M. Maondé. »

Le lien avec la tradition de l'ancien Royaume du Congo

Faisant partie d'un groupe de 9 enfants rachetés, arrivés à Landana en 1876, deux autres *latinistes* ont été ordonnés prêtres par Mgr Carrie, le 18 décembre 1898 : Jean-Baptiste Massensa [39] et Charles Kambo [40]. « Tous deux, écrit Mgr Derouet, naissent à la même époque (1865-1866), dans la même région qui s'étend de Noki à San-Salvador. Ensemble ils arrivent à la mission, entrent au séminaire et gravissent tous les degrés da la hiérarchie ecclésiastique jusqu'à la prêtrise [...]. On dirait frères ces deux indigènes qui se suivent partout, et de fait ils le sont par leur condition sociale : ils sont esclaves l'un et l'autre [41]. » Atteints de la maladie du sommeil, tous deux moururent prématurément, la même année : l'abbé Massensa, à Mayoumba, le 22 avril 1902 ; l'abbé Kambo, à Loango, le 2 juillet 1902.

Le successeur de Mgr Carrie, Mgr Jean Derouet, vicaire apostolique de Loango de 1907 à 1914, conféra le sacerdoce à l'abbé Pierre-Marie Ngouassa (±1880-1932), le 24 novembre 1910 et à l'abbé Raymond Mboko (±1880-1964), le 12 janvier 1913. Tous deux étaient d'origine fang : les vocations

---

38. P. Julien Carrer (1865-1896). NB : *BG*, t. 18, p. 584. Arrivé à Loango en 1890, le P. Carrer avait fait un premier séjour à Mayoumba et avait ensuite passé deux ans à Sette-Cama. Il décède à Mayoumba, le 9 mai 1896 après quelques mois seulement de présence dans cette mission.

39. *Mémorial...*, décembre 1912, p. 177s.

40. *Mémorial...*, janvier 1913, p. 193s.

41. *Mémorial...*, janvier 1913, p. 193.

naissaient donc désormais dans le pays même, mettant fin à la période transitoire des séminaristes d'origine servile.

En conclusion, nous rappellerons que l'abbé Charles Maondé et les deux prêtres qui ont suivi, tous trois esclaves rachetés, étaient originaires d'une région de l'ancien royaume du Congo qui avait connu une première évangélisation dès la fin du XV^{e} siècle [42]. Même si, quatre siècles plus tard, il n'en reste que peu de traces, on peut penser que les premiers prêtres du vicariat apostolique de Loango font le lien avec une ancienne tradition et que la nouvelle chrétienté qui se forme y a là ses racines.

---

42. Voir : Jean ERNOULT, *Les spiritains au Congo, de 1865 à nos jours*, Mémoire Spiritaine. Études et documents, Congrégation du Saint-Esprit, Paris, 1995, 494 p., p. 15 à 22 : « Le contexte historique ».

Monseigneur Augouard, de la Congrégation du Saint-Esprit,
Vicaire apostolique de l'Oubanghi.

Source : Gravure de Canedi, d'après photographie, parue dans le n° 389 des *Annales de la Propagation de la Foi*, tome 65, juillet-août 1893, p. 242.

Mémoire Spiritaine, n° 14, deuxième semestre 2001, p. 68 à p. 111.

Le catholicisme et la vapeur au centre de l'Afrique[1]

Premier Rapport à Rome (6 septembre 1894) sur l'état de son vicariat de Mgr Prosper Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi Présentation et analyse d'un texte inédit

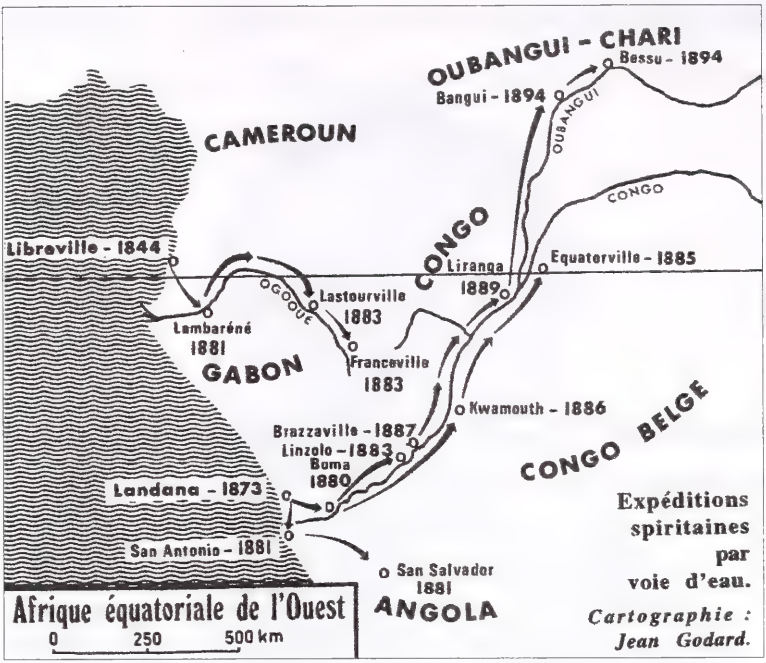
Paul Coulon[2]

La Mission au Congo et en Oubanghi est dominée à partir des années 1880 par la très forte personnalité de Mgr Prosper Augouard (1852-1921). Une grande thèse vient enfin de lui être consacrée par un chercheur centrafricain, Olivier Ouassongo, à l'Université d'Aix-en-Provence. Sa soutenance aura sans doute eu lieu au moment où nous paraîtrons : un

---

1. Nous détournons au profit de cet article le titre authentique d'un ouvrage du père Jules REMY, vicaire général de Mgr Augouard, paru à Poitiers, en 1901, à l'Imprimerie du *Courrier de la Vienne*. Il s'agissait d'un livre hommage offert à l'évêque titulaire de Sinita « À l'occasion de ses 25 années d'Afrique. Par un de ses Compagnons d'Apostolat au Nom de tous ses Confrères de la Mission de l'Oubanghi. »

2. Paul Coulon, spiritain, a passé quatre années au Congo, notamment comme journaliste à *La Semaine Africaine* (Brazzaville). Actuellement directeur de l'Institut de Science et de Théologie des Religions (ISTR) à l'Institut catholique de Paris où il est enseignant (Ethnologie religieuse africaine - Histoire des missions - Théologie de la Mission). Il s'est spécialisé dans les sources spiritaines, principalement libermanniennes. Il collabore aux revues *Spiritus* et *Pentecôte sur le monde*. Directeur de la collection *Mémoire d'Églises* aux éditions Karthala. Membre titulaire de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.



CONGO FRANÇAIS (*Afrique équatoriale*). – La chaloupe à vapeur le *Léon XIII* ; d'après une photographie du R. P. AUGOUARD, de la Congrégation du Saint-Esprit.

compte rendu nous en sera fait dans le prochain numéro. En attendant sa publication, nous renouons avec notre habitude de publier des documents introduits et commentés : Paul Coulon propose ici la reprise d'un travail jadis fait par lui sous une autre forme [3]*, sur un texte de Mgr Augouard (1852-1921) : son premier* Rapport *à Rome sur son vicariat apostolique de l'Oubanghi, qui porte la date du 6 septembre 1894 dans la copie, de sa main, conservée aux archives spiritaines* [4]*. Une première partie est consacrée à la présentation d'Augouard et du contexte de l'année 1894 : les documents cités le sont intentionnellement de façon substantielle. Le* Rapport de 1894 *est ensuite édité pour lui-même dans une deuxième partie, puis* analysé, *dans une troisième et dernière partie.*

Première partie
Monseigneur Augouard en 1894
« patriote nationaliste autant qu'ardent missionnaire [5] »

C'est par un décret du 9 décembre 1865 que la congrégation du Saint-Esprit se voit confier par Rome la direction de la Préfecture apostolique du Congo [6], laissée en déshérence par les capucins, faute de personnel [7]. Après un premier essai à Ambriz (1866), les spiritains s'installent sur la côte à Landana (actuellement au Cabinda angolais) en 1873, avec les pères Duparquet et Carrie et le frère Fortunat Engel. Ils commencent à explorer l'intérieur avant même que l'on ne parle en ces régions de Stanley et de Savorgnan de Brazza [8]. Ce dernier commencera ses explorations en 1875 à partir du Gabon.

---

3. Cf. Paul COULON, « Avec Monseigneur Augouard (1852-1921), au centre de l'Afrique, en 1894. La Mission comme Rachat, Régénération, Rédemption », in : Bernard PLONGERON, *L'autorité et les autorités en régime de civilisation chrétienne*, Documents de travail du séminaire du cycle des études du doctorat, UER de Théologie et de Sciences religieuses, Institut catholique de Paris, tome VI, 1982-1983, p. 159-200.

4. Arch. CSSp 510-B.

5. Ainsi que le définit Dominique NGOÏ-NGALLA, premier historien congolais de Mgr Augouard, dans un article : « Monseigneur Augouard devant le jugement de l'histoire », *Annales de l'Université de Brazzaville*, 1973, tome IX (A, B), p. 95-103 (citation p. 96).

6. À la suite d'un rapport présenté à Rome par le T.R.P. Schwindenhammer en novembre 1864, qui avait été préparé par le P. Duparquet, véritablement « fou du Congo » !

7. « Décret de la S. C. de la Propagande confiant à notre Institut la Mission du Congo », BG, n° 35 et 36, 2e semestre 1865, t. IV, 1863-1865, p. 646-649.

8. *Cf.* La carte ci-jointe sur les implantations spiritaines en Afrique équatoriale de l'Ouest.

Lors de sa deuxième exploration, il atteindra le fleuve Congo par l'intérieur, en 1880, et redescendra jusqu'à la côte, à Landana. C'est à la suite d'une suggestion faite alors par lui, qu'un jeune missionnaire spiritain, Prosper Augouard, arrivé à Landana en novembre 1879 après deux ans à Libreville, partira en 1881 pour essayer de fonder une mission à l'intérieur.

Ce voyage de reconnaissance le conduira jusqu'au Stanley-Pool, à 560 km de la mer. Mais ce n'est qu'en 1883 que la première mission de l'intérieur sera fondée par lui à Linzolo, à 30 km de Brazzaville où les spiritains ne s'établiront qu'en 1887. Le 28 mai 1886, Rome avait créé le vicariat apostolique du Congo ; confié à Mgr Hippolyte Carrie, il a son siège à Loango, sur la côte ; il n'a pas de limites bien défini vers l'intérieur. Mgr Carrie demandera la partition de son trop vaste vicariat, ce qui fut fait par un Bref du 14 octobre 1890, créant en latin le *Vicariatus Apostolicus Congi Gallici superioris seu Ubanghi*, le vicariat apostolique du Haut Congo français ou de l'Oubanghi (suivant l'écriture de l'époque), avec siège à Brazzaville, pour le distinguer de celui du Congo français, avec siège à Loango. Ce nouveau vicariat apostolique a pour premier titulaire Mgr Prosper Augouard...[9]

Mgr Augouard (1852-1921) : ce qu'on appelle un caractère

Prosper-Philippe Augouard est né à Poitiers le 16 septembre 1852, dans une famille très chrétienne de petits artisans [10]. Son tempérament de meneur, vif, l'amène à quitter le petit séminaire de Montmorillon (Vienne) où il fait ses études secondaires, à la suite de ce qu'il considère comme une punition imméritée. Il a dix-huit ans, c'est la guerre de 1870-71 et il s'engage dans les *Volontaires de l'Ouest*. Il ne se battra pas, mais un passage de son journal personnel à la date du 28 février 1871 le peint tout entier dans sa foi et son ultramontanisme :

---

9. Sur cette première histoire spiritaine au Congo, voir : Jean ERNOULT, *Les spiritains au Congo, de 1865 à nos jours*, Paris, Congrégation du Saint-Esprit, 30, rue Lhomond, 1995 (Collection « Mémoire Spiritaine - Études et Documents », 3) ; H. KOREN, *Les spiritains*. Trois siècles d'histoire religieuse et missionnaire. Histoire de la congrégation du Saint-Esprit, Paris, Beauchesne, 1982, p. 374-382.

10. Pour une rapide vue d'ensemble de la vie de Mgr Augouard, voir la notice que lui a consacrée le P Augustin BERGER cssp dans *Hommes et destins. Dictionnaire biographique d'Outre-Mer*, Paris, Académie des Sciences d'Outre-Mer, 1977, tome II, vol 1, p. 29-33.

« Si je ne reste pas au Séminaire, j'ai pris la résolution de m'engager dans les héroïques bataillons des zouaves pontificaux ; car on dit qu'après le traité de paix entre la France et la Prusse, le Général de Charette veut conduire ses légions à Rome, pour tâcher de rendre à la liberté Notre Saint Père le Pape Pie IX, captif des révolutionnaires italiens. Dieu ne délaissera pas ceux qui prendront la défense de la plus juste des causes, et, s'Il demande des victimes, Il fera triompher son Vicaire sur la terre. S'il plaît à Dieu de me compter au nombre de ces victimes, je ferai ce sacrifice avec joie ; et ce serait un grand bonheur pour moi si le Seigneur me faisait la grâce d'être compté au nombre de ces martyrs morts pour la défense de sa cause. En effet, n'est-ce pas être martyr que de succomber en combattant pour le bien de l'Église et de la Religion [11] ? »

C'est en garnison à Rennes qu'il rencontre par hasard le célèbre Monseigneur de Ségur [12] qui s'était déjà intéressé à lui à Montmorillon. Voici comment il rapporte cette entrevue décisive pour sa vocation :

« Je fis à Mgr de Ségur le récit de mon impétueuse sortie de Montmorillon et lui exposai mon désir plus violent que jamais de devenir prêtre. Cependant, ajoutai-je, être prêtre en France n'a pour moi aucun attrait. Il me semble que je serais mieux missionnaire. Le bon Prélat m'avait écouté, sans m'interrompre, avec son habituelle affabilité : " Je te connais, répliqua-t-il ; tu es fait pour être prêtre ; mais tu as raison, vois-tu : *pas en France !* avec ton caractère primesautier et intransigeant (ce qui n'est pas un défaut), tu serais toujours en guerre avec ton évêque ; tu étranglerais ton Préfet. Il vaut mieux que tu ailles chez les sauvages : comme cela, tu ne dépareras pas le tableau !... Au commencement d'octobre, je serai à Poitiers ; je m'occuperai de toi, et c'est moi qui te présenterai au Petit Séminaire de Séez, où tu termineras d'abord tes études et tu étudieras plus sérieusement ta vocation. " [13] »

---

11. Chanoine AUGOUARD, *Physionomie documentaire ou Vie inconnue de Monseigneur Augouard*, [Désormais cité : *Vie inconnue*] Évreux, M. Poussin Éditeur, [1934], p. 18-19. Sur les zouaves pontificaux, devenus « Volontaires de l'Ouest », *cf.* Jean GUENEL, *La Dernière guerre du pape*. Les Zouaves pontificaux au secours du Saint-Siège, 1860-1870, Rennes Presses Universitaires de Rennes, 1998.

12. Sur Mgr Louis-Gaston de Ségur (né et mort à Paris), voir : Marthe de HEDOUVILLE, *Monseigneur de Ségur. Sa vie, Son action (1820-1881)*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1957 ; *Catholicisme*, t. XIII, 1993, col. 1036-1037 (Ph. PLOIX). Rappelons que, jeune prêtre ordonné en 1847, vivant en communauté rue Cassette, il se réunissait avec d'autres autour de Libermann, à la rue des Postes, en 1849 ; c'est de son crayon que nous tenons le dessin de Libermann sur son lit de mort, exécuté le 3 février 1852, le lendemain de son décès.

13. Baron Jehan de WITTE, *Un Explorateur et un Apôtre du Congo français, Monseigneur Augouard, Archevêque titulaire de Cassiopé, Vicaire Apostolique du Congo français*. Sa vie, Ses notes de voyage et sa correspondance, Paris, Émile-Paul Frères, Éditeurs, 1924, p. 7.

Au séminaire de Sées (Orne), une rencontre avec le P. Horner, spiritain missionnaire au Zanzibar en tournée de conférences et de recrutement[14], le fait opter pour la congrégation du Saint-Esprit. Prêtre en 1876, il part en décembre 1877 pour Libreville (Gabon). En 1879, il est envoyé à Landana. Son supérieur, le P. Hippolyte Carrie, futur vicaire apostolique du Congo, l'envoie fonder la mission du Stanley-Pool, à Linzolo (1883), puis à Brazzaville (1887). Lors de la partition du vicariat du Congo français, nous l'avons déjà dit, Prosper Augouard devient vicaire apostolique de l'Oubanghi.

De 1890 à 1921, Mgr Augouard va déployer une formidable activité en Afrique équatoriale et... en Europe où il se rend souvent. D'un tempérament de lutteur, excellent organisateur, habile propagandiste, redoutable polémiste contre les abus de l'administration coloniale mais pourtant patriote ombrageux, habité incontestablement par la passion de l'Église (telle qu'il se la représente...), c'est une personnalité haute en couleurs qui a fait un peu – et même beaucoup –, d'ombre à ses collaborateurs spiritains, pères et aussi frères – ces admirables « frères courage[15] » –, qui ont pourtant rendu possible ses « exploits » apostoliques : *Caesar pontem fecit...* Mais entrons dans le détail de l'année 1894.

1894 : six mois tourbillonnants et affairés en Europe

Le contexte immédiat du texte que nous allons présenter est celui de 1894. Le jeudi 8 mars de cette année, Mgr Augouard rentre à Brazzaville qu'il avait quittée le vendredi 12 janvier pour un long voyage de fondation en Oubanghi : il a procédé à l'installation de la mission de Saint-Paul-des-Rapides, à côté du poste français qui deviendra la ville de Bangui[16] ; puis, plus au nord, il a fait une reconnaissance en vue de la création de la mission de Ouadda. Ayant

---

14. P. Antoine Horner (1827-1880) : Notice biographique, *BG*, t. XI, p. 796-808.

15. Suivant le titre de l'ouvrage de René CHARRIER, *Les Frères Courage*. Variations sur les Frères spiritains, Paris, Congrégation du Saint-Esprit, 30, rue Lhomond (5e), 1994, 238 p. (Collection : « Mémoire Spiritaine/Études et Documents », n° 1).

16. Les notes prises par Mgr Augouard durant ce voyage se trouvent reproduites dans J. de WITTE, *op. cit.*, p. 242-257. *Cf.* également les publications (ronéotypées) du P. Ghislain de BANVILLE : – *Saint-Paul des Rapides. Histoire d'une fondation (1893-1903)*, Bangui, 1983, 140 p. ; – *Voyage préparatoire à la fondation de la mission Saint-Paul des Rapides, Bangui, 9-17 février 1893, par le P. Jules Rémy*, Bangui, sd [1993], Dessins de Josué Daïkou, 30 p. ; – *Les origines d'une mission. Saint-Paul des Rapides à Bangui (CA). Le Journal de communauté (février 1894-septembre 1895)*, Bangui, 1994, 78 p.

Les grandes manœuvres de Mgr Augouard en 1894

Gabriel Hanotaux.

Théodore Delcassé.

Mgr Augouard.

Cardinal Rampolla.

Cardinal Ledochowski.

à traiter « une foule de questions au Loango, au Gabon, au Sénégal, à Paris et à Rome [17] », Mgr Augouard décide de partir pour l'Europe. Il arrive à Marseille, le 20 juillet, à bord du *Taygète*.

Visite à Rome et mission diplomatique

Dès le lendemain de son arrivée à Paris, il se rend au tout nouveau Ministère des Colonies, installé au pavillon de Flore : ce dernier n'existe, en effet, comme ministère à part entière que depuis le 20 mars, et, dans le second cabinet Charles Dupuy (du 30 mai) [18], c'est Théophile Delcassé qui en est le titulaire [19]. Précédemment sous-secrétaire d'État aux Colonies, Delcassé est lié au parti colonial et au Comité de l'Afrique Française [20]. Augouard vient l'entretenir de la situation politique au Congo, et lui exprimer le regret que la nouvelle mission Monteil [21] soit détournée vers la Côte d'Ivoire...

Peu de temps après, ayant appris que Mgr Augouard devait incessamment se rendre à Rome, Gabriel Hanotaux, Ministre des Affaires Étrangères, le fait convoquer à son Cabinet [22]. L'évêque missionnaire accepterait-il de rendre un service à la France ? Pourrait-il faire savoir au cardinal Ledochowski, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande [23], que la France n'acceptera pas le projet de cette dernière d'envoyer des missionnaires *italiens* en Afrique

---

17. Lettre à ses parents du 11 janvier 1894 : *Vie inconnue*, p. 144.

18. Jacques CHASTENET, *Histoire de la Troisième République*, tome III : *La République triomphante, 1893-1906*, Paris, Hachette, 1955, p. 52-64.

19. Voir Jacques RAPHAËL-LEYGUES, *Delcassé*, Paris, Encre, 1980.

20. Pierre GUILLEN, *L'Expansion, 1881-1898*, Paris, Imprimerie Nationale, 1984 (Coll. « Politique étrangère de la France. 1871-1969 »), p. 277-281 ; Charles-Robert AGERON, *France coloniale ou parti colonial ?*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978, p. 131-164 ; Jean MEYER, Jean TARRADE, Annie REY-GOLDZEIGER, Jacques THOBIE, *Histoire de la France coloniale*, tome I : Des origines à 1914, p. 641-647.

21. Parfait Louis MONTEIL (1855-1925), officier et explorateur français qui, parti de Saint-Louis du Sénégal en 1890, explora toute la boucle du Niger et revint à Tripoli par le Fezzan en 1892. Nommé gouverneur du Haut-Oubanghi en 1893, sa mission est finalement dirigée vers la Côte-d'Ivoire pour contrer l'armée de Samory... *Cf.* Numa BROC, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX^e siècle*, tome I : Afrique, Paris, Éditions du C.T.H.S., 1988, p. 235-237.

22. Son frère, le chanoine Louis, dans la table des matières de la *Vie inconnue, op. cit.*, titre : « Entrevue sensationnelle avec M. Hanotaux ».

23. Voir une bonne présentation du comte Mieczyslaw Halka Ledochowski, promu cardinal en 1875 et préfet de la Propagande le 26 janvier 1892, in : Claude PRUDHOMME, *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII (1878-1903)*. Centralisation romaine et défis culturels, Rome, École française de Rome (Paris, De Boccard), 1994, p. 151-155.

centrale, dans des territoires dévolus à la France ? Et cela, d'autant moins que l'Italie vient d'expulser de sa colonie d'Érythrée tous les missionnaires lazaristes *français*. Mgr Augouard accepte de faire ce qu'il pourra.

Début septembre 1894, le vicaire apostolique du Haut-Oubanghi est à Rome. Il présente à la Propagande un *rapport* sur l'état de son vicariat, qui porte la date du 6 septembre dans la copie, de sa main, conservée aux archives spiritaines [24]. Après cette première partie consacrée au contexte de l'année 1894, c'est ce document que nous nous proposons d'éditer, dans une deuxième partie, puis d'analyser, dans une troisième.

Dans une lettre de Rome, du 11 septembre, adressée au P. Barillec [25], secrétaire général à Paris de la congrégation spiritaine, on peut lire :

« Les affaires vont *assez bien* à la Propagande mais pas *très bien* cependant. Le card. Ledochowski n'admet pas d'observations et quand il dit une chose il ne veut pas changer. Je lui ai fait remarquer qu'il allait se créer de grosses difficultés avec le G^t^ français qui est furieux de voir arriver des missionnaires italiens sur un territoire absolument français. Il n'a rien voulu démordre. Il a cependant loué nos missions et pour mon compte il m'a donné 50 000 lires. »

Et il ajoute un peu plus loin : « Aujourd'hui à Midi j'aurai le bonheur d'être reçu en audience privée par le S^t^ Père. » Au cours de cette audience du 11 septembre, il plaide à nouveau la cause de la France, sur le sujet en litige, en faisant remarquer au pape que, « pour une fois que la République a raison, il ne faudrait pas lui donner tort ». Ce sur quoi Léon XIII tomba d'accord, en lui demandant d'aller voir de sa part le cardinal Rampolla, secrétaire d'État, pour trouver une solution dans ce sens [26].

Le jour même, l'évêque missionnaire et diplomate hors cadre griffonne une *Note au sujet des limites tracées par la Propagande entre le Vicariat de l'Oubanghi et le Vicariat de l'Afrique centrale confié aux Pères de Vérone* [27]. Lors de sa rencontre effective avec Rampolla, Augouard déclinera l'invitation

---

24. Arch. CSSp 510-B.

25. Cette lettre, non publiée jusqu'à ce jour et sans doute jamais exploitée, se trouve conservée aux archives spiritaines dans le *Dossier personnel* de Mgr Augouard. Sur le père Mathurin Marie Désiré BARILLEC (1831-1909) : voir dans les *Notices biographiques*, t. III, n° 14, mars 1910, p. 471-494 (par le père Amet-Marie LIMBOUR).

26. *Vie inconnue*, p. 149.

27. Ce qui est conservé aux Archives CSSp en 510-B-III, est sans doute le brouillon – marqué « Pour Card. Rampolla/Rome 11 7^bre^ 94 ». Les « Pères de Vérone » dont il est question sont les membres de l'Institut Missionnaire pour l'Afrique fondé en 1867 par le bienheureux Daniele Comboni (1831-1881).

du cardinal à rédiger un rapport plus circonstancié : trop embarrassant vis-à-vis de la Propagande dont il dépendait directement [28]... Telle quelle, cette *Note* mérite d'être connue car elle éclaire à sa façon les rapports entre la Rome du « ralliement » et la République des républicains modérés et de l'« esprit nouveau » (1893-1898) [29] :

« La France voit avec mécontentement la juridiction accordée à des Pères Italiens sur des territoires français. M. Hanotaux ne m'a pas caché qu'il ne consentirait pas à cet arrangement.
« La France occupe militairement depuis plus de trois ans le Ht Oubanghi où elle a créé des postes nombreux : elle se demande donc pourquoi on accorde la juridiction à des Missionnaires Italiens quand les Missionnaires français sont prêts à occuper ces territoires et que l'Italie n'a aucun intérêt dans cette contrée. On a chassé du Congo belge des Missionnaires français pour donner satisfaction au roi des Belges. Pourquoi agit-on différemment avec la France ? [30]
« Nos nationaux et soldats français qui sont dans le Ht Oubanghi au-delà des nouvelles limites ne pourront pas avoir recours à notre ministère peut-on laisser en péril ces pauvres âmes dans un pays si meurtrier et si barbare ?
« Rien ne milite en faveur des Pères de Vérone puisque l'Italie n'a là aucun intérêt tandis que la France qui est effectivement installée en haut de l'Oubanghi désire y voir ses propres missionnaires. Je crois que dans cette circonstance, toutes les raisons militent en faveur de la France.
« Voilà, Éminence, la vraie situation et j'aurais vivement désiré voir le litige s'arranger à l'amiable ; c'est pourquoi j'avais travaillé dans ce sens. Je prévois, à mon grand regret, que M. Hanotaux d'après ce qu'il m'a dit aura recours à la voie diplomatique : c'est pourquoi j'ai cru en conscience devoir prévenir votre Éminence de ce qui allait se produire. Daignez agréer, etc. »

Des subsides de la République pour les écoles de la Mission

Peu de temps après son retour à Paris, le nonce en personne, Mgr Ferrata, prévint Augouard de ce que satisfaction avait été donnée à la France, cependant que M. Hanotaux recevait à nouveau le vicaire apostolique pour le remercier... Augouard, ayant un art consommé d'exploiter les occasions,

28. *Vie inconnue*, p. 149.
29. Jean-Marie MAYEUR, *La Vie politique sous la Troisième République, 1870-1940*, Paris, Seuil, 1984 (Inédit Points-Histoire, H73), p. 137-173.
30. *Cf.* Jean ERNOULT, *op. cit.*, p. 88-89.

écrit, le 29 octobre, au Ministre des Affaires Étrangères une lettre dont l'argumentation ne serait pas reniée aujourd'hui par les défenseurs de la « francophonie » :

« Monsieur le Ministre, J'ai l'honneur d'attirer votre attention sur nos écoles du Hᵗ Congo et sur les services qu'elles peuvent rendre à l'influence française dans ces lointaines contrées.
« La meilleure façon de s'assimiler les populations et de les attacher à la France, c'est de leur apprendre notre langue. Les Anglais et les Portugais l'ont bien compris : aussi dans toutes leurs colonies font-ils des sacrifices considérables pour répandre leur langue car ils ne tardent pas à en recueillir les meilleurs résultats. Seules les colonies françaises semblent vouloir rester en arrière [...]
« En affirmant ses droits sur ces contrées nouvelles, la France a aussi assumé des devoirs et nous lui demandons de vouloir bien venir en aide à nos écoles qui, jusqu'à présent, ont été fondées avec nos seules ressources [...] [31] »

Un évêque aux assises

En novembre, Mgr Augouard se rend à Poitiers pour célébrer les noces d'or de ses parents [32]. Avant qu'il ne puisse repartir au Congo, se déroule un épisode judiciaire curieux mais éclairant sur la place publique occupée par Mgr Augouard et sur les querelles du milieu colonial. Par voie de presse, l'évêque avait répondu à un article de journal dans lequel un fonctionnaire de Libreville, M. Forget, attaquait son supérieur, le Lieutenant-Gouverneur du Gabon, M. Dolisie. Témoin bien placé pour savoir la vérité, l'évêque prit la défense de ce dernier, contre ce qu'il estimait être de fausses accusations... Mal lui en prit : le sieur Forget intenta un procès en diffamation à l'évêque missionnaire. Sa comparution aux assises, le mardi 18 décembre, fut un triomphe parisien, dont *Le Pèlerin* rendit compte en ces termes amènes qu'utilisait alors la presse chrétienne de combat :

« **Un évêque aux assises** – La semaine dernière est venu devant la Cour d'assises de la Seine le ridicule procès intenté à Mgr Augouard, du Poitou, évêque du Congo français, par un fonctionnaire révolté qui ne voulait pas qu'on prît la défense de son chef. Les témoins et le ministère public même ont fait l'éloge du missionnaire et des

31. Copie conservée aux Archives CSSp en 507-A-I.
32. Le mardi 20 novembre, si l'on en croit la *Semaine Religieuse* de Poitiers ; le 19, voire le 18, d'après le chanoine Louis Augouard : les trois dates sont dans la *Vie inconnue*, p. 152s.

services qu'il rend là-bas à la France, et le prélat a été acquitté. Après le verdict, plus de 150 avocats sont venus lui présenter leurs hommages. L'autre, s'est sauvé ; il paiera les frais. Oui, mais il a pour lui les lois absurdes qui entravent le recrutement des missionnaires ; et le gouvernement qui continue à envoyer des gens comme lui là-bas ! [33] »

Bien décidé à profiter de ce succès public, le jeudi 20 décembre, Mgr Augouard adresse une lettre « personnelle » au Ministre des Colonies, M. Delcassé, poussant son avantage dès l'introduction :

« Dans un récent procès que vous n'avez pas oublié, je n'ai pas hésité à descendre dans l'arène pour défendre votre administration du Congo injustement attaquée. Certains agents avaient résolu de faire disparaître la tribu Brazza. J'ai protesté énergiquement contre ce procédé déloyal ; j'ai défendu M. Dolisie et son chef, M. de Brazza et vous savez les désagréments qui me sont advenus. Après cela et surtout après tous les travaux que j'ai accomplis depuis 17 ans en faveur de l'influence française, je croyais pouvoir compter sur certains sentiments de reconnaissance. Vous allez voir que je me suis trompé. »

Et ce qui suit est alors un réquisitoire très circonstancié contre... M. de Brazza ! Ce dernier n'a-t-il pas eu, en effet, l'aberrante idée d'amener au Congo des instituteurs musulmans d'Algérie « pour installer des écoles arabes dans la Sangha » (avec importation de corans et d'amulettes...) ? L'évêque a protesté en vain. « Nous installons des écoles françaises à nos frais et au lieu de nous aider, on nous suscite des difficultés, on nous préfère des musulmans, sans doute parce qu'ils ne sont pas français. » Par ailleurs, M. de Brazza a abusé plusieurs fois, sans contrepartie, des services rendus par les Missions catholiques. L'administration se comporte trop souvent de façon injuste à l'égard de la Mission. L'évêque voudrait donc voir le Ministre avant son départ pour régler à l'amiable tous les contentieux... [34]

---

33. *Le Pèlerin*, 30 décembre 1894, coupure de presse aux Arch. CSSp 169-B-I. *La Semaine Religieuse* de Poitiers du dimanche 23 décembre avait écrit, dans un autre registre : « Ce n'est pas assez que nos missionnaires s'exposent à être mangés par les anthropophages ; il faut encore qu'ils soient poursuivis jusque dans leur patrie par l'esprit de vengeance et de jalousie. »

34. Arch. CSSp 507-A-II. Copie de la main d'Augouard. Il l'adresse personnellement au Ministre en demandant qu'elle ne soit pas gardée aux archives du Ministère car il ne veut pas nuire à Brazza qui a fait de très grandes choses...

Une dernière conférence missionnaire à Poitiers

Une question peut venir à l'esprit : Mgr Augouard tenait-il plusieurs langages, ou avait-il plusieurs styles, suivant qu'il s'adressait au gouvernement français, à Rome ou au bon peuple chrétien et français des paroisses ? Les pages précédentes nous ont renseignés sur ses relations avec les autorités gouvernementales françaises dans leurs tractations « politiques » avec Rome. L'analyse du Rapport de 1894 nous montrera ce qu'il en est lorsqu'Augouard « parle Mission » avec la Propagande. Un dernier événement de son séjour en France nous permet de voir ce qu'il disait – contenu et style – aux chrétiens de France dont lui et son frère, l'abbé Louis, entretenaient la ferveur missionnaire et pécuniaire par tous les médias disponibles à l'époque.

Avant de s'embarquer à Bordeaux, le 10 janvier 1895, à bord de la *Ville de Pernambuco* [35], Mgr Augouard donne dans sa bonne ville de Poitiers, le vendredi 4 janvier, une conférence missionnaire sur l'Oubanghi. *La Semaine Religieuse* diocésaine en donne un long compte rendu, dont voici quelques extraits significatifs de la mentalité missionnaire aussi bien de l'évêque que de ses compatriotes :

« C'est au nom d[u] Comité de l'Oubanghi que M. Mousset a ouvert la séance par un rapide et éloquent discours. Souhaitant la bienvenue à Mgr de Sinita, il a rappelé le souvenir de la conférence donnée en 1890 dans cette même salle par le vaillant apôtre des noirs. « C'était alors le P. Augouard que nous venions saluer, et il nous montrait comment là-bas le missionnaire sait vivre, combattre et mourir pour le Christ et pour la France. Il portait alors la bure du simple pionnier de l'Évangile. Depuis, sur le front du P. Augouard, le Saint-Père a placé la mitre, ce casque contre l'erreur ; dans sa main, il a mis la houlette des pasteurs ; puis il l'a renvoyé dans les régions sauvages, afin qu'il fît triompher le règne de la douceur évangélique. Heureux si nous pouvons contribuer à l'aider dans cet apostolat si grand, si noble et si français ! » [...]

« Mgr Augouard, en prenant la parole, a remercié le Comité du concours qu'il voulait bien lui apporter, et, tout en s'excusant du " peu de littérature du missionnaire qui vit depuis 17 ans au milieu des sauvages ", il a donné une charmante causerie. [...]

« À côté des dangers, les privations. Le missionnaire a l'eau des torrents pour unique breuvage. Point de pain, privation à laquelle on est long à s'habituer, mais la pâte gélatineuse du manioc, et la viande d'hippopotame, d'éléphant qui demande une cuisson de trente-six heures... à moins qu'on ne lui préfère le singe. Mais, en retour,

35. *Vie inconnue*, p. 156.

le missionnaire a la consolation de faire connaître et de faire aimer Dieu, de faire connaître et aimer la France.

« Après quelques mois de séjour, les naturels se familiarisent, et distinguent entre les blancs qui viennent pour exploiter et rançonner, et les missionnaires qui viennent pour soulager. Aussi l'action de l'apôtre est des plus simples. Quand il s'est construit une demeure, quand il est parvenu à élever une église et une école, il emploie, pour gagner ceux qui l'entourent, la patience et la douceur. Tout d'abord, il donne ses soins aux malades ; il cherche à attirer les enfants et les instruit. Avec la religion, ceux-ci apprennent le français. Le dimanche aux offices, c'est un émouvant spectacle que d'entendre tous ces petits négrillons chanter des cantiques dans notre langue maternelle. On est ému jusqu'aux larmes. Ces enfants aiment la France. Bien malvenu serait celui qui leur dirait que notre patrie n'est pas la première nation du monde !

« En ce moment, continue Mgr Augouard, nous avons 400 petits enfants. Voyez quelles difficultés nous éprouvons pour les nourrir et les élever. Songez à nos dépenses, et vous serez généreux. Pour nous, nous donnons notre vie, ne possédant pas autre chose. Puisque vous avez les bienfaits de la civilisation, venez en aide à ces malheureux, par vos aumônes. Votre obole sera la bienvenue. Ayez pitié des petits nègres : le bon Dieu vous le rendra au centuple. C'est pour les infortunés esclaves que l'on va vous tendre la main. Merci d'avance de votre bonté. Soyez certains que votre souvenir nous suivra jusqu'au centre de l'Afrique [36]. »

Le 30 janvier 1895, Mgr Augouard débarquait à Loango : il était enfin de retour au Congo...

Deuxième partie
Le texte du Rapport de Monseigneur Augouard au cardinal préfet de la S. C. de la Propagande sur l'état du vicariat apostolique de l'Oubanghi Rome, 6 septembre 1894

Présentation du manuscrit

Inédit jusqu'à aujourd'hui, le texte que nous présentons ci-dessous se présente sous la forme d'un manuscrit, conservé aux archives CSSp en 510-B,

36. *La Semaine Religieuse du diocèse de Poitiers*, dimanche 13 janvier 1895, p. 19-21.

de l'écriture de Mgr Augouard, sur papier interligné, format 13,5 x 21 cm, de 11 pages. Il porte la mention *Copie*, de la même écriture, en haut et à gauche. En raison des ratures (peu nombreuses), des corrections et des ajouts, on peut sans aucun doute considérer ce manuscrit comme le texte premier, le brouillon du rapport, ensuite recopié au propre et envoyé à son destinataire, *Éminence Révérendissime*, le cardinal Ledochowski, préfet *De Propaganda Fide* [37]. Dans notre transcription, nous avons respecté toutes les particularités du texte manuscrit : abréviations, majuscules, fautes d'orthographe, titres des paragraphes. Enfin, dans le cours du texte, nous indiquons par le signe / suivi d'un numéro le changement de page dans la copie manuscrite.

1- **Copie**

Rome 6 7bre 1894

Éminence Révérendissime

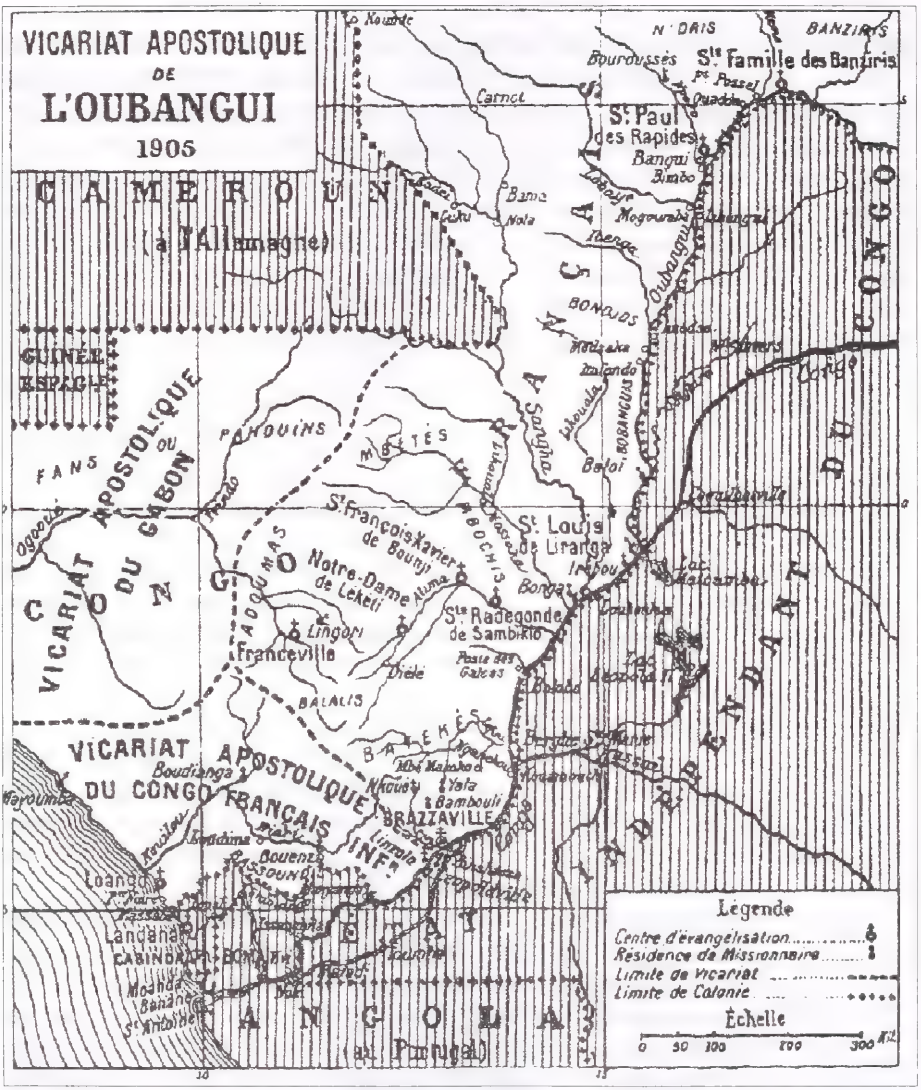
À l'occasion de mon voyage à Rome, Je vous demande la
5- permission de vous exposer d'une façon sommaire l'état actuel du Vicariat de l'Oubanghi, créé par Bref du T. S. Père le 6 8bre 1890.

Mission de Brazzaville

Brazzaville étant devenu le chef-lieu de la Mission et la résidence du V. Ap. il a fallu construire un certain nombre de bâtiments tant pour
10- les missionnaires que pour les enfants qui fréquentent les écoles et les divers ateliers que nous avons installés.

Convaincus que c'est par le travail manuel et surtout par l'agriculture qu'on régénérera l'Afrique, nous avons partagé le temps de la Journée en 2 parties. Les heures les plus chaudes sont employées
15- à l'instruction des enfants dans les classes ; les heures où le soleil est moins ardent sont employées, pour les uns aux travaux des champs, pour les autres dans les ateliers de charpente, menuiserie, / [2] ferblanterie, forge, mécanique, cordonnerie etc. Outre les métiers fort utiles que les

37. Nous n'avons pas eu l'opportunité de pouvoir aller consulter aux archives romaines de la Propagande le texte de ce rapport, tel qu'il a été reçu, et qui doit certainement s'y trouver. Sur le fonctionnement et la stratégie de la Propagande sous Léon XIII, voir Cl. PRUDHOMME, *op. cit.*



Très complète, cette carte du Vicariat de l'Oubangui en 1905 est due au service géographique de *La Dépêche coloniale*. Elle est reprise, p. 225, dans le n° 1927 des *Missions Catholiques* (tome 38e), du 11 mai 1906, accompagnant un article de Mgr Augouard, avec le commentaire suivant : « Le missionnaire n'est donc pas seulement utile dans les colonies, il est même nécessaire ; et la France se réserve de durs mécomptes si, transportant au colonies l'anticléricalisme de la métropole, elle essaie de chasser ceux qui sont ses plus fermes soutiens à l'étranger, et dans les pays Noirs en particulier. En novembre 1905, la *Dépêche coloniale illustrée* a fait magnifiquement ressortir le patriotisme des missionnaires et les grands services qu'ils n'ont cessé de rendre à la France au Congo, depuis la fondation de cette colonie. »

enfants y apprennent, cette méthode a encore l'avantage de nous procurer sur place des ressources destinées à diminuer nos dépenses.

Le plus beau monument a été naturellement pour N. S. et notre église qui mesure 57 m de long sur 12 de large fait l'admiration des indigènes qui apprennent à juger de la grandeur de Dieu par la grandeur du monument qui lui est consacré.

Tous ces bâtiments ont été construits par les propres mains des missionnaires avec les briques qui avaient été faites à la Mission et les madriers qu'on était allé chercher dans les forêts vierges et je dois dire que dans ces lourds travaux ils ont montré un dévouement au-dessus de tout éloge.

La Mission de Brazzaville comprend aujourd'hui 10 bâtiments en briques couverts en zinc, le pays ne fournissant aucune toiture. Elle est desservie par 7 missionnaires dont 4 prêtres et 3 Frères. Elle a 96 enfants dans ses écoles ; mais ce nombre pourrait être augmenté si nous avions plus de ressources.

Hôpital pour les hommes. Établissement des Sœurs à Brazzaville

Ayant fait appel au dévouement des Sœurs de St Joseph de Cluny, ma demande a été favorablement accueillie / [3] et j'ai eu la joie de voir arriver à Brazzaville 4 sœurs, le 24 août 1892. Ces courageuses filles ont accompli à pied ce difficile chemin de 560 km qui nous sépare de la côte : il a fallu supporter un soleil de plomb, gravir les montagnes escarpées, passer des rivières avec de l'eau jusqu'à la ceinture, supporter la fièvre etc. Mais tout cela s'est fait généreusement et même gaiement et c'est vraiment admirable de voir ces pauvres filles supporter si allégrement toutes sortes de privations.

Malheureusement sur les 4 Sœurs, l'une est déjà tombée, victime de son dévouement. De plus le démon est venu, sous la forme d'un ouragan, ravager leurs bâtiments et détruire leurs modestes provisions.

L'établissement des Sœurs se compose de 6 bâtiments construits en briques et couverts en zinc. Mais il leur faudrait encore une petite cuisine et surtout une chapelle, car la chambre qui sert d'oratoire est déjà beaucoup trop petite.

Les Sœurs ont 72 petites filles, qu'on ne peut augmenter en ce moment, faute de place. Il faudrait déjà faire de nouvelles constructions mais c'est toujours l'argent qui fait défaut.

Enfin les Sœurs ont aussi un hôpital où les / [4] femmes indigènes viennent chercher un remède à leurs maux. C'est un excellent moyen pour arriver à sauver ces pauvres âmes.

St Louis

La Mission de St Louis se trouve à 600 kilomètres de Brazzaville, au confluent de l'0ubanghi et du Congo. Cette Mission a en charge 125 personnes employées, comme à Brazzaville, dans les différents travaux prévus au règlement qui est le même pour tout le Vicariat.

Cette Mission installée depuis 4 ans fait en ce moment ses constructions qui avaient été retardées à cause de la famine qui règne dans le pays, toutes les plantations ayant été ravagées par les Belges furieux de voir les populations passer sur la rive française.

Elle est desservie par 2 prêtres et 1 Frère.

St Paul des Rapides

Cette Mission a été fondée uniquement avec les subsides anti-esclavagistes de la Propagande. Elle est située aux pieds des rapides du Ht Oubanghi et à 600 kilomètres de St Paul [*sic*], c'est-à-dire à environ 1 800 kilomètres du littoral.

Cette Mission se trouve au centre de la tribu des Bondjos, la plus féroce de toute l'Afrique centrale. Les Bondjos mangent la chair humaine comme on mange le bœuf et le mouton en Europe et nos missionnaires courent chaque jour de grands dangers. / [5]

Toutefois les fils de chefs, qui étaient descendus avec nous à Brazzaville et que nous avons ramenés chez leurs parents, ont fait une active propagande en notre faveur et nous avons été reçus avec amabilité par ces populations qui, jusqu'à présent, recevaient tous les Européens à coup de flèches ou de sagaies. Nous en rendons grâce au Ciel qui certainement nous a bien protégés au milieu de cette féroce tribu.

Déjà le P. Remy, Supérieur de la Mission, a pu faire une excursion de 5 jours au milieu de ces nouvelles populations qui l'ont bien accueilli, tandis que jusqu'à présent les miliciens français n'avaient pas osé s'aventurer à 300 mètres de leur Poste.

Cette Mission qui est également desservie par 2 prêtres et 1 Frère, compte déjà une trentaine de Noirs qui vont rapidement s'augmenter dès que les bâtiments seront terminés.

Là aussi il faudrait un hôpital pour accueillir les pauvres malheureux qui sont trop maigres pour être mangés et que l'on jette impitoyablement au fleuve.

Ste Famille des Ouaddas

Cette Mission, qui vient d'être fondée au mois d'Août de cette

année, se trouve à 2 000 kil. dans l'intérieur. Mais, chose curieuse, cette tribu des Ouaddas quoique plus éloignée vers le centre africain, / [6] est bien moins féroce que la tribu des Bondjos. C'est une population relativement douce, se livrant à l'agriculture, et se montrant heureuse de l'arrivée des Missionnaires dans la contrée. On nous a déjà confié plusieurs fils de chefs et nous fondons de grandes espérances pour l'évangélisation de cette importante tribu.

La tribu des Banziris, qui est voisine, paraît aussi devoir nous donner de bons résultats et elle fait des instances pour que nous allions nous installer chez elle.

Deux prêtres et 1 Frère desservent cette Mission.

Vapeur « Léon XIII »

Notre petit bateau « Léon XIII » est une véritable Mission flottante et c'est grâce à lui que le Rd P. Allaire a pu accomplir ces périlleux voyages dans le cours desquels il a pu, en moins de 3 ans, arracher plus de 210 enfants à l'esclavage.

Le prix du rachat de ces enfants n'est pas très élevé ; mais il faut ensuite élever ces pauvres malheureux, les instruire et subvenir à leurs besoins jusqu'à ce qu'ils soient en âge de se suffire à eux-mêmes, c'est-à-dire pendant 10, 11 ans et quelque fois davantage. C'est la plus grosse dépense. / [7]

En outre, le « Léon XIII » est devenu beaucoup trop petit pour desservir nos Missions qui ont pris une si rapide extension.

1° D'abord le P. Allaire a toujours été obligé de voyager seul dans ces contrées d'une barbarie effroyable où il aurait eu plusieurs fois besoin de secours. 2° Ensuite il faut compter avec la terrible fièvre bilieuse qui dans ces contrées malsaines emporte quelquefois en une journée les Européens les plus solidement constitués. Que deviendrait alors le bateau sans un Européen pour le conduire ? Il serait la proie de ces hordes barbares et l'équipage serait réduit en esclavage et bientôt mangé. 3° Enfin le « Léon XIII » a de trop faibles dimensions qui ne permettent pas de dire la Messe à bord. Il faut alors aller à terre et exposer l'auguste Sacrement à la profanation, ou bien se passer de célébrer la Ste Messe et se priver ainsi de la seule consolation qui existe parfois dans ces difficiles voyages.

Toutes choses bien pesées, je supplierais votre Éminence de nous donner les fonds nécessaires pour acheter un nouveau bateau un peu plus grand que le « Léon XIII ». Alors nous ne / [8] serions plus obligés d'avoir recours aux bateaux du G^{t} et des maisons de commerce où nos

Missionnaires et nos chrétiens ne voient que trop souvent les plus funestes exemples d'inconduite et d'immoralité.

De plus, quand nous sommes obligés de nous servir de ces bateaux étrangers, nous n'avons plus notre liberté d'action, nous ne pouvons plus aller racheter les pauvres esclaves dans les rivières où ils sont cachés et nous ne pouvons pas nous arrêter à notre gré quand nous voyons une bonne œuvre à faire ou une infortune à soulager.

Renfort : 3 P. [Pères], 3 F. [Frères] et 3 S. [Sœurs]

Conclusions

Il y a un bien immense à faire au centre de cette Afrique non encore corrompue par la civilisation européenne et notre influence chrétienne s'étend aujourd'hui jusque dans les villages païens eux-mêmes. Pour développer cette influence et installer sérieusement les établissements catholiques au centre de l'Afrique, je supplierais V. Éminence de nous venir en aide car les fonds de la Propagation de la Foi et de la S^te^ Enfance sont bien insuffisants pour couvrir nos dépenses. Ils ne peuvent même pas payer nos énormes frais de transport de / [9] Loango à Brazzaville. Et cependant, devons-nous nous laisser effrayer par ces dépenses ? Et les pauvres âmes de cette Afrique centrale n'ont-elles pas droit aux mérites de la Rédemption ?

Pour sauver ces pauvres âmes, nous exposons volontiers notre vie, nous nous privons de pain, de vin et même quelquefois du strict nécessaire ; mais cela ne suffit pas encore. Il faut qu'on nous aide à nous transporter et à faire transporter ce dont nous avons strictement besoin au centre de l'Afrique. Mais nous avons confiance dans la sympathique générosité de V. Éminence à laquelle je proposerais de nous allouer les sommes suivantes :

Pour l'hôpital à Brazzaville	5 000 F
" " " et chapelle Sœurs à Brazzaville	12 000 F
Subsides p. constructions à St Louis et entretien	15 000 F
" p. entretien missionnaires et enfants à St Paul	8 000 F
" p. " à S^te^ Famille	8 000 F
Achat d'un nouveau bateau	50 000 F
Transport et montage de ce bateau	50 000 F
Imprévu sur transport et montage	10 000 F
	158.000

C'est une bien grosse somme que je / [10] demande [*sic*] à votre Éminence. Et cependant ce chiffre est loin d'atteindre celui des explorateurs et agents du G[t] [*Gouvernement*] qui dépensent de si grosses pour obtenir de si maigres résultats.

Les Ministres Protestants anglais ont reçu l'année dernière plus de 300 000 F pour leur seule Station de Léopoldville. Faudra-t-il donc laisser les pauvres âmes à la merci de l'erreur ?

Avis

Si votre Éminence approuvait ce projet on pourrait céder notre petit « Léon XIII » au G[t] français qui serait heureux de l'avoir et qui alors transporterait à ses frais une partie du bateau de Loango à Brazzaville. On pourrait alors réduire la somme demandée pour le transport.

(Je ferai remarquer à votre Éminence que le vapeur des P. P. Belges a déjà coûté 140 000 F et qu'il ne navigue pas encore. Nous opérerons d'une façon beaucoup plus économique parceque [*sic*] nous ferons nous même [*sic*] tous les travaux de montage.)

Remerciements

En terminant, Éminence, je suis heureux de vous exprimer ma plus vive reconnaissance et celle de tous mes Missionnaires / [11] pour votre générosité à notre égard et pour les lettres si sympathiques que vous avez bien voulu nous adresser. C'est la plus grande consolation que nous ayions [*sic*] éprouvée et c'est un encouragement pour travailler avec plus d'ardeur encore à l'avenir.

Nous remercions le S[t] Père de vous avoir placé à la tête de cette importante Cong[on] de la Propagande. Chaque Jour dans ce lointain Vicariat de l'Oubanghi on prie pour votre Éminence, pour ses dévoués collaborateurs et pour les bienfaiteurs de l'œuvre antiesclavagiste.

De notre côté nous implorons les suffrages de V. Éminence qui doit avoir grand accès auprès de Dieu afin que nous soyions [*sic*] toujours à la hauteur de la confiance que vous n'avez cessé de nous témoigner.

Daignez agréer, Monseigneur, l'expression de la plus profonde reconnaissance et du plus filial attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être

de V. Ém. Révér.

Le très humble et très dévoué fils en N. S.

✠ P. A.

Troisième partie
Analyse du Rapport de Monseigneur Augouard
Quelle conception de la mission ?

Pour dire crûment les choses, ce rapport apparaît essentiellement comme une *demande de subsides* à Rome de la part d'un évêque missionnaire : Mgr Augouard, vicaire apostolique de Brazzaville depuis 1890, expose ses réalisations et ses besoins à son responsable romain, le cardinal préfet de la Propagande. Il ne s'agit pas d'un rapport demandé par Rome (le premier rapport quinquennal aurait dû intervenir en 1895 seulement), mais d'une initiative d'Augouard, lui-même, – *Je vous demande la permission*, (4) [38]—, *à l'occasion* (4) d'un voyage à Rome. Le genre littéraire est bien connu. Que peut-on en apprendre ?

À travers les mots et la rhétorique d'Augouard, une première approche de la Mission

Les catégories et les mots les plus fréquents

À la lecture, même superficielle, de ce rapport, on ne peut qu'être frappé par la récurrence d'un certain nombre de mots, de catégories de mots ou d'idées. Nous en avons relevé quatre.

Voyages, distance, géographie : mon voyage à Rome (4) ; difficile chemin de 560 km (39) ; gravir les montagnes, passer des rivières (40-41) ; à 600 km de Brazzaville (59) ; à 300 m de leur poste (86) ; à 600 km..., à 1 800 km du littoral (69-70) ; à 2 000 km dans l'intérieur (95) ; quoique plus éloigné (96) ; ces périlleux voyages (108) ; voyager seul (118) ; au centre de l'Afrique (143, 147, 158) ; transport de Loango à Brazzaville (180) ; lointain Vicariat de l'Oubanghi (194-195).

Bâtiments, constructions, matériel : construire un certain nombre de bâtiments (9) ; le plus beau monument, notre église (21) ; la grandeur du monument (23-24) ; bâtiments, briques, madriers, zinc, cuisine, chapelle (25-27, 30-31, 48-50) ; nouvelles constructions 53) ; ses constructions (63) ; les bâtiments (89) ; bateau Léon XIII (107) ; un nouveau bateau (131).

---

38. Nous avons numéroté les lignes du texte du rapport, et les chiffres entre parenthèses qui accompagnent notre analyse renvoient à cette numérotation, comme l'on renvoie aux versets des textes bibliques.

Argent, ressources, achats, dépenses : ressources, dépenses (19-20, 34) ; toujours l'argent (54) ; les subsides antiesclavagistes 69-70) ; le prix du rachat (111) ; la plus grosse dépense (114-115) ; les fonds nécessaires pour acheter un nouveau bateau (131) ; racheter les pauvres esclaves (138) ; les fonds de la Propagation (148) ; nos dépenses, nos énormes frais de transport (149-150) ; les sommes suivantes (160) ; a déjà coûté (183) ; beaucoup plus économique (184).

Œuvres missionnaires, institutions missionnaires, méthodes : les écoles, les divers ateliers (10-11) ; le travail manuel, l'agriculture (12) ; l'instruction (14) ; travaux des champs (16) ; ateliers de charpente, etc. (17-18) ; les métiers fort utiles (18) ; écoles (33) ; un hôpital (35, 55, 90) ; accueillir les pauvres malheureux (90) ; racheter les pauvres esclaves 109-110, 138, 196) ; enfants (10, 15, 32).

Cette comptabilité dessine sûrement des lignes d'importance dans le texte et dans la pensée d'Augouard. Reste toutefois à inscrire ensuite cet inventaire à la Prévert dans ce qui nous apparaîtra comme la stratégie missionnaire du vicaire apostolique.

Mise en scène d'Autorités concurrentes sur le terrain

Le rapport analysé est en lui-même *un texte d'autorité* par tous les bouts : par son auteur, Mgr Augouard, vicaire apostolique ; par son destinataire, le cardinal préfet de la Propagande. Mais plus encore, tout au long de son déroulement, il met en scène bien d'autres Autorités ou puissances intervenants. Au fil du texte, en vrac et avec les majuscules de rigueur :

L'Éminence Révérendissime, le Très-Saint Père, la Mission [39] (comme institution), le Vicaire Apostolique, Nous les missionnaires, Notre-Seigneur, Dieu, les prêtres, les Frères, les Sœurs, le démon, les Belges, les Français, la Propagande, les Bondjos, les fils des chefs, les Européens, le P. Remy, supérieur de la Mission, les miliciens français, les Ouaddas, les Banziris, le Gouvernement français, les Maisons de commerce, la civilisation européenne, Notre influence chrétienne, les villages païens, les établissements catholiques, la Propagation de la Foi et la Sainte Enfance, les explorateurs et les agents du Gouvernement, les Ministres protestants anglais, les PP. Belges, l'Œuvre antiesclavagiste...

39. Dans notre texte, nous avons pris le parti de garder au mot « Mission » la majuscule que lui met toujours Augouard, qu'il s'agisse de la Mission de l'Église ou des postes de Mission (la Mission S[t] Louis).

À parcourir cette liste des *autorités*, on s'aperçoit qu'elles se distribuent en deux grandes classes : les autorités religieuses et les autorités politiques. Ce couple se retrouve à travers toutes les autres classifications possibles :

– *Les autorités* religieuses/politiques *venues d'ailleurs :* La plupart des autorités mentionnées apparaissent comme venant d'Europe (au sens général) pour agir sur les gens d'Afrique centrale : la Mission, les Européens, les commerçants... Elles apparaissent, qui plus est, en concurrence d'influence : les autorités religieuses de la mission sont, sous la plume d'Augouard, nettement contre-distinguées des autorités civiles et politiques, et ne s'entendant pas très bien. Des conflits internes traversent même chacune des catégories : les autorités politiques françaises et belges ne semblent pas très d'accord (65-66) ; les autorités religieuses catholiques (et françaises) représentées par Augouard sont en concurrence directe avec les ministres protestants anglais (174).

– *Les autorités* religieuses/politiques *locales :* les autorités locales soumises à l'influence de la mission et des Européens tiennent peu de place. Elles apparaissent sous forme de noms de tribus (*Bondjos, Ouaddas, Banziris*), ou bien par la mention de *fils de chefs*. Les autorités religieuses locales n'existent pas : le seul qualificatif religieux employé dans tout le texte à propos des Africains se trouve dans l'expression *villages païens* (145). Les autorités africaines sont qualifiées par leur facilité ou leur difficulté à être abordées, ou bien par la différence d'accueil qu'elles font entre les missionnaires (autorités religieuses) et les autres Européens (autorités politiques) (77-82).

Principe de hiérarchie et théologie missionnaire des bâtiments

Dans la conclusion du texte d'Augouard, il y a une hiérarchie descendante de l'envoi en mission : *Dieu et N.S.* (198, 204), certes ; puis, Rome (*le St Père*, 193 ; *son Éminence*, 187 ; *la Propagande*, 194) et enfin le *lointain Vicariat de l'Oubanghi*, 194-195).

Augouard emploie enfin une formule étonnante : « De notre côté nous implorons les suffrages de V. Éminence qui doit avoir grand accès auprès de Dieu » (197-198). Autrement dit, l'accès à Dieu serait d'autant plus facile qu'on est plus haut sur l'échelle hiérarchique...

Cette mentalité hiérarchiquement structurée, qui situe Dieu comme le terme transcendant d'une montée degré par degré, apparaît également dans le paragraphe consacré à la construction de l'église de Brazzaville : « Le plus beau monument a été naturellement pour N. S. et notre église qui mesure 57 m de long sur 12 de large fait l'admiration des indigènes qui apprennent à juger de la grandeur de Dieu par la grandeur du monument qui lui est consacré. »

Nous avons là une théologie missionnaire des bâtiments ! Et, plus profondément, un aperçu de l'idée de Dieu (une des idées au moins...) que les

missionnaires entendent faire connaître aux « indigènes » : non pas un Dieu immanent ou proche, mais un Dieu transcendant, sommet d'une pyramide, auquel on accède par *le plus beau* (21), et *par la grandeur* (23), par *l'admiration* (22).

La grandeur visible des réalisations missionnaires devient un chemin vers la grandeur invisible de Dieu : voie classique en philosophie et en théodicée [40]... C'est la justification religieuse de l'activité constructrice des missionnaires, jointe à une justification sociale sur laquelle nous reviendrons.

Une géographie très signifiante

Les notations géographiques, nous l'avons déjà noté, abondent dans le texte, exprimées en termes de distance kilométrique et de voyages. C'est ainsi que nous apprenons que, depuis la côte (39), le littoral (72), Brazzaville (où sont arrivées les sœurs à pieds) est à 560 km (39) ; la Mission de Saint-Louis, 600 km plus loin ; Saint-Paul des Rapides, 600 km encore plus loin, soit à 1 800 km du littoral (72) ; enfin la Sainte-Famille des Ouaddas, la *plus éloignée*, à 2 000 km dans l'intérieur (95-96).

Ce qui est mesuré aussi précisément par Augouard, ce sont deux choses : l'éloignement de la côte, et, en conséquence, la progression vers le centre de l'Afrique, toujours plus loin. Cette rigueur d'arpenteur veut faire entendre au cardinal préfet que l'éloignement dont il est question n'est pas uniquement géographique : il est éloignement de la *civilisation* [41] et voyage au cœur de la barbarie.

Le couple *civilisation/barbarie* sous-tend le texte et est explicitement présent : « civilisation européenne » (144), « hordes barbares » (123-124).

Si les sœurs ont pu arriver à Brazzaville (560 km de la côte) sans danger de la part des populations, par contre, à 1 800 km à l'intérieur, le missionnaire qui arrive chez les Bondjos tombe dans la tribu « la plus féroce de toute l'Afrique centrale » (73-74).

---

40. Augouard, qui se faisait appeler *Sa Grandeur*, appliquait sans doute à sa personne – en raison de sa fonction ecclésiale, bien sûr... – ce même type de raisonnement apologétique...

41. Voir Philippe BENETON, *Histoire de mots : culture et civilisation*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1975 (notamment p. 40-52 : Les concepts de civilisation au XIX[e] siècle) ; Claude LIAUZU, *Race et civilisation*. L'Autre dans la culture occidentale. Anthologie, Paris, Syros/Alternatives, 1992 ; Jean-René DERRE, Jacques GADILLE, Xavier de MONTCLOS, Bernard PLONGERON, *Civilisation chrétienne*. Approche historique d'une idéologie, XVIII[e]-XX[e] siècle, Paris, Beauchesne, 1975.

L'opposition *civilisation/barbarie* est tout entière contenue dans l'opposition des « manières de table [42] », de ce que l'on mange : « le bœuf et le mouton en Europe » (75) ; « la chair humaine » chez les Bondjos (74).

Les « missionnaires courent donc de grands dangers » (75-76) car leur voyage les a éloignés de plus en plus de la civilisation (Europe, Rome, le littoral) pour les enfoncer dans la barbarie (le comble : les Bondjos).

Le schéma mental sous-jacent d'Augouard semble bien être celui d'une plus grande barbarie au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la côte, cependant que les gens du littoral sont plus près de la civilisation représentée par l'Europe, géographiquement, certes, mais aussi historiquement, dans la mesure où c'est sur la côte d'Angola et de Loango qu'ont eu lieu les premiers contacts avec les Européens depuis le XV^e^ siècle.

Une preuve *a contrario* de ce schéma mental nous est fournie dans les lignes 94-105 consacrées à la fondation de la mission de la Sainte-Famille des Ouaddas. Augouard s'étonne, en effet, que la tribu des Ouaddas « quoique plus éloignée vers le centre africain [soit] bien moins féroce que la tribu des Bondjos » (96-97). Le contraste entre les Bondjos et les Ouaddas est total, souligné par les oppositions suivantes : « la plus féroce » / « relativement douce » ; « mangent la chair humaine » / « se livrant à l'agriculture » ; les « missionnaires courent chaque jour de grands dangers » / « heureuse de l'arrivée des missionnaires ». Ce contraste surprend manifestement Augouard : il le souligne parce qu'il n'est pas logique, pas dans la logique de sa géographie de la civilisation.

La Mission bienfaitrice versus *l'Europe corruptrice*

La pensée profonde d'Augouard sur la mission, et que nous pouvions deviner à travers les aspects déjà soulignés présents dans son texte, apparaît en clair dans le premier paragraphe de ses Conclusions (143-153).

De quoi s'agit-il ? De l'affrontement de deux « autorités » se disputant l'Afrique, dont l'une ne peut que corrompre (ce n'est pas encore arrivé), cependant que l'autre peut faire un bien immense, et notamment, y apporter les mérites de la Rédemption. Nous pensons que la clé du texte réside bien dans cette opposition entre la Mission bienfaitrice porteuse de la vraie civilisation et l'Europe répandant une civilisation corruptrice. L'urgence pour la Mission est d'aller le plus loin possible et le plus rapidement possible au cœur de l'Afrique, or elle est freinée par son manque d'argent...

---

42. Claude LÉVI-STRAUSS, *L'Origine des manières de table*, Paris, Plon, 1968 ; Jean DUVIGNAUD, Chérif KHAZNADAR, (dir.), *Cultures, nourriture*, Paris, Babel, 1997 (« Internationale de l'imaginaire », nouvelle série, n° 7).

De quelle civilisation européenne s'agit-il ? Il y a une civilisation au sens de savoir technique, de façon *civilisée* de vivre, qui vient d'Europe et qui est l'apanage de tous les Européens, y compris des missionnaires. Que, pour Augouard, l'Europe soit civilisatrice par son savoir et sa technique, on peut le voir dans la question posée à propos du *Léon XIII* : « Que deviendrait alors le bateau sans un Européen pour le conduire ? » (122-123)

Le bateau remontant les fleuves, symbole de la domination technique sur la nature sauvage, c'est l'ordre de la civilisation au centre de l'Afrique. Si l'Européen n'est plus là, que se passe-t-il ? C'est le retour à tous les désordres antécédents, le triomphe de la barbarie : le bateau « serait la proie de ces hordes barbares et l'équipage [= Africains un peu technicisés et civilisés] serait réduit en esclavage et bientôt mangé » (123-124).

Ce passage est le seul où par deux fois le terme *Européen* soit employé dans un sens générique désignant un groupe humain et une civilisation. Dans tout le reste du texte, le mot *Européen* (ou les autres termes désignant des Européens) est employé comme terme antithétique à celui de *Missionnaire* (ou autre terme équivalent).

Nous pensons donc que l'opposition entre *la Mission et la civilisation européenne* figurant dans les « Conclusions » constitue bien la clé de tout le discours.

D'une part, en effet, *la Mission*, dans son action, promeut tous les aspects de la civilisation (au sens général) amenée d'Europe avec les missionnaires : bâtiments, écoles, ateliers, instruction, agriculture, métiers, hôpital, sans parler du rachat de l'esclavage, base de tout le reste. Pas de doute que les Européens *missionnaires* ne civilisent dans le bon sens du terme, et Augouard ne s'en prend pas à cette civilisation-là, bien au contraire : c'est un forçat de cet instrument de civilisation qu'est le four à briques !

D'autre part, les Européens *autres*, ceux des « bateaux du Gouvernement et des maisons de commerce » (133) ne présentent que « les plus funestes exemples d'inconduite et d'immoralité » (134-135). Cette civilisation européenne là corrompt immanquablement (144).

La Mission pour Augouard au centre de l'Afrique, en 1894

À partir de cette analyse des mots et de la rhétorique d'Augouard dans son rapport à Rome, nous pouvons maintenant apporter une première réponse à la question : qu'est-ce que la Mission au centre de l'Afrique en 1894 ?

La Mission, c'est : *aller* le plus loin possible au centre du continent, au cœur de la barbarie ; *libérer* en arrachant à l'esclavage, en rachetant les pauvres esclaves ; *régénérer* l'Afrique par le travail manuel et l'apprentissage

de métiers utiles ; *instruire* par les écoles ; *soigner* par les hôpitaux ; *construire* des bâtiments (écoles, hôpitaux, ateliers) et singulièrement de grandes églises pour témoigner de la grandeur de Dieu. La civilisation qui vient d'Europe, – au sens de savoir et de technique –, est donc une auxiliaire de la Mission, et les missionnaires s'en servent et la répandent.

Mais la Mission, c'est aussi : affronter en un combat douteux et financièrement inégal la stratégie concurrente de la « civilisation européenne » du Gouvernement français (belge), des explorateurs, des agents du Gouvernement, des maisons de commerce à l'influence corruptrice. D'où la grande urgence de la Mission chrétienne dans une Afrique « non encore corrompue » ; d'où la nécessité de ce nerf de la guerre qu'est l'argent.

Pourquoi tout cela ? Pourquoi se précipiter le plus loin possible au centre de l'Afrique ? Parce que cet éloignement géographique n'est pas simple éloignement de la civilisation mais *éloignement de la Rédemption* : il ne s'agit pas seulement de *pauvres malheureux* (90) mais de *pauvres âmes* (152, 154) qui doivent bénéficier non seulement du *rachat* par les missionnaires mais de la *Rédemption* de Notre-Seigneur.

Ainsi donc apparaît bien chez Augouard, au-delà de la mentalité contre-révolutionnaire de l'ancien zouave de Charette, *un véritable souci apostolique* visant à l'extension à la fois des frontières de l'Église et des « mérites de la Rédemption » pour les Africains.

Le miracle évangélique : l'exaltation des faibles et des pauvres, l'humiliation des puissants et des riches

Comment éclate la *vérité* de la Mission, sinon dans sa victoire, humainement paradoxale, sur les oppositions rencontrées à tous les niveaux ? Très exactement dans la ligne de Paul, l'Apôtre missionnaire par excellence, dont on dirait qu'il s'est embarqué avec Augouard sur le Congo, quand il s'exclame dans sa deuxième lettre aux Corinthiens : « Danger des fleuves, danger des brigands, dangers de mes frères de race, danger des païens... Aussi mettrai-je mon orgueil bien plutôt dans mes faiblesses afin que repose sur moi la puissance du Christ. » (2 Cor 11 : 26 et 12 : 9).

L'hostilité de la nature et des gens. Il faut souligner l'impressionnante accumulation par Augouard de notations soulignant l'hostilité et de la nature et des gens : « contrées malsaines ; difficile chemin ; soleil de plomb ; montagnes escarpées ; rivières ; fièvres ; bilieuse ; toutes sortes de privations ; ouragan ; tribu la plus féroce ; barbarie effroyable ; hordes

barbares... » Toutes ces difficultés n'en rendent que plus admirables la réussite des missionnaires, surtout quand il s'agit des sœurs !

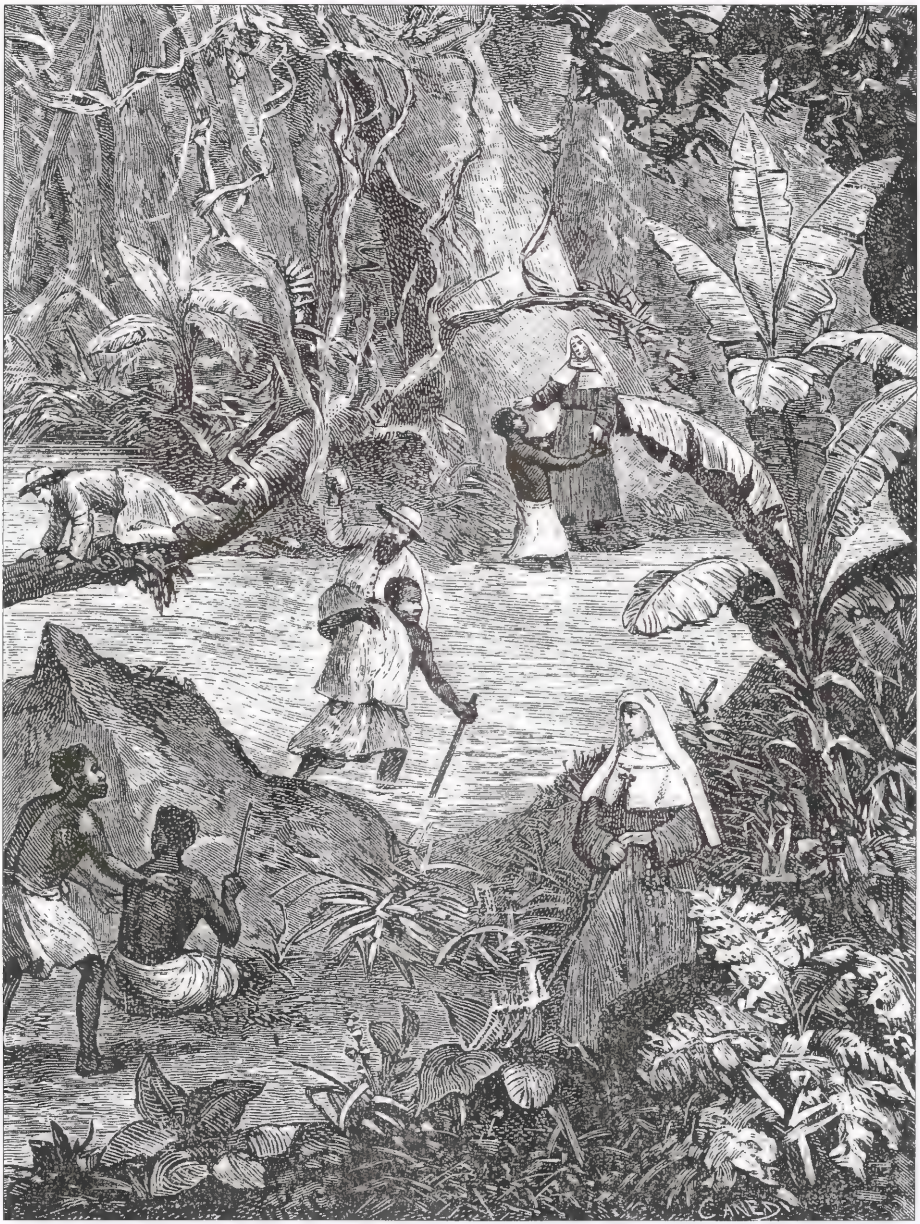
Le triomphe de faibles femmes. Le paradoxe du triomphe évangélique dans la faiblesse humaine est souligné intentionnellement par Augouard dans le cas des *Sœurs de St-Joseph de Cluny* (36). Ailleurs, il rappellera qu'il s'agissait des premières femmes blanches à s'aventurer aussi loin. Dans les lignes 36-44, Augouard oppose l'hostilité des éléments au comportement des sœurs : « difficile chemin à pied, 560 km, soleil de plomb, eau jusqu'à la ceinture, toutes sortes de privations » *versus* « courageuses filles, généreusement et même gaiement, allégrement... » On ne peut évidemment pas manquer de penser à l'oraison liturgique du missel romain d'alors pour une Vierge martyre : « Deus qui inter cetera potentiæ tuæ miracula, etiam in sexu fragili victoriam martyrii contulisti... [43] » La force du *sexe faible* est bien un *miracle* de la *puissance divine* !

L'hostilité de la nature traduit une hostilité surnaturelle. Ne nous trompons ni de miracle ni de géographie ! Une réflexion incidente d'Augouard met bien en lumière son *mental* théologique et pas seulement culturel. L'hostilité de la nature ne fait que traduire la présence en ce noir continent d'une hostilité surnaturelle, celle du *démon* lui-même, s'opposant à l'action missionnaire et s'en prenant aux pauvres sœurs (46-47) : « De plus le *démon* est venu sous la forme d'un *ouragan* ravager leurs bâtiments et détruire leurs modestes provisions. » On retrouve ici le vieux schéma mental qui imprègne toute la culture occidentale depuis des siècles à travers les oppositions stéréotypiques « noir/blanc », « ténèbres/lumière », « péché/grâce ». Le centre de l'Afrique vers lequel on s'enfonce, c'est le centre de l'Ombre, c'est la descente aux Enfers. Peut-être faut-il rappeler ici qu'en 1890, dans la forêt et sur le fleuve Congo, en même temps qu'Augouard mais du côté belge, Joseph Conrad vit une expérience coloniale d'où sortira une des plus puissantes œuvres littéraire du siècle : *Heart of Darkness, Au cœur des ténèbres*. Transposition littéraire mais identique appréhension symbolique du continent africain : « Dans *Au Cœur des ténèbres*, le poste de l'intérieur possède une valeur totémique : antre d'un dragon ou d'une bête primitive [...] il s'agit bien là d'une recréation, par l'imagination, d'une descente aux enfers [...] Ce n'est pas le Congo seul qui lui suggéra ces images de l'enfer, mais ce pays étaya ce que Conrad avait déjà accumulé en lui sur le sujet. [44] »

---

43. « Dieu, qui, entre autres miracles de ta puissance, as donné la victoire du martyre même au sexe faible... »

44. Frederik R. KARL, *Joseph Conrad.* Trois vies, Paris, Mazarine, 1987 [New York, 1979], p. 206, 208 ; *cf.* Joseph CONRAD, *Au Cœur des ténèbres*, Paris, GF Flammarion, 1989,



« Au cœur des ténèbres », dans la forêt de Mayombe, « ces courageuses filles » que sont les sœurs Saint-Joseph de Cluny, marchent vers Brazzaville, accompagnées par le P. Remy qui a envoyé l'esquisse de ce dessin aux *Missions Catholiques* (tome 25, 1893, p. 428).

La « barbarie » et la « férocité » sont dues à une corruption de l'innocence originelle : les « pauvres malheureux » sont des « pauvres âmes ». Si la Mission est exploration, ce ne peut pas être au sens des « explorateurs et agents du Gouvernement » (171-172) mais au sens d'une conquête spirituelle en terrain ennemi. Dans un texte exactement contemporain du rapport à la Propagande ici analysé, Augouard s'adresse aux « chers associés de la Propagation de la Foi » en leur disant : « Aux aumônes pécuniaires, joignez aussi l'aumône de la prière, car, au centre de l'Afrique, on sent que le démon règne en maître plus que partout ailleurs ; par conséquent, nous avons davantage besoin des grâces du Ciel pour forcer Satan jusque dans ses derniers repaires [45]. »

La réussite des missionnaires là où les Européens échouent. C'est dans cette ligne d'un enjeu de nature spirituelle qu'Augouard accumule dans son rapport les notations montrant le miracle évangélique en acte dans la réussite des missionnaires, là où les autres Européens, de tout poil et de tout crin, de toute nationalité et de toute religion, échouent lamentablement. Notons quelques-unes de ces oppositions patentes :

– « Nous avons été reçus avec amabilité par ces populations [...] grâce au ciel qui certainement nous a bien protégés » (79-82), populations « qui jusqu'à présent, recevaient tous les Européens à coup de flèches et de sagaies » (80-81) ;
– « le P. Remy, Supérieur de la Mission, a pu faire une excursion de 5 jours au milieu de ces nouvelles populations qui l'ont bien accueilli » (82-83), tandis que « les miliciens français n'avaient pas osé s'aventurer à 300 mètres de leur Poste » (85-86) ;
– enfin, malgré des moyens matériels ridiculement faibles [fonds « bien insuffisants » (149), « nous nous privons de pain, de vin et même quelquefois du strict nécessaire »155-156)], les missionnaires obtiennent de remarquables succès [ils ont pu « en moins de 3 ans arracher plus de 210 enfants à l'esclavage » (109-110) et se plaignent presque d'une trop « rapide extension » pour leurs Missions (116-117)], cependant que les « explorateurs et agents du Gouvernement qui dépensent de

---

217 p. (Introduction, Traduction et chronologie par J.-J. Mayoux). C'est de ce récit transposé pendant la guerre du Vietnam que sortira également une des œuvres cinématographiques les plus « mythiques » du siècle dernier : *Apocalypse Now* (1979), de Francis Ford Coppola (Repris : *Apocalypse Now Redux* en 2001). Ne pas oublier non plus les célèbres récits de voyage de H. M. STANLEY, dont les titres sont sans équivoque quant à la symbolique utilisée : *Through The Dark Continent* (1878) ou *In Darkest Africa*, traduit en français en 1890, l'année même de sa parution, sous le titre... très clair : *Dans les ténèbres de l'Afrique*, Paris, Hachette, 1890, 2 vol.

45. « Lettre de Monseigneur Augouard, vicaire apostolique, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi », *Annales de la Propagation de la Foi*, t. LXVI, n° 397,

si grosses sommes » ou bien « les Ministres Protestants (qui) ont reçu l'année dernière plus de 300 000 F pour leur seule station de Léopolville » n'ont pu obtenir que « de si maigres résultats » (171-175).

Les quatre axes de la stratégie missionnaire d'Augouard

On peut voir, avec Bernard Plongeron [46], la clé de voûte du discours d'Augouard dans un mot de la ligne 13 : « Convaincus que c'est par le travail manuel et surtout par l'agriculture qu'on *régénérera* l'Afrique... ». De quoi s'agit-il, en effet ? De faire passer l'Afrique à la civilisation ? De lui donner un nouveau style de vie ? Non, il s'agit de promouvoir une *régénération* [47] ! Le préfixe *ré* indique clairement qu'il s'agit de *re*-trouver une innocence antérieure perdue à la suite de quelque corruption. La Mission a pour but de permettre l'inversion théologique de la situation des *pauvres âmes* africaines : la logique divine – la théo-logique – fait sortir la glorification de la plus grande abjection (la *kénose* paulinienne de Philippiens 2 : 5-11). Il faut régénérer l'Afrique par la Rédemption, d'où l'exclamation d'Augouard : « Et les pauvres âmes de cette Afrique centrale n'ont-elles pas droit aux mérites de la Rédemption ? » (152-153). Pour cette régénération salvifique, Augouard entend déployer une stratégie missionnaire autour de 4 axes.

1. Racheter les esclaves

De même qu'à propos de la colonisation européenne en Afrique on a pu parler des 3 « C » : Civilisation/Commerce/Christianisme, à propos de la Mission selon Augouard, on pourrait parler des 3 « R » : Régénération/ Rachat/Rédemption. La lutte contre l'*esclavage* tient une place importante dans son rapport et dans son action, sous l'impulsion de Rome, d'ailleurs.

Le 5 mai 1888, Léon XIII adresse aux évêques du Brésil l'encyclique *In Plurimis*, consacrée à ce sujet. À l'appel du cardinal Lavigerie [48], la Société

---

46. Bernard PLONGERON, *L'Autorité et les autorités..., op. cit.*, p. 290-293.

47. Impossible de ne pas penser à l'ouvrage de l'abbé GRÉGOIRE, *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs* (concours de 1785 ; publié en 1789).

48. Le « grand cri » contre l'esclavage africain poussé par le cardinal Lavigerie dans sa conférence à l'église Saint-Sulpice, à Paris, le 1er juillet 1888, est officiellement soutenu par Léon XIII dans un bref du 17 octobre de la même année. *Cf.* François RENAULT, *Lavigerie, l'esclavage africain et l'Europe*, Paris, De Boccard, 1971, tome II : *Campagne antiesclvagiste*, p. 128-133. Lorsque Mgr Carrie, vicaire apostolique du Congo français, se rend en visite *ad limina* en avril 1896, il entend le cardinal Ledochowski lui exposer « ses idées sur la manière

antiesclavagiste de France naît cette même année. Rome institue en 1890 une quête annuelle, le jour de l'Épiphanie, pour « effacer la tache d'un trafic inhumain et soutenir les messagers de l'Évangile là où ce trafic existe [49]. » Rome distribue les fonds de la quête de l'Épiphanie, aussi n'est-il pas étonnant de voir Augouard se rappeler au bon souvenir du cardinal préfet de la Propagande en disant qu'« il prie pour [son] Éminence [...] et pour les bienfaiteurs de l'Œuvre antiesclavagiste » (195-196), cependant qu'il précise que la mission Saint-Paul des Rapides « a été fondée uniquement avec les subsides anti-esclavagiste de la Propagande » (69-70).

Rachat (111), *racheter les pauvres esclaves* (138) : on ne peut douter que la notion d'*esclavage* soit une notion polysémique dans l'esprit des missionnaires, renvoyant aussi bien à une réalité sociale qu'à une réalité spirituelle. Si l'Afrique a besoin d'être régénérée parce que la barbarie traduit un état de non-civilisation par suite d'une déchéance due au péché, nul doute alors que sauver de leur esclavage ceux qui sont les plus victimes de cette barbarie ne soit déjà sauver spirituellement ces « pauvres malheureux » (90) : le *rachat* (111) est déjà *rédemption* (153). Régénération, Rachat et Rédemption ne peuvent qu'aller ensemble dans l'action missionnaire.

Cela a des conséquences pratiques donnant un visage concret à la Mission : il faut des « subsides » (69) pour « le prix du rachat » (111) et il faut des « bateaux » (107, 131) appartenant à la Mission. Enfin, comme ce sont des « enfants » que l'on rachète (110, 111), il faut les « élever », les « instruire » (112-113) : le deuxième axe de la Mission selon Augouard.

2. *Former les enfants*

L'action missionnaire qui est au cœur de ce rapport de 1894 est essentiellement une action sur les enfants, à partir de ceux rachetés de l'esclavage (109-115) mais pas uniquement (10-11, 32-33, 52). Il y a manifestement là l'expression d'une volonté arrêtée de commencer par ceux que l'on peut le mieux influencer, former et qui représentent l'avenir d'une nouvelle société africaine régénérée (13-15). De ce principe de base – partir des enfants – découle toute une stratégie d'éducation, d'instruction, de formation : écoles (10, 33), ateliers (11, 17), métiers (17-18), agriculture (12, 16).

---

de racheter les esclaves, sans s'exposer à favoriser la traite, en donnant indirectement de la valeur à cette sorte de marchandise » (Lettre à la maison mère, Rome, 16 avril 1896, *BG*, t. XVIII, n° 112, mai 1896, p. 114).

49. Lettre Apostolique *Catholicæ Ecclesiæ* du 20 novembre 1890. Voir Denise BOUCHE, *Les Villages de liberté en Afrique noire française, 1887-1910*, Paris/La Haye, Mouton, 1968, p. 3 et p. 189-194.

Ci-dessus : La colline de la mission à Brazzaville ; *à g.*, la première cathédrale construite en 1892 ; *à dr.*, la maison épiscopale. (*Photo Archives spiritaines.*)

Ci-dessous : Le P. Allaire, à Liranga, au milieu d'esclaves rachetés : il en rachètera 253, en six voyages, de 1890 à 1897. (*Photo Archives spiritaines.*)

Cela s'accompagne forcément de nombreuses constructions. Augouard définit soigneusement chaque poste de la Mission à partir de ses bâtiments : « La Mission de Brazzaville comprend aujourd'hui 10 bâtiments en brique couverts en zinc » (30-31) ; « L'établissement des Sœurs se compose de 6 bâtiments... » (48) ; Saint-Louis : « Cette Mission... fait en ce moment ses constructions » (63-64) ; Saint-Paul : « ...dès que les bâtiments seront terminés » (88-89). Les missionnaires sont loués tout particulièrement pour leurs talents de constructeurs : « ...par les propres mains des missionnaires » (25-26) ; « ...dans ces lourds travaux, ils ont montré un dévouent au-dessus de tout éloge » (28-29). Bref, il y a une théologie missionnaire des bâtiments ! Là aussi, quand le bâtiment va, tout va ! Mais, bien évidement, ces travaux en vue de la formation des enfants coûtent beaucoup d'argent, d'où l'impérieuse nécessité de subsides.

3. Soigner les pauvres

Toutefois, il n'y a pas que les enfants et les écoles qui comptent. Il n'y a pas que les esclaves à être de « pauvres malheureux » (90, 112). La Mission a le devoir d'intervenir chaque fois que, dit Augouard, « nous voyons une bonne œuvre à faire ou une infortune à soulager » (139-140). *Les hôpitaux* font donc partie des œuvres de la Mission : « Enfin les Sœurs ont aussi un hôpital où les femmes indigènes viennent chercher un remède à leurs maux » (55-56). Mais, de même que les écoles ne sont là que pour amorcer la régénération/rédemption de l'Afrique, l'hôpital des Sœurs se voit situé (instrumentalisé) dans une perspective missionnaire avouée : « C'est un excellent moyen pour arriver à sauver ces pauvres âmes » (56-57).

4. S'attacher les élites

Depuis toujours, la conquête des élites a fait partie de la stratégie missionnaire. Par deux fois, Augouard nomme « les fils des chefs » (77, 99-100). Dans ce texte, on voit même se dessiner une tactique missionnaire bien définie :

Premier temps : Les missionnaires font le voyage du « littoral » (72) vers le centre de l'Afrique, « dans l'intérieur » (95), autrement dit de la civilisation vers la barbarie, la férocité (73-74).

Deuxième temps : Les élites locales (fils de chefs) récupérées par les missionnaires font le voyage inverse : de l'Oubanghi à Brazzaville, du centre sauvage à la périphérie déjà transformée par les missionnaires ; « descendus avec nous à Brazzaville » (77-78), ils y sont témoins oculaires de l'œuvre missionnaire.

Troisième temps : Remontée, en compagnie des missionnaires, de ces mêmes fils de chefs « ramenés chez leurs parents » (88) où ils font « une active propagande » en faveur de la Mission (78-79).

Quatrième temps : Triomphe subséquent de la Mission, alors que les Européens avaient échoué : « Nous avons été reçus avec amabilité par ces populations qui, jusqu'à présent, recevaient tous les Européens à coup de flèches ou de sagaies » (79-81).

Conclusion
Mgr Augouard dans son siècle et parmi les siens

Le Rapport à Rome du 6 septembre 1894 ne représente pas forcément toute la pensée d'Augouard, mais on peut remarquer qu'en cette année 1894, où qu'il aille et quels que soient les destinataires de ses écrits ou de ses paroles (cardinal préfet de la Propagande, directeurs lyonnais de la Propagation de la Foi, bon peuple chrétien de France), il ne dit pas autre chose que ce que nous venons d'analyser dans ce texte [50], et que nous pouvons maintenant essayer de résumer avant de les mettre rapidement en parallèle avec la « pensée commune » de l'époque. Nous verrons enfin, avant de terminer par trois jugements de ses contemporains sur Augouard, qu'à l'intérieur même du Congo et de la congrégation spiritaine, il y avait à la même époque et dans les mêmes lieux d'autres façons de penser et de vivre la Mission en Afrique.

La dimension sociale de la Rédemption appliquée à l'Afrique

Rachat, Régénération, Instruction et Rédemption apparaissent donc, dans ce rapport de 1894, comme les quatre points cardinaux de la Mission selon Augouard. L'effort de la Mission vise à la mise en place d'une société régénérée se distinguant, à la fois : – de l'ancienne société africaine en proie à la barbarie, à la férocité, à l'esclavage, à la maladie, à l'ignorance, au sien

50. La « Lettre de Monseigneur Augouard, vicaire apostolique, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi » en 1894, citée plus haut, n'est rigoureusement que le rapport à Rome dans une version allongée.

d'une nature malsaine ; – et de la société européenne actuelle, telle qu'elle se manifeste dans ses représentants autres que les missionnaires, c'est-à-dire les explorateurs et les agents du Gouvernement ou des maisons de commerce.

Ce programme de nouvelle société sous « influence chrétienne » (144), basée sur l'agriculture, les ateliers, l'instruction, vise à unifier harmonieusement cette société, non seulement par le partage d'une même foi et de mêmes mœurs – *Fides et mores* les deux composantes de l'orthodoxie – mais par l'application d'une même loi, ce « règlement qui est le même pour tout le Vicariat » (62). Là aussi, la Mission se différencie de l'impuissance des Européens. Alors qu'elle unifie (62) et civilise (constructions, écoles, ateliers...), ces derniers (Belges et Français, 65-66) sont divisés et divisent, ravagent (65), introduisent la famine (64). À noter toutefois que les Français font mieux que les Belges : les gens se réfugient « sur la rive française » (66) pour fuir les Belges.

Le souci apostolique d'Augouard ne fait aucun doute. Ce qu'il veut, c'est bien la participation des « pauvres âmes de cette Afrique centrale » (152) aux « mérites de la Rédemption » (153). Certes, on notera que le mot « évangélisation » n'envahit pas le texte : on ne le trouve qu'une seule fois à la ligne 100 ! Par ailleurs, on ne peut qu'être étonné du fait qu'il n'y soit nulle part fait mention d'activités proprement *religieuses*, à l'exception de « la Messe », « auguste Sacrement » uniquement considérée ici comme « la seule consolation qui existe parfois » pour le missionnaire « dans ces difficiles voyages » (126-129). Le genre littéraire « Demande de fonds » explique sans doute la chose ; sans doute rachète-t-on les enfants pour les baptiser, mais ce n'est point dit et n'apparaît pas la comptabilité précise exigée par le questionnaire de 1877 [51] mis au point par le dicastère de la Propagande pour les relations quinquennales.

Il est quand même surprenant que, dans ce rapport, il y ait si peu d'éléments proprement religieux. Plus que de formation religieuse, d'évangélisation par la parole et l'enseignement, Augouard semble présentement préoccupé par la dimension sociale et civilisatrice de l'Église qu'il implante, qu'il *construit*, faudrait-il dire plutôt. Tout ce que fait Augouard (rachat, écoles, hôpitaux) fait partie intégrante de la Mission : il s'agit de construire une société régénérée. C'est le salut de l'homme total qui est visé : on n'atteint les âmes qu'en se souciant des corps : le four à brique, l'hôpital et

51. Voir Claude PRUDHOMME, *op. cit.*, Chapitre 8 : Questionnaires, rapports et contrôle de l'action missionnaire, p. 221-250.

la vapeur participent à l'évangélisation. C'est parce qu'il pensait bien résumer les 25 premières années en Afrique de l'évêque missionnaire que son vicaire général, le P. Jules Remy, pouvait lui offrir « au nom de tous ses Confrères de la Mission de l'Oubanghi » un ouvrage qu'il avait intitulé : *Le Catholicisme et la vapeur au centre de l'Afrique* [52] ! Nulle volonté de la part d'Augouard de ramener le Royaume de Dieu à un horizon purement terrestre, mais certitude qu'il existe une civilisation chrétienne qui doit rapidement s'emparer de l'Afrique – et les fruits de la Rédemption y pousseront... – avant que la civilisation européenne corrompue n'y fasse ses ravages.

Une pensée missionnaire communément partagée fin XIX^e^ siècle

Augouard, c'est plus un style et une ardeur qu'une pensée missionnaire. Il pense spontanément comme les milieux traditionalistes et ultramontains de la deuxième moitié de son siècle. Une citation suffira – on aurait pu en sélectionner bien d'autres ! – à montrer l'absence d'originalité d'Augouard.

En 1894, Augouard est encore en France lorsque le R. P. Didon, des Frères prêcheurs, prononce un discours en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le 3 décembre, en l'église primatiale de Lyon, sur le thème : *La Puissance d'expansion de l'Église catholique*. Tout dans la Mission telle qu'Augouard la vit – rhétorique comprise – s'y trouve exposé et justifié :

« Voilà pourquoi, Messieurs, dans le mouvement de puissante expansion coloniale qui emporte la vieille Europe vers les terres lointaines occupées par l'humanité sauvage, barbare, ou immobilisée dans des civilisations vieillies, il est nécessaire que la force morale survienne pour adoucir les mœurs, apaiser la violence des instincts, éteindre les haines, raffermir la justice, enseigner la charité ; sinon le travail du colonisateur ne sera qu'une œuvre de violence, de conquête, de négoce, de mercantilisme et de destruction, et l'unité humaine, un vain rêve [53] », etc.

Alors que nous avons vu dans la première partie combien Augouard se voulait patriote, et même cocardier – catholique et français toujours, ce qui

---

52. *Op. cit.* – Nul doute, s'il l'avait connu, que Michel LAGRÉE aurait cité cet ouvrage dans le premier chapitre de sa propre étude : *La Bénédiction de Prométhée*. Religion et technologie, XIX^e^-XX^e^ siècle, Paris, Fayard, 1999.

53. R. P. DIDON, *La Puissance d'expansion de l'Église catholique*. Discours en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, prononcé dans l'église primatiale de Lyon, le 3 décembre 1894, Lyon, Imprimerie X. Jevain, 1894, p. 21.

ne veut pas dire républicain –, on notera que, dans son rapport à Rome, cet aspect est plutôt absent. Il se montre assez sévère pour les « agents du Gouvernement » (171-172) et insiste constamment sur la supériorité du travail de la Mission par rapport à celui des autres Européens. Il sait, en effet, que le cardinal Ledochowski n'est pas très porté à apprécier l'aspect nationaliste et français des choses, lui qui s'apprête à envoyer des missionnaires italiens en Afrique centrale, sur les brisées de la France. À Rome, pourtant, comme Français, Augouard n'hésite pas à se faire l'avocat de la République sans foi, en s'adressant directement au pape après la fin de non-recevoir de la Propagande. Mais, par ailleurs, comme Vicaire apostolique de l'Église romaine, il développe en son rapport une vision historico théologique – comme celle du père Didon – dans laquelle l'Afrique apparaît sous le feu croisé de deux stratégies : celle de l'Europe avec sa civilisation corruptrice et celle de Rome avec sa régénération rédemptrice. Le côté fascinant d'Augouard résidera toujours dans sa capacité *politique* à jouer sur les deux tableaux, son parti fondamental étant toujours, en dernier ressort, celui de l'Église.

La Mission du Congo-Oubanghi a deux pères, bien différents

Vu depuis aujourd'hui, on peut dire que la mission du Congo peut se reconnaître deux pères (mis à part le géant Duparquet, fondateur de la mission-mère de Landana, au Cabinda) : Mgr Hippolyte Carrie (1842-1904) et Mgr Prosper Augouard (1852-1921).

Paysan pauvre originaire du Beaujolais, Hippolyte Carrie avait toutes les qualités et tous les défauts de sa race : travailleur acharné, près de ses sous, creusant son sillon avec obstination avec un champ de conscience un peu étroit, c'était un authentique pasteur d'âmes qui avait eu l'intelligence de se mettre à l'école de la pensée de l'Église telle que son maître Duparquet la lui avait apprise à partir de Libermann. Il s'était mis à travailler de toutes ses forces pour une Église enracinée dans le sol congolais, devant se suffire à elle-même en ressources et en personnel indigène, notamment par la formation le plus vite possible de prêtres du pays vivant dans le style du pays. De nombreuses lettres pastorales, des *Règlements* et des *Coutumiers* entendaient construire ce *diocèse* d'Afrique de la même façon que tout diocèse européen... Importation d'un modèle occidental, sans doute, mais affirmation claire de l'égalité en dignité et en droit de toutes les Églises, même tropicales. Une telle conviction l'amène à insister sur toutes les

Photo Archives spiritaines.

Les « Frères Courage » de Mgr Augouard : sur l'échelle, le F. Meinrad Neubeck construisant la chapelle de Sainte-Radegonde, sur l'Alima, vers 1900, Devant la chapelle, le P. Alphonse Donnadieu.

Photo : Archives Propagation de la Foi, Lyon.

Mgr Prosper Augouard (1852-1921)
Vicaire apostolique de Brazzaville
de 1890 à 1921.

P. Jules Remy (1863-1942)
Vicaire général de Brazzaville
de 1896 à 1922.

vocations devant jaillir de la terre congolaise : de frères, de sœurs et surtout de prêtres. De son séminaire sortent deux premiers prêtres dès 1892, suivis de deux autres en 1898.

Le vicariat apostolique voisin de Brazzaville devra attendre 1938 pour avoir ses premiers prêtres. Dès le départ, en effet, Mgr Augouard a mené son action missionnaire de façon totalement différente, à l'image de l'homme qu'il était. Non pas implanter solidement l'Église sur le sol mais occuper le plus de terrain possible, le plus loin possible, le plus vite possible. Ce n'est pas sans raison que les Congolais l'avaient affublé du surnom de « *Diata-Diata* », que l'on traduit par « *Vite ! Vite !* ».

Sans Mgr Augouard, l'Évangile ne serait sans doute pas arrivé aussi vite jusqu'aux rapides de l'Oubangui, la sage lenteur et la trop grande prudence de Mgr Carrie l'auraient peut-être cantonné sur la côte et le proche intérieur... Deux tempéraments : – un conquistador – et un laboureur. Deux méthodes de travail : – occuper le plus de terrain possible en le laissant plus ou moins en friche ; – bêcher la portion de sol choisi et la faire produire tout de suite. Deux théologies missionnaires : – dilater l'Église au maximum en semant des bâtiments missionnaires comme autant de bornes repoussant les frontières ; – cultiver pastoralement le jardin du Seigneur et s'émerveiller des fleurs évangéliques qui y poussent.

Le choix des spiritains en 1896

Après six mois tourbillonnants et affairés en Europe, le 30 janvier 1895, nous l'avons dit, Mgr Augouard débarquait à Loango : l'y attendait, en plus de Mgr Carrie, Mgr Alexandre Le Roy, alors vicaire apostolique du Gabon... Il y avait là, dans cette concentration épiscopale, un résumé des styles et des pensées de la mission spiritaine en Afrique à la fin du XIX^{e} siècle... Et, quelques mois plus tard, tous les trois se retrouveront à Paris pour un chapitre général de la congrégation, après la démission pour raison de santé du T.R.P. Émonet [54]. Du lot des capitulants, se détachaient les deux figures de... Mgr Augouard et de Mgr Le Roy. Dès la première matinée, le dimanche 24 mai 1896, jour de la Pentecôte, Mgr le Roy fut préféré au premier et élu supérieur général des spiritains... L'historien de la congrégation, H. J. Koren commente : « Tous deux avaient de grandes qualités d'esprit et de cœur. Cependant, le patriotisme ardent d'Augouard n'était guère en accord avec

54. *BG*, t. XVIII, n° 113, juin 1996, p. 145-151.

certains principes sur lesquels Libermann avait beaucoup insisté. Il avait aussi la réputation d'être brusque. Le Roy était d'un naturel conciliant, et il avait toujours su distinguer religion et nationalisme [55]. »

Mgr Augouard retourna au Congo et arriva à Brazzaville, par Matadi et le chemin de fer de la rive belge, le 2 janvier 1897 [56]. Portant sa croix de chevalier de la Légion d'honneur, décernée le 11 juillet précédent et qu'on lui avait demandé d'arborer, il fut reçu avec les honneurs pour une nouvelle étape d'une exceptionnelle carrière missionnaire mouvementée, en Afrique et en Europe, qui ne devait prendre fin que le 3 octobre 1921, jour de sa mort, à Paris, à la maison mère, Mgr Le Roy étant toujours supérieur général...

Trois jugements de contemporains sur Mgr Augouard

Concluons cette étude par les appréciations de trois *contemporains*, très différents. Récemment publiée, extraite d'une lettre non destinée à la publication, la première est d'un colonial, fort peu préoccupé par les questions religieuses, au jugements mesuré mais aigu sur ceux qu'il côtoie, qui rencontre une fois Augouard, au début de sa carrière épiscopale, en 1891. La seconde est tirée du discours prononcé à Paris par Jules Simon, en juin 1895, commentant l'attribution à Mgr Augouard d'une « couronne civique » par la Société d'Encouragement au bien. La troisième émane de Mgr Le Roy (missionnaire explorateur, puis vicaire apostolique, comme Augouard) dans sa préface de la première biographie de l'« Apôtre du Congo français », trois ans après sa mort, en 1924.

Seul français survivant de la mission Crampel, Albert Nebout s'arrête à Liranga le 3 juillet 1891. Dans une lettre à son ami de Rouen, G. Monflier, on peut lire : « Le 4 juillet, Mgr Augouard, Évêque du Congo, vient déjeuner au poste avec le père Allaire, chef de la mission de Liranga. Mgr Augouard, ancien zouave pontifical, a les allures et le langage d'un officier de la cavalerie ; il est assez amusant et il semble pourtant manquer un peu de franchise et de charité chrétienne, sa conversation est pleine de causticité. [57] »

---

55. H. KOREN, *Les Spiritains*. Trois siècles d'histoire religieuse et missionnaire. Histoire de la congrégation du Saint-Esprit, Paris, Beauchesne, 1982, p. 392.

56. *Vie inconnue*, p. 161-166.

57. Albert NEBOUT *[1862-1940], Passions africaines*. Quarante années en Afrique occidentale française. Correspondance d'Albert Nebout, Gouverneur honoraire des Colonies, présentée par François Boirard et Claudine Dauba, Genève, Éditions Éboris, 1995, p. 92.

En l'absence de l'intéressé retourné au Congo, c'est à M. Augouard, père, à sa sœur, Céline, et au P. Grizard, représentant le supérieur général des spiritains, qu'en juin 1895, au Cirque d'hiver, en présence de 30 000 personnes (!), est remise une des trois couronnes civiques de l'année attribuées par la Société d'Encouragement au bien. Son président, Jules Simon [58], justifie ainsi cette distinction : « Précédant le plus souvent nos explorateurs, s'avançant dans les régions barbares de l'Afrique, la croix d'une main, le drapeau national de l'autre, Mgr Augouard a conquis à la civilisation et à la France un territoire équivalent à trois fois celui de la mère patrie, et on peut le qualifier hautement de grand Français, parce qu'il n'a jamais séparé ces deux cultes par excellence : Dieu et patrie [59]. »

Quant à Mgr Alexandre Le Roy, supérieur général des spiritains de 1896 à 1926 – et dont on dit qu'il n'appréciait pas toujours le vicaire apostolique du Congo –, il décrit ainsi, en 1924, le style du fondateur de l'Église de Brazzaville : « ...Mgr Augouard évolue avec une aisance parfaite, une verve intarissable, une activité et une énergie magnifiques, alimentées par sa foi profonde et son inaltérable dévouement patriotique. La lutte ne l'effraie pas. Au contraire ! Et l'un de ceux qui l'ont le mieux connu [60] m'écrivait un jour de Brazzaville, au cours d'un débat un peu monté, que lorsqu'il n'avait personne à combattre, quelque chose manquait à son bonheur... [61] »

58. Jules SIMON (1814-1896), Professeur de philosophie, devenu homme politique (Député, ministre, sénateur et chef de gouvernement).

59. Cité par Georges GOYAU, *Monseigneur Augouard*, Paris, Plon, 1926, p. 121 ; voir aussi *Vie inconnue*, p. 160.

60. Sans aucun doute, le père Jules Remy (1863-1942), à Brazzaville de 1888 à 1922. NB : BPF, n° 41, p. 18.

61. J. de WITTE, *op. cit.*, Préface, p. VI.

Mémoire Spiritaine

c'est aussi une collection de livres,
complément de la revue :
« Mémoire Spiritaine - Études et documents »
(Diffusion : Éditions Karthala, Paris)

1 - René CHARRIER, *Les Frères Courage.*
***Variations sur les Frères spiritains*,**
Paris, 1994, 240 p. dont 14 p. d'illustrations.
Prix : 15, 24 € (Frais d'envoi : 3, 51 €).

2 - Mgr GAY, *François Libermann.*
***Les chemins de la Paix*,**
3e édition, Paris, 1995, 192 p.
Prix : 9, 15 € (Frais d'envoi : 3, 51 €).

3 - Jean ERNOULT, *Les Spiritains au Congo,*
de 1865 à nos jours.
***Matériaux pour une histoire de l'Église au Congo*, Paris,**
1995, 496 p.,
nombreuses illustrations : cartes, croquis, photos.
Prix : 28, 20 € (Frais d'envoi : 5, 03 €).

4 - Christian de MARE présente :
Aux racines de l'arbre spiritain :
Claude François Poullart des Places (1679-1709).
***Écrits et Études*,**
Paris, 1998, 424 p., avec 45 illustrations, relié.
Prix : 26, 68 € (Frais d'envoi : 5, 03 €).

5 - Jean ERNOULT,
Histoire de la Province spiritaine de France,
Paris, 2000, 454 p., nombreuses illustrations.
Prix : 27, 44 € (Frais d'envoi : 5, 03 €).

Mémoire Spiritaine, n° 14, deuxième semestre 2001, p. 113 à p. 127.

Les aspects financiers du vicariat de l'Oubangui (Haut-Congo français) de 1890 à 1905

Olivier Ouassongo *

Fondé par le bref du 14 octobre 1890 à la suite de la division du vicariat apostolique du Congo français (Loango), le vicariat apostolique de l'Oubangui (Brazzaville) fut un champ d'expérimentation missionnaire de première importance dans lequel se côtoyaient avancée évangélique, projet politique et social, entreprises commerciales et chrétiennes, etc. Toutes ces activités avaient pour but de faire avancer l'évangélisation sur le territoire dudit vicariat. Elles dépendaient toutes, des ressources et de l'état des finances du vicariat auquel, Mgr Prosper Augouard [1] accordait une grande attention.

Écrire un article sur les aspects financiers du vicariat de l'Oubangui (Haut-Congo français, chef-lieu Brazzaville) est en quelque sorte s'attaquer au domaine réservé de Mgr Augouard. En effet, bien avisé sur l'importance des finances dans la réussite des œuvres d'évangélisation, l'évêque du Haut-Congo français, pour bien gérer sa juridiction, avait mis en place une méthode comptable qui consistait à augmenter les dépenses (réelles ou

* Chercheur à l'Institut d'Études Africaines (IEA) d'Aix-en-Provence.

1. Prosper Augouard, né le 16 septembre 1852 à Poitiers, vicaire apostolique du Haut-Congo français de 1880 à 1921 ; décédé à Paris, le 3 octobre 1921.

supposées) par rapport aux recettes afin de demander davantage d'allocations à ses bienfaiteurs.

Un mode de gestion particulier

Il était probablement le seul à connaître le montant exact de cette structure de gestion fondée sur l'existence de plusieurs caisses. Ainsi pendant les premières années de son existence (1890-1895) le vicariat de l'Oubangui avait quatre caisses :

– La première, à la procure générale de Brazzaville, était chargée de gérer recettes et dépenses locales telles que les ventes des briques, transport des personnes et des biens, fret, achat de vivres et de matériaux, etc. Elle réceptionnait aussi toutes les sommes venues de l'extérieur.

– La seconde, à Poitiers, ville natale d'Augouard, recueillait des fonds versés par des particuliers et surtout des ventes d'ouvrages, de cartes postales, de photos, de gravures, du Congo organisées par le chanoine Louis Augouard [2].

– La troisième caisse, à la maison mère de la congrégation du Saint-Esprit à Paris, centralisait les subsides et les allocations des Œuvres Pontificales Missionnaires (OPM) de Rome et de l'Œuvre de la Propagation de la Foi (OPF) de Lyon et de Paris et parfois des dons des particuliers.

– La quatrième caisse : de 1890 à 1895, une procure commune aux deux vicariats du Congo français (Bas-Congo français de Mgr Carrie [3] et Haut-Congo français de Mgr Augouard) était installée à Loango. Le procureur des deux vicariats était alors le père Jules Remy [4] ancien supérieur de la mission Saint-Paul des Rapides de Bangui (actuelle capitale de la République Centrafricaine). Il fut nommé à ce poste par les deux évêques. Très vite, une mésentente à propos des questions financières opposa Augouard à Carrie.

---

2. Frère cadet de Prosper Augouard, le chanoine Louis Augouard fut très actif dans le soutien financier du vicariat de son frère. Jusqu'à sa mort en 1951, il garda des liens étroits avec les successeurs de ce dernier.

3. Hippolyte Carrie, né le 10 février 1842 à Propières (Rhône). Ordonné prêtre le 1er juin 1867, il fut affecté au Gabon en 1872 et, en 1877, il fut l'un des fondateurs de la mission de Landana. Nommé vicaire apostolique du Congo français en 1886 avec résidence à Loango où il exerce son apostolat, jusqu'à sa mort, le 30 octobre 1904.

4. Né le 15 juin 1863, Jules Remy est envoyé en mission au Congo français en novembre 1888 ; il fut le premier supérieur de la mission Saint-Paul des Rapides de Bangui. En 1896, il fut nommé vicaire général de Mgr Augouard ; après la mort de celui-ci, il quitta Brazzaville en septembre 1922. Il mourut à Langonnet (Morbihan) le 14 janvier 1942.

Augouard accusait Carrie de « détourner une partie des allocations du vicariat de l'Oubangui ». Carrie de son côté reprochait à Augouard de « mal faire ses comptes [5] ». Ce malentendu fut la principale raison de la disparition de la procure commune au début de l'année 1896. Revenu à Brazzaville au mois de mars de la même année, le P. Jules Remy occupa le poste de vicaire général jusqu'en 1921.

Mis à part les allocations versées par Rome (Propagande, Sainte-Enfance et Œuvres antiesclavagistes), nous avons choisi d'étudier et analyser la gestion et l'utilisation des allocations de l'Œuvre de la Propagation de la Foi de 1890 à 1900. Nous élargirons nos commentaires à la manière dont ces subsides sont accordés au vicariat de l'Oubangui et aux diverses quêtes et activités d'Augouard pour assurer d'autres ressources à ses missions.

Chef du vicariat, Augouard était chargé d'établir le programme missionnaire de sa juridiction en se basant sur les encycliques, les brefs du pape et les doctrines d'évangélisation prônées par sa congrégation. En dehors de ses tâches ordinaires, celles de tout évêque, qui consiste à sanctifier, à gouverner, et à enseigner l'évangile dans sa circonscription [6], ainsi qu'à déléguer au vicaire général, aux missionnaires et aux catéchistes, afin d'assurer suivi et prolongement des tâches précédemment citées, les occupations d'Augouard telles qu'il l'entendait, pouvaient être classées en deux catégories.

La première concernait les contacts avec l'extérieur ; par exemple, la correspondance entre la mission et l'administration locale ou métropolitaine passait presque toujours par lui. Il était censé avoir un discours clair et des mots justes pour présenter les missions de son vicariat d'une manière convaincante à ses interlocuteurs ou à ses correspondants afin d'attirer les dons des bienfaiteurs et d'obtenir des subventions pour financer ses diverses œuvres.

La seconde, strictement interne, concernait le contrôle de la qualité de l'évangélisation dans chaque mission à travers l'enseignement du catéchisme, la formation des catéchistes, le fonctionnement des hôpitaux et des ouvroirs, etc.

---

5. Arch. CSSp, Chevilly-Larue, boite 176 BVI : lettre d'Augouard à Carrie, Brazzaville, le 17 mai 1897 ; réponse de Carrie à Augouard, le 7 octobre 1897.

6. Code du droit canonique : canons 386, 753, 756, 763, 835 et 1215.

31e année. — N° 51 Dimanche 23 décembre 1894.

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DU DIOCÈSE DE POITIERS

UN AN : 6 FRANCS — LE NUMÉRO : 15 CENT.

Bureaux à Poitiers, rue de l'Eperon, 4

SOMMAIRE :

I. **Calendrier** de la *Semaine*. — II. **Offices** de Poitiers et de Niort. — III. Noël. — Noël ! — IV. **Chronique diocésaine** : Nominations ecclésiastiques. — Lettre de Mgr l'Evêque relativement à l'Œuvre des Séminaires. — La fête de la Croix à Migné. — Le procès de Mgr Augouard. — Installation de trois curés doyens. — Les chanteurs de Saint-Gervais de Paris à Notre-Dame de Poitiers. — Compositions du Séminaire de Montmorillon. — Œuvre de Saint-François-de-Sales. — **Nécrologie** (le R. P. dom Turin). — V. **Chronique générale** : Les principaux événements de la semaine. — VI. **Variétés** : Les Roses de Noël.

OFFICES GÉNÉRAUX DE LA SEMAINE

Dimanche 23 décembre.

4e Dim. de l'Avent. *Violet*, 2 cl. sd. Mém. de S. Delphin à la Messe et à Vêpres.

Lundi.

(*Jeûne.*) *Violet*. De la Vigile.

Mardi.

Blanc. NATIVITÉ DE N.-S. d. de 1 cl. avec Oct. A Vêpres mém. du suiv. et des SS. Martyrs. **Quête pour les Séminaires** du diocèse.

Mercredi.

Rouge. S. Etienne, 1er mart., d. 2 cl. avec Oct. de l'Oct. et des SS. Martyrs, P. D. Vêpres de la Nativité, cap. de S. Etienne. mém. du suiv., de l'Oct. et des SS. Martyrs.

Jeudi.

Blanc. S. Jean, apôtre, d. 2 cl. avec Oct. Mém. des 2 Oct. Vêpre de la Nativité cap. de S. Jean, mém. du suiv. et des 2 Oct.

Vendredi.

Violet. Les SS. Innocents mart., d. 2 cl. avec Oct. Mem. des 3 Oct.

Samedi.

Rouge. S. Thomas, év. et mart., sd. Mém. de 4 Oct.

Dimanche.

Dim. de l'Octave.

Par son frère, l'abbé et futur chanoine Louis Augouard, Mgr Augouard entretiendra un immense réseau de soutien à la mission du Congo, notamment dans son diocèse de Poitiers.

À la recherche de bienfaiteurs

En ce qui concerne les aspects financiers, il apparaît que durant son épiscopat, Augouard avait non seulement la haute main sur les finances mais excellait dans la recherche des bienfaiteurs de son vicariat. Dans une lettre qu'il adressa le 23 novembre 1891 à Mgr Juteau, évêque de Poitiers, il écrit : « Après dix jours de navigation, j'arrivais heureusement à Saint-Louis [mission de Liranga] où mes anthropophages furent étonnés en voyant se dérouler pour la première fois une messe épiscopale. Il y avait en ce moment à Saint-Louis un petit coin de Poitou, car nous étions trois missionnaires de Poitiers et un quatrième qui a fait ses études à Poitiers pendant six ans [7]. L'année prochaine j'ai l'intention de fonder une mission sous le vocable de Sainte-Radegonde [8]. Ce sera pour ainsi dire, une colonie du grand diocèse [de Poitiers] et j'espère que vous voudrez bien la bénir. L'aumône n'a jamais appauvri personne [9]. »

Augouard demande clairement à l'évêque de Poitiers d'aider le vicariat de l'Oubangui et pour le convaincre il utilise la présence des missionnaires originaires ou ayant fait des études dans le Poitou, le nom d'une église connue de Poitiers ; le tout au nom de la charité chrétienne. Mais, la contribution des divers bienfaiteurs au budget du vicariat de l'Oubangui ne changea rien au déficit qui existait depuis la fondation de cette juridiction ecclésiastique. En observant les deux tableaux chiffrés [10] qui représentent le montant annuel de l'allocation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et de l'Œuvre de la Sainte-Enfance et les dépenses liées aux besoins du vicariat d'Augouard, l'on constate que de 1890 à 1900 les dépenses étaient toujours supérieures aux recettes. Certes, Augouard ne fut pas le seul à pratiquer cette

---

7. Mgr Augouard et les pères Moreau et Faure sont originaires du Poitou, alors que le père Allaire, lui, y a fait ses études (*Semaine religieuse* de Poitiers du 31 janvier 1892 : lettre d'Augouard à Mgr Juteau, Brazzaville, le 23 novembre 1891).

8. Au sujet de Sainte-Radegonde de l'Alima que Mgr Augouard vient de fonder (1899), les membres de l'œuvre de la Propagation de la foi de Lyon ironisent sur le fait qu'il y aura certainement une influence sur la charité des poitevins ses compatriotes (*cf.* OPM Lyon ; répartition 1899). Voir aussi P. Soumille et M. Amaye : « une source de l'histoire religieuse de la Centrafrique : les archives de la Propagation de la Foi de Lyon », i*n Recherches centrafrcaines*, n° 18, 1984, p. 104-136 et p 127.

9. *Semaine religieuse* de Poitiers du 21 janvier 1892 : lettre d'Augouard à Juteau : Brazzaville, le 23 novembre 1891.

10. À la fin de l'article, voir les deux tableaux donnant le montant des allocations annuelles de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et de l'Œuvre de la Sainte-Enfance accordées au vicariat de l'Oubangui de 1890 à 1900.

méthode comptable. Avant lui, Le Berre, évêque des Deux-Guinées (Gabon) de 1876 à 1891 et Carrie évêque du Bas-Congo français de 1886 à 1904 avaient su chacun à leur manière utiliser des dépenses réelles ou supposées [11] pour convaincre entre autres la Propagation de la Foi d'être plus généreuse en augmentant le montant des subsides accordés à leur vicariat [12]. Ayant travaillé avec Mgr Le Berre au Gabon de janvier 1878 au mois de novembre 1879, puis avec Carrie de Landana (situé de nos jours sur le territoire de l'enclave de Cabinda) à Loango de 1879 à 1890, Augouard utilisa cette méthode comptable à la perfection, surtout pendant la première décennie de son vicariat qui fut la période la plus dense sur le plan de l'installation et des constructions des églises : Augouard mettait en avant des arguments tels que l'éloignement des missions, entre autres, Saint-Paul des Rapides de Bangui et la Sainte-Famille de Bessou (actuellement, Ndjoukou), situées, pour la première à 1 800 kilomètres et la seconde à 2 200 kilomètres de la côte. Vers 1896, les œuvres de la mission (plantations, élevage, fabrique de briques cuites, transports effectués par le *Léon XIII*, bateau de la mission, etc.) généraient des revenus à la mission. On peut y ajouter les subsides versés par des particuliers, comme les aides parfois importantes apportées par Antonn Greshoff [13] qui versa 40 000 lires en 1894 à la mission de Brazzaville.

Augouard fit parfois allusion aux subsides des particuliers dans ses rapports annuels, il n'en précisait pas le montant. Par exemple à la fin du rapport annuel de l'année 1899, il écrit : « Je n'ai pas parlé des dépenses de nos deux petits bateaux à vapeur, les frais d'entretien étant couverts par le fret qui nous est fourni par le gouvernement ou les particuliers, lorsque nous avons de la place à bord [14]. » Jusqu'en 1901 il ne mentionne pas les ressources internes (celles rapportées par les œuvres locales). Son envie de

---

11. N.D.L.R. : « Supposées » : en fait, il est possible que toutes les dépenses aient été bien réelles, la différence entre les subsides et les dépenses représentant ce qui était reçu des bienfaiteurs (à côté des subsides) et faisait partie des ressources de la mission.

12. *Cf.* OPM Lyon, G 67, vicariat du Gabon (1860–1922) et G 38, vicariat du Congo français : rapports annuels à l'Œuvre de la Propagation de la Foi : Saint-Paul des Rapides et surtout la Sainte-Famille de Bessou.

13. Greshoff (Antonn) représentant à Brazzaville de la maison hollandaise NAVH de 1890 à 1905 et principal donateur local de la mission catholique. Les 40 000 lires versées par Greshoff à la mission de Brazzaville sont l'équivalent de l'allocation antiesclavagiste accordée à cette même mission en 1892. *Cf.* Arch. CSSp, Chevilly-Larue, Bte 183 BI : Augouard au cardinal Ledochowski, Brazzaville, le 24 décembre 1892.

14. OPM Lyon, G 105, vicariat de l'Oubangui (1890-1915) ; G 07157, lettre d'Augouard aux présidents des conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; Brazzaville, le 1er septembre 1899.

conserver le montant des sommes qui lui sont allouées et probablement ses origines de fils d'artisan, habitué à la discrétion sur ses revenus, et surtout sa détermination à réussir coûte que coûte sa mission d'évangélisation ne seraient pas étrangères à ce comportement. Ainsi il n'hésitait pas à arguer, par exemple de la corruption et du comportement « immoral » des blancs (européens) du Congo [15] qui l'empêchaient de travailler comme il le voulait. Aussi, utilisa-t-il le cannibalisme de certaines tribus locales en particulier les Bondjo qui vivaient aux environs du poste de Bangui et parfois une catastrophe naturelle comme la foudre tombée sur la cathédrale de Brazzaville en 1897 pour réclamer une augmentation des subsides dont il trouvait le montant insuffisant pour son vicariat [16]. Malgré une vigilance et une attention soutenues des membres de l'Œuvre de la Propagation de la Foi qui connaissaient l'existence des multiples caisses du vicariat de l'Oubangui et les quêtes organisées à Poitiers par les amis d'Augouard, ses membres votèrent pour l'augmentation du montant des subsides accordés au vicariat d'Augouard cette année-là (1897).

Des suppléments aux allocations ordinaires

Parfois le montant de l'allocation baisse. Souvent cette baisse était compensée par une aide extraordinaire, supplément pour payer les voyages des missionnaires, pour construire de nouvelles missions ou chapelles, etc. Par exemple en 1891, en plus des subsides de 28 000 F une allocation extraordinaire de 4 000 F fut versée au vicariat de l'Oubangui. Mais cette même année Augouard écrit : « Le vicariat de l'Oubangui nouvellement fondé a dû d'abord consolider ses deux établissements principaux (Brazzaville et Liranga), et surtout Brazzaville, chef-lieu de la Mission. Tout d'abord l'établissement des sœurs qui comprend six bâtiments en briques, a été fondé et quatre religieuses de Saint-Joseph de Cluny y dirigent une école et un ouvroir pour les femmes indigènes... Au commencement de 1893, nous allons fonder la mission de Saint-Paul des Rapides dans le Haut-Oubangui au centre même du cannibalisme le plus effréné. Là aussi, là surtout, il y a quantité de pauvres âmes à arracher aux griffes du démon et à la dent des cannibales ; c'est là où, Crampel, Musy et de Poumeyrac furent tués et

15. *Idem* : G 07152, lettre d'Augouard à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, Brazzaville, le 15 octobre 1898.

16. *Idem* : G 07 149, lettre d'Augouard à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, Brazzaville, le 1er janvier 1897.

mangés [17]. » L'on trouve dans cette citation les arguments régulièrement utilisés par Augouard pour convaincre ses donateurs. S'il est vrai que l'œuvre des religieuses de Cluny, arrivées à Brazzaville le 24 août 1892 était en construction en novembre de la même année, Augouard forçait souvent les traits sur le cannibalisme, thème qu'il savait utiliser pour faire sa publicité et celle de l'avancée de l'œuvre d'évangélisation dans son vicariat. Ainsi, des trois personnes qu'il cite comme victimes des cannibales du Congo, seule l'une d'elles (Musy) le fut. Paul Crampel [18] fut tué à plus de 300 km de Bangui, précisément aux environs de la ville de Kaga Bandoro, chef-lieu de préfecture de Gribizi (Nord de Centrafrique actuelle) le 8 avril 1891 [19]. Ensuite Maurice Musy, chef de poste de Bangui fut massacré et mangé le 2 janvier 1890, alors qu'il intervenait avec ses hommes dans une dispute qui opposait les tribus Bondjos (Salanga et Bouzerou) aux alentours de Bangui [20]. Enfin, de Poumeyrac trouva la mort dans les affrontements qui mettaient aux prises ses troupes et les tribus Bougbous de l'est de l'actuelle Centrafrique, là encore le champ de bataille est situé à plus de 300 km à l'est de Bangui.

Par rapport aux allocations, un déficit chronique

En outre, Augouard présentait volontiers et sans aucune preuve les dépenses de sa juridiction comme supérieures à celles des missions du littoral (Bas-Congo) et les missions de l'État Indépendant du Congo comme financées par des bienfaiteurs particuliers qui organisaient de « grosses quêtes » en Belgique. De 1890 à 1900, les dépenses du vicariat de l'Oubangui, en particulier celles qui concernaient les allocations de la Sainte-Enfance [21], de la Propagation de la Foi et de la Propagande, furent déficitaires.

---

17. OPM Lyon, G 07 142 : Compte rendu de l'année 1892, adressé par Augouard à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, Brazzaville, le 1er novembre 1892.

18. Paul Crampel (1864-1891) arriva au Congo, comme secrétaire de Savorgnan de Brazza, en février 1887. Le ministère de l'Instruction publique lui confia la mission de traverser l'Afrique, du Congo à la Méditerranée par le lac Tchad. Parti de la vallée de l'Oubangui (Bembé) le 29 octobre 1890, Paul Crampel fut tué le 8 avril 1891, lors d'une opération contre Rabah.

19. Pierre KALCK, *Histoire de la République Centrafricaine*, Paris, Berger-Levrault, 1974, 340 p., p. 145.

20. *Journal officiel* du Congo français du 5 février 1891, p. 6.

21. *Cf.* à la fin de l'article les tableaux chiffrés des subsides de l'Œuvre de la Sainte-Enfance et de l'Œuvre de la Propagation de la Foi au vicariat de l'Oubangui, de 1890 à 1900. Lire aussi la lettre adressée par Augouard à l'Œuvre de la Propagation de la Foi : le 1er novembre 1893 (OPM Lyon, G 07 143 et G 07 144).

Les constructions de missions dont le coût, estimé par Augouard, s'élevait de 20 000 à 50 000 F. par an, étaient souvent étalées sur plusieurs années. L'entretien des missionnaires (de 3 000 à 10 000 F. par an), les frais de transport de la côte vers les missions, les émoluments versés aux porteurs de caravanes de Loango à Brazzaville, qui passèrent entre 1890 à 1898 de 30 à 50 F par tête, furent des raisons suffisantes pour Augouard de demander l'augmentation du montant des subsides versés à sa mission. Au fur et à mesure que le territoire se modernisait, les prix des denrées et des produits de première nécessité augmentaient ; plus l'on avançait vers l'intérieur, plus les prix montaient. Par exemple en 1893, le prix d'un kilogramme de sel, qui était de 0,10 F sur la côte (Loango ou Matadi), passait à 2 ou 4 F selon la distance qui séparait la mission concernée de ladite côte. Le prix du litre de vin de messe, lui, passait de 0,60 à 5 F de la côte aux missions de l'intérieur.

Le point culminant des déficits budgétaires de la première décennie de l'existence du vicariat de l'Oubangui fut atteint en 1896 ; de 65 000 F en 1895, il passa à 119 500 F l'année suivante. Plusieurs événements secouèrent le Congo français à ce moment-là. D'abord la grève des porteurs de la tribu Loango qui bloquèrent la mission du capitaine Marchand [22] entre la côte et Brazzaville pour protester contre les réquisitions abusives et fréquentes qu'ils subissaient. À l'époque les porteurs estimaient qu'ils étaient mal payés. Il y avait, entre Brazzaville et Comba, des affrontements entre les populations locales (bassoundi et batéké) et les tirailleurs sénégalais. Mécontent de ce soulèvement qui retardait sa mission, le capitaine Marchand, avec l'accord du Commissaire général du Congo français Savorgnan de Brazza, décida de « nettoyer » le pays Soundi (au sud du Niari) et de réorganiser le portage en obligeant les riverains de la piste, vaincus ou non, à porter les charges [23]. Conséquences de ces troubles, les colis de vivres n'arrivaient plus à la mission [24].

Les commerces de Brazzaville tels que la maison hollandaise (NAVH) furent en rupture de stock. Dans cette confusion une partie des pièces

---

22. Né le 22 novembre 1863 à Thoissey en France, Marchand arriva au Congo français en juillet 1896. En 1897, il partit de l'Oubangui pour explorer la région encore mal connue du Bahr El Ghazal (ouest du Soudan actuel). Le 10 juillet 1898, sa mission parvenait à Fachoda (Soudan), mais dut évacuer les lieux en novembre 1898. Il meurt à Paris le 13 janvier 1934.

23. Marc MICHEL, « Deux lettres de Marchand à Augouard », *Revue française d'Outre Mer*, 1er trimestre 1965, p. 41-91 (p. 44).

24. Arch. CSSP, Chevilly-Larue, Bte 507AII, lettre d'Augouard à Marchand, Brazzaville, le 8 janvier 1897.

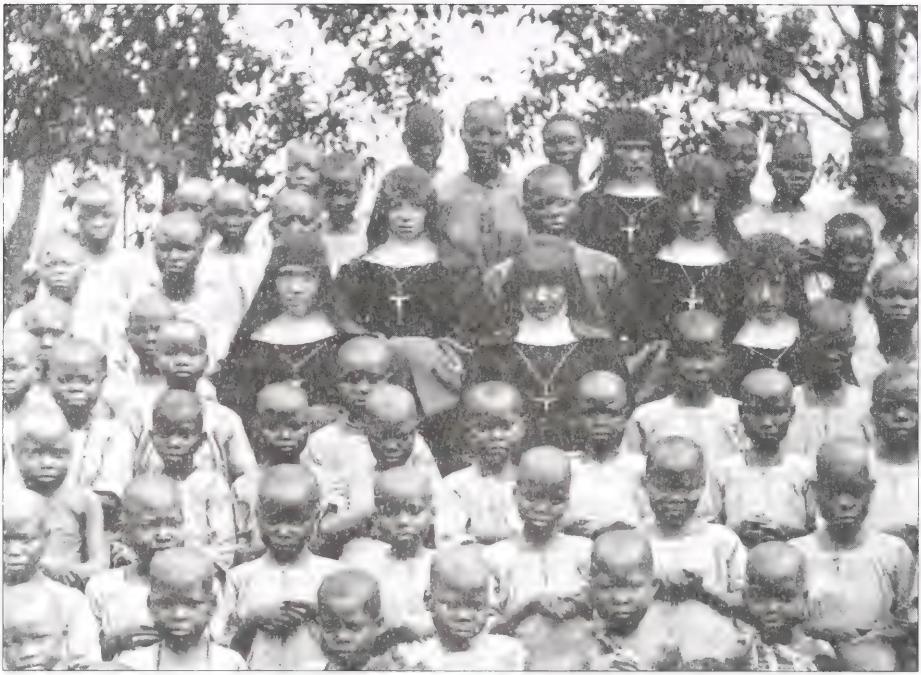


Photo : Archives spiritaines

Autour de Mère Marie (*premier rang des sœurs, au milieu*),
la communauté des sœurs et une partie des enfants dont elles s'occupent.

M. Anton Greshoff, de la N.A.H.V.

Le commandant Marchand.

détachées du *Léon XIII* [25] disparut. Devant ces événements, Augouard accusa Marchand d'affamer les religieuses de Brazzaville et de gêner l'avancée de l'évangélisation en brutalisant les populations locales [26]. Cette accusation n'était pas tout à fait fausse, car au Congo des années 1890, dès que la population se sentait brimée, elle n'hésitait à se réfugier en brousse ou à passer sur le territoire de l'État Indépendant du Congo. Évangéliser dans ces conditions-là n'était certainement pas évident.

Quand Augouard demanda à l'Œuvre de la Propagation de la Foi d'augmenter le montant de l'allocation accordée à son vicariat au titre de l'année 1897, les membres de l'œuvre lui accordèrent 30 000 F (1 000 F de plus que l'année précédente), avec ce commentaire : « Cette mission [vicariat de l'Oubangui] puissamment aidée par les subsides antiesclavagistes, par les quêtes en France et par des dons nombreux que son chef s'entend à provoquer comme personne, poursuit ses progrès et active ses bâtisses [27]. » Les membres de la Propagation de la Foi semblaient bien connaître Augouard et la gestion financière de son vicariat car, pendant l'année 1896-1897, la mission de Brazzaville, en dehors de ses revenus internes, avait reçu des dons et des aides diverses. Par exemple, 19 150 F de l'Œuvre antiesclavagiste et 18 500 F de la Propagande. Mis à part l'allocation de l'Œuvre antiesclavagiste, le déficit budgétaire était permanent pour les autres œuvres selon que Augouard les séparait ou les mélangeait à son gré, comme en 1898 où les dépenses effectuées sur le compte de la Propagande furent mélangées avec celles de la Propagation de la Foi, alors qu'en principe les deux caisses sont indépendantes l'une de l'autre. Pour justifier ces dépenses Augouard écrit : « J'ai eu la douleur de voir arriver des protestants anglais grâce à la complicité de Monsieur de Lamothe, gouverneur du Congo français. J'ai protesté énergiquement auprès du ministre des colonies [Georges Trouillot] au point de vue français car hélas ! le point de vue religieux est le moindre souci de nos gouvernants actuels. Ils doivent cependant savoir que les protestants anglais (d'origine allemande) sont les pires ennemis de la France et j'espère encore que ma protestation sera prise en considération [28]. »

---

25. N.D.L.R. : Il s'agit du deuxième bateau de la mission, nettement plus grand que le premier. Il garda le nom de *Léon XIII* et la première embarcation devint le *Diata* (le surnom de Mgr Augouard était *Diata-Diata*, qui signifie « Vite-Vite »).

26. *Bulletin du Comité de l'Afrique Française* (BCAF), 1896, n° 4, ; p. 304-305 et *Annales Apostoliques*, 1896, n° 44, p. 158.

27. OPM Lyon, Volume *Répartition*, Vicariat de l'Oubangui, 1897, n° 138, p. 167.

28. OPM Lyon, G 07152, lettre d'Augouard à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, Brazzaville, le 15 octobre 1898.

Un aspect des relations Mission-Administration

Ce rapport annuel de l'Œuvre antiesclavagiste, adressé par Augouard au cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, le 14 octobre 1898, a été écrit dans un contexte de crise ouverte entre la mission et l'administration locale. À la suite du prêt du bateau *Diata* par la mission à l'administration, le bateau eut des avaries et il tomba en panne lors du second voyage [29]. L'administration qui dans un premier temps avait stationné le *Diata* au port du gouvernement pour réparation, décida le 2 juin 1898 de le renvoyer avec son mécanicien lui aussi prêté par la mission à l'État. L'administration estimait n'avoir ni les moyens de payer le mécanicien, ni ceux de réparer le bateau. Après plusieurs mois de dispute, Augouard saisit Guynet, délégué du Congo français au Conseil supérieur des colonies. Par le biais du ministre des colonies, Antoine Florent Guillain [30]. L'affaire fut confiée à l'inspection générale des travaux publics des colonies. Cette instance, en s'appuyant sur l'accord du 28 avril 1898, donna raison à la mission [31] qui fut dédommagée en juin 1899 par le versement d'une somme de 6 000 francs par la partie adverse [32]. Soulignons qu'au Congo français existait déjà ce que nous appelons « l'anticléricalisme équatorial ». Certains fonctionnaires, à tort ou à raison, s'opposaient souvent pour des raisons personnelles à des missionnaires ou à Augouard lui-même. Mais ce qui différenciait cette attitude de l'anticléricalisme métropolitain était le fait que Mission et Administration, compte tenu du but à atteindre pour les deux camps, à savoir évangéliser et coloniser pour la France, s'entraidèrent même pendant les disputes : soins dans les hôpitaux, distributions de vivres et produits divers.

Attitude vis-à-vis des protestants

Quant à la présence des protestants anglais au Congo, elle n'était pas réelle. En effet, la mission presbytérienne américaine, après cinquante années

---

29. Les engagements écrits, pris par l'administration précisaient que toutes pannes ou avaries du bateau pendant les deux voyages dans le Haut-Oubangui étaient à sa charge.

30. Guillain (Antoine Florent), né le 7 février 1844 à Paris, fut ministre français des colonies du 1er novembre 1898 au 22 juin 1899.

31. Centre des archives d'Outre Mer (CAOM) Aix-en-Provence : A.G.F., S.G. d3 ; article 5 de l'accord du 28 avril 1898 signé Brazzaville par l'Administration et la Mission catholique.

32. OPM Lyon dos. K, papiers Augouard ; K 00939, Lettre d'Augouard à Madame Kergonano, Brazzaville le 11 novembre 1899. Voir aussi CAOM Aix, AEF, SG, d3, lettre d'Henrion à de Lamothe, Brazzaville le 24 août 1899.

au Gabon, lassée des pressions de l'administration française et face à la diminution de ses actions évangéliques, transféra le 15 mars 1892 ses missions à la Société des Missions Évangéliques de Paris avec moins d'une centaine de convertis. Le 10 juin 1892, Élie Allegret [33] et Teisserès, tous les deux missionnaires français, arrivèrent à Libreville pour prendre officiellement leurs fonctions. Sur le territoire du vicariat du Haut-Congo français, il n'y avait pas un seul missionnaire protestant anglais ou étranger en 1898. Par contre, la présence de plusieurs sociétés protestantes étrangères dans l'État Indépendant du Congo paraissait aux yeux de l'évêque du Haut-Congo français comme une menace d'invasion religieuse des territoires voisins soumis à la domination française par des « espions » allemands déguisés en missionnaires protestants [34]. Le désir desdites sociétés de s'installer au Congo français n'a fait qu'accentuer ce sentiment chez Augouard, qui ne manquait aucune occasion d'insister sur la nécessité pour les Européens du Congo français de donner le bon exemple aux indigènes en venant à la messe le dimanche.

En janvier 1899, alors qu'il se rendait dans le Haut-Oubangui, le gouvernail du *Léon XIII* casse. Augouard fut obligé de demander de l'aide aux protestants anglais installés sur le territoire de l'État Indépendant du Congo. Ces derniers mirent à sa disposition un petit vapeur qui lui permit de fonder la mission Sainte-Radegonde de Sambikio [35]. Pour des raisons de publicité et surtout parce que les bienfaiteurs catholiques de sa mission n'étaient pas disposés, à ce moment-là, à accepter cette forme œcuménique de la charité, il cacha cette aide matérielle. Ainsi dans le texte imprimé publié par son frère, les ateliers de la mission anglo-protestante disparaissent et les protestants deviennent des « commerçants » [36].

---

33. Élie Allegret (1865-1940) : pasteur protestant, il exerce au Gabon (Talagouga et Lambaréné) jusqu'en 1903. Chargé de l'église de Passy, aumônier au Cameroun de 1917 à 1919, puis de 1920 à 1921. Élu à la tête de la Société des Missions Évangéliques de Paris en 1923, il meurt dans ladite ville en 1940.

34. Arch. CSSp, Chevilly-Larue, Bte 183 BI, lettre d'Augouard au cardinal Ledochowski, Brazzaville, le 14 octobre 1898.

35. OPM de Lyon, K00935, lettre d'Augouard à Madame Kergonano, Brazzaville, le 20 janvier 1899 et K001031, lettre d'Augouard à M^me^ Vacquerie d'Alençon, Brazzaville, le 4 février 1899.

36. Chanoine Louis AUGOUARD *28 années au Congo*, Poitiers, 1905, p. 248-249. On voit qu'il est nécessaire de lire avec attention et prudence les rapports annuels et quinquennaux adressés par Augouard aux différentes œuvres qui subventionnaient sa mission. Cet état d'esprit doit être élargi à la correspondance qu'entretenait Augouard avec des donateurs particuliers.

Conclusion : des résultats positifs

Épine dorsale des réalisations missionnaires, la gestion financière du vicariat de l'Oubangui, pendant la première décennie de son existence, fut complexe. Cette complexité fut inventée par Augouard pour récolter et engranger suffisamment de ressources en nature et en argent afin de financer l'œuvre de l'évangélisation. Ce mode de gestion financière facilita le bon fonctionnement quotidien des missions, la réalisation de diverses œuvres et donna des résultats significatifs. De 1890 à 1900, le nombre des catholiques passa de 250 à 2 500, celui des conversions annuelles de 17 à 426, et les églises, elles, passèrent de 2 à 9. Sans compter, treize écoles, huit hôpitaux, six écoles professionnelles, un ouvroir et deux écoles de catéchistes et instituteurs qui participèrent à la consolidation et à l'enracinement de l'évangélisation au Congo français. Devant ces résultats, force est de reconnaître que toutes ces considérations matérielles nécessaires à la vie des missions du vicariat de l'Oubangui, n'entachèrent en rien la foi, le dynamisme et le souci d'évangélisation des populations du Congo français par Mgr Augouard. Au moment où une nouvelle ère s'ouvre pour le Congo Français, avec l'arrivée des compagnies concessionnaires et la mise en marche de la ligne du chemin de fer belge entre Kinshasa et Matadi (État Indépendant du Congo) qui eut comme conséquence la fin des caravanes entre Brazzaville et la côte (en particulier pour la mission de Brazzaville), les bases des missions du vicariat de l'Oubangui étaient solidement plantées.

Subsides de la Propagation de la Foi (1890 - 1900)

Années	Montant alloué en Francs	Dépenses
1891*	32 000[1]	91 500
1892	28 000	79 000
1893	27 000	67 000
1894	30 000	60 000
1895*	31 750	65 000
1896	29 000	119 500
1897*	36 000	84 000
1898	29 000	84 000
1899	30 000	86 000
1900	30 000	102 000

1.* Ce montant est constitué de l'allocation proprement dite (28 000 F) et de la subvention extraordinaire accordée au Vicariat d'Augouard pour le transport de ses missionnaires (4 000 F). Ce sera pareil en 1895 et 1897.

Subsides de la Sainte Enfance[1] (1890 - 1900)

Années	Montant alloué en Francs	Dépenses
1891	19 000	27 500
1892	16 000	28 000
1893	------[2]	----
1894	-------	----
1895	25 400	40 650
1896	20 000	41 500
1897	19 150	31 000
1898	20 000	34 750
1899	36 520	46 325
1900	41 750	47 275

1. Le but de cette œuvre est de racheter des enfants esclaves, de les placer en nourrices, ou dans des familles chrétiennes, ainsi que de veiller au bon fonctionnement des orphelinats et des fermes.

2. Augouard n'a pu donner les détails de son œuvre dans son Vicariat, étant absent de ce dernier.

Le vicariat apostolique de Brazzaville au moment de la création, en 1909, de la préfecture apostolique de l'Oubangui-Chari (les limites en seront modifiées par la suite).

Annales Apostoliques, mai-juin 1927, p. 87.

Mémoire Spiritaine, n° 14, deuxième semestre 2001, p. 128 à p. 150.

Les Franciscaines missionnaires de Marie au Congo-Brazzaville : les débuts à Boundji 1910-1937

Sœur Odile de Langavant

Introduction

Le 28 mai 1886, a été créé le vicariat apostolique du Congo, dont le titulaire est Mgr Hippolyte Carrie, qui réside à Loango, sur la côte atlantique. Vers l'intérieur, les limites du vicariat restent imprécises. Dès l'année suivante, Mgr Carrie et le P. Prosper Augouard, entreprennent un voyage de prospection, à partir de Brazzaville, sur le Congo jusqu'à son confluent avec l'Oubangui. Les deux voyageurs disposent pour cela d'une embarcation, le Léon XIII, *baleinière de 11 m de long sur 2 m 10 de large, arrivée en pièces détachées à Brazzaville et qui a été remontée sur place. Ce voyage donnera naissance par la suite à la mission de Liranga (1889).*

Le 14 octobre 1890, séparé du vicariat de Loango, est érigé le vicariat apostolique de l'Oubangui, dont la charge est confiée à Mgr Prosper Augouard, avec résidence à Brazzaville. À l'époque, le moyen de communication principal, dans cette région, est le réseau fluvial. Pour l'utiliser au mieux, Mgr Augouard constitue sa flottille : en 1898, le nouveau Léon XIII [1] *est mis en service et, en 1909, le* Pie X [2] *s'ajoute aux deux autres bateaux.*

---

1. Le nouveau *Léon XIII* fait 20 m de long sur 3 de large. L'ancien est rebaptisé *Diata* (« Vite », surnom de Mgr Augouard).
2. Le *Pie X* est long de 27 m sur 5 de large.

C'est d'abord sur l'Oubangui que sont implantées, en 1894, deux nouvelles missions : « Saint-Paul des Rapides », à Bangui et, plus en amont, « La Sainte-Famille », à Bessou. Mgr Augouard décide ensuite d'établir trois missions sur l'Alima. En juin 1897, il remonte cette rivière (jusqu'à l'ancien poste administratif situé à l'endroit où, quelques années auparavant, venant du Gabon, Pierre Savorgnan de Brazza a abouti sur l'Alima), pour fonder la mission « Notre-Dame », de Lékéti. Deux ans plus tard, Mgr Augouard ouvre la mission de « Sainte-Radegonde », à Tsambitso, plus proche de l'embouchure de l'Alima. Enfin, en janvier 1900, entre Tsambitso et Lékéti, c'est la fondation de « Saint-François Xavier » de Boundji, qui par la suite, restera la plus importante des trois missions de l'Alima [3].

Les débuts, à Boundji, sont difficiles, au point qu'en avril 1903, Mgr Augouard décide la fermeture provisoire de la mission. La reprise à lieu le 30 septembre 1904, avec l'arrivée du P. Jean Prat, du P. Édouard Épinette et du F. Pol de Léon Cornec. Ce dernier, atteint de la maladie du sommeil, rentre en France dès 1906. L'année suivante, c'est le P. Épinette qui succombe, à la suite d'une bilieuse. Il est remplacé à la fin de la même année, par le P. Adolphe Jeanjean. Ainsi se constitue le tandem Prat-Jeanjean qui a marqué les débuts de la mission de Boundji pendant plus de vingt ans.

Nous laissons maintenant la parole à la Sœur Odile de Langavant [4] *qui a écrit une histoire des Fransciscaines Missionnaires de Marie au Congo-Brazzaville, ouvrage qui n'est pas encore publié, dont nous extrayons ici ce qui concerne la présence et les activités des sœurs à Boundji, depuis leur arrivée jusqu'à la fin des années 1930.*

À la recherche de religieuses pour la mission de Boundji

Dans l'Alima, Mgr Augouard constatant l'extension des missions et en particulier l'affluence des filles, forme le projet d'appeler des religieuses à la rescousse : « Nous songeons à établir des religieuses ; car les indigènes ne veulent nullement consentir à nous donner leur fille pour les faire instruire à

---

3. À vol d'oiseau, ces trois missions sont situées approximativement à une centaine de kilomètres l'une de l'autre.

4. Sœur Odile de Langavant, entrée chez les Franciscaines Missionnaires de Marie en septembre 1940, a pris le premier bateau partant de Bordeaux après la guerre, en avril 1946, pour la fondation de Poto-Poto (Brazzaville). Revenue en France, elle s'occupe de la communauté chrétienne des Africains, à Paris d'abord, et actuellement à Nantes.

Brazzaville. Ils craignent de ne plus les revoir. Cette installation pourra d'ailleurs devenir un centre pour les filles de Sainte-Radegonde et Lékéti. Dieu veuille que ce soit bientôt [5]. »

De retour d'une visite dans l'Alima, Monseigneur écrit : « Mon voyage dans l'Alima a été excellent et j'ai constaté partout des progrès les plus consolants. À Saint-François (Boundji) tout va bien et les constructions des sœurs sont terminées, on attend celles-ci avec impatience. Où vais-je trouver ce personnel en France ? Quelle est la Congrégation qui voudra se dévouer à l'évangélisation de ces bonnes petites Négresses de l'Alima, qui n'attendent que ces Sœurs pour nous donner bien des consolations [6] ? »

Il faut dire que lorsqu'il écrivit cela, il venait d'avoir le refus de plusieurs congrégations qui estimaient n'avoir pas le personnel nécessaire : Sœurs de Saint-Joseph de Cluny (lettre du 23 mars 1909), Sœurs de la Sagesse (27 juillet), Sœurs Bleues de Castres (6 août), Sœurs de Saint-Paul de Chartres (20 août) ; le mois suivant enfin, deux nouveaux refus : ceux des Sœurs de Saint-Vincent de Paul et des Filles du Saint-Esprit de Saint-Brieuc.

Les FMM, volontaires pour le vicariat apostolique de Brazzaville

Enfin, le 10 novembre 1909, l'évêque de Saint-Brieuc et Tréguier écrit à Mgr Augouard qu'il a demandé aux Franciscaines Missionnaires de Marie [7] d'aller dans l'Alima et qu'elles vont répondre par l'affirmative si on leur laisse un délai [8].

Monseigneur exulte en apprenant que l'institut des FMM a accepté son offre. Il écrit à son frère : « Tu penses si j'ai été heureux d'apprendre l'acceptation des Franciscaines de Marie pour venir dans mon Vicariat. Je

---

5. Texte cité dans : *Notre Histoire*, t. VI, p. 4. *Notre Histoire* : histoire de l'institut, de sa fondation à 1972, rédigée par S. Marguerite Jeannerod et S. Jeanne Hubert, FMM. L'ouvrage comporte 13 tomes ayant chacun plusieurs volumes. Il n'en existe que trois ou quatre exemplaires dactylographiés. C'est une source très précieuse pour orienter un travail historique de caractère scientifique, surtout en ce qui concerne les cinquante premières années de l'institut.

6. Chanoine AUGOUARD, *44 années au Congo*, Évreux, 1934, p. 27 : lettre de Mgr Augouard du 9 juin 1909.

7. Nous les désignerons désormais par leur abréviation : FMM.

8. Les FMM était déjà présentes au Congo belge depuis 1896 (Makanza) et à San Salvador (ou « Mbanza Kongo ») capitale de l'ancien royaume du Congo, qui fait alors partie de l'Angola), depuis 1908.

viens de leur écrire pour arranger les choses et dire que ce sera parfait si les Sœurs peuvent venir en avril ou mai [9]. »

Mère Marie de la Rédemption écrit à Mgr Augouard le 19 mars 1910 pour lui demander de retarder le départ prévu pour le 25 avril ou 25 mai [10].

En juillet, Mgr Augouard écrit à son frère, le chanoine Augouard : « Tout d'abord, merci de ton télégramme annonçant l'arrivée des Sœurs et n'ayant mis que cinq jours pour venir à Brazzaville. [...] Tu me tires vraiment d'embarras, car j'étais dans l'incertitude et maintenant nous sommes renseignés. Le Père Remy va aller au-devant des Sœurs à Matadi où il obtiendra de l'économique et du confortable au chemin de fer. On va terminer le *Pie X* qui a repris sa mine pimpante du début [11]. Maintenant nous attendons les Sœurs de pied ferme, et ça va être un fameux événement dans l'Alima [12]. »

Oui ! les FMM peuvent arriver pour remplir leur rôle d'éducatrices des jeunes filles et fillettes du Congo à Boundji. Elles remplaceront les vieilles grands-mères si dévouées auprès de ce monde turbulent. Elles sont attendues pour collaborer avec les missionnaires spiritains à l'Évangélisation de ce coin de terre au Congo. La collaboration entre eux sera sincère, respectueuse et cordiale, s'exprimant, en beaucoup d'occasions par de mutuelles petites attentions délicates : cadeaux, gâteries, services ; et surtout, par une grande fidélité à suivre leurs conseils pour la vie matérielle, le règlement de l'internat, les coutumes, etc.

La spiritualité du P. Libermann n'a-t-elle pas des points de convergence avec celle de Mère Marie de la Passion ? Zèle ardent, esprit de sacrifice, amour de la vie cachée, préférence pour les petits et les pauvres, dévotion à Marie ?

Complétons ce tableau en faisant connaissance avec les six fondatrices FMM de Notre-Dame de la Portioncule, à la mission Saint-François Xavier de Boundji.

La Supérieure, narratrice du *Journal de voyage*, responsable du groupe, M.M. Catherine de Bologne [13] reste le type même de la missionnaire. Après plusieurs charges en France, elle reçoit l'obédience plus merveilleuse encore, pour la petite fondation de l'Alima à 600 km de Brazzaville [14].

---

9. Ch. AUGOUARD, *op. cit.*, p. 36.
10. Arch. FMM, lettre de M. Marie de la Rédemption à Mgr Augouard, le 19 mars 1910.
11. Le *Pie X* avait subi des dégâts du fait d'un incendie.
12. Mgr AUGOUARD, *36 années au Congo*, Poitiers, n.d. [1914], p. 377 : lettre du 2 juin 1910.
13. Ici et dans la suite du texte « M.M. » est l'abréviation de « Mère Marie ». En général, dans les écrits de l'institut, M.M. désigne Mère Marie X... et S.M. désigne Sœur Marie Y... : toutes les FMM portaient le nom de Marie en religion.
14. Arch. FMM, lettre M.M. Catherine de Bologne du 10 août 1910.

La jeune supérieure (28 ans) y partait dans une joie difficile à dire, mais qui n'était pas illusion : « Le réalisme de Mère Catherine, dont le bon sens pratique de Normande allait bientôt faire germer tout un potager et un jardin de fleurs autour de la maison, s'alliait à un enthousiasme de poète pour les splendeurs de la nature africaine. Et son cœur fut pris tout de suite par le " travail de Dieu " et ceux qui lui étaient confiés. L'acclimatation se fit peu à peu, on se mit à l'étude du mbochi... Comment oublier les histoires qui transportaient l'auditoire captivé en pleine brousse congolaise [15]. » Souvent sujette aux accès de paludisme [16], M.M. Catherine de Bologne devra quitter sa chère Mission le 16 avril 1913 pour aller se reposer.

Viennent ensuite : M.M. Photine (31 ans), déjà au Congo belge depuis dix ans, assistante ; M.M. Amélie (43 ans), la doyenne ; S.M. Justine (36 ans) ; S.M. André de Ségni (31 ans), qui restera à Boundji jusqu'en 1960 [17].

Le voyage, de Bordeaux à Brazzaville

Le *Journal de voyage* [18] fait partager toutes les aventures de la traversée sur un vieux steamer (le *Cholon*), autrefois en service sur les mers de Chine. Au dernier moment il a remplacé le navire *Europe*. L'embarquement, le 26 mai 1910, à Bordeaux n'est que le début d'une suite d'avaries provoquant des retards, avec escales à Dakar, Libreville, etc. Si bien que les sœurs ne toucheront terre à Matadi que le 22 juin. Ainsi les voyageuses vont successivement utiliser plusieurs moyens de transport aux charmes différents : le *Cholon*, vieux steamer poussif de Bordeaux à Banane [19] ; dans l'estuaire du fleuve Congo : le *Gabon*, petit bateau, jusqu'à Matadi, qui s'arrête seulement 20 minutes à Boma [20].

---

15. *Chronique*, septembre 1965 : notice biographique de M.M. Catherine de Bologne. *Chronique Intime* : cette publication, interne à l'institut, a paru de 1921 à 1971.

16. Arch. FMM : lettre de M.M. Catherine de Bologne du 6 septembre 1910.

17. Les degrés dans l'institut (religieuses de chœur : « mères » et religieuses converses : « sœurs ») ont été supprimés au Chapitre général de 1960.

18. *Annales*, octobre 1910, « Afrique sur le Congo et l'Alima ». *Annales des Franciscaines Missionnaires de Marie* : revue mensuelle publiée de 1886 à 1963, éditée à l'imprimerie FMM de Vanves et diffusée par abonnements.

19. Avec la déception de ne pouvoir y rencontrer la M. Provinciale « qui devait y être depuis quelques jours », une mesure de police sanitaire interdisant la descente à l'escale.

20. Les sœurs n'ont donc pas le temps de rendre visite à la communauté FMM du lieu.

À Matadi, le P. Remy accueille les voyageuses et le lendemain les conduit au train qui va les amener jusqu'à Kinshasa. Ce changement de transport met en verve M.M. Catherine : « Eh ! oui, c'est ici le train qui attend les pauvres petites Missionnaires de Marie, d'autant plus que c'est un train spécial pour nous seulement, que le directeur général a bien voulu mettre à la disposition du Père Remy, et dans lequel on nous offre le wagon même qui fut fait pour le roi Albert de Belgique lors de son voyage au Congo. Pour cette fois nous voyageons comme des reines [21] ! »

Mgr Augouard avait averti les FMM de Léopoldville de l'arrivée de leurs sœurs et jouissait de leur joie du revoir fraternel en terre africaine. Bagages et voyageuses arrivent au port où Monseigneur lui-même les accueille et leur fait les honneurs du *Pie X* qui va leur faire traverser le « fleuve majestueux » en « 21 minutes », pour arriver au port de la mission à Brazzaville.

La plume alerte de M.M. Catherine de Bologne va nous faire partager les joies de l'accueil : « Ce n'est pas une arrivée, c'est une ovation. Toutes les petites filles sont présentes accompagnées des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont la Supérieure qui est à Brazzaville depuis 28 ans, est venue au-devant de nous sur le *Pie X*. » Des villages aussi, « les femmes sont accourues, leurs enfants sur les bras. Toute cette foule salue avec joie Monseigneur, et nous descendons du *Pie X* aux cris de « Bonjour ma Mère, bonjour ma Mère ». Nous sommes vraiment confuses de cette réception, mais au fond du cœur nous remercions Notre-Seigneur de nous avoir conduites dans un pays où l'arrivée des religieuses procure tant de joie [22]. »

Le lendemain dimanche, après une bonne nuit chez les sœurs [23], qui leur fait oublier « le bercement des vagues », les FMM participent à la messe à la cathédrale, « jolie petite église qui frappe par son cachet de propreté et son bon goût ». Bâtie par Mgr Augouard lui-même, agrandie ultérieurement, elle reste encore témoin du courage et de la foi des premiers missionnaires. L'assistance nombreuse et fervente exécute des chants en français avec beaucoup d'ensemble. Après la cérémonie, les pères font le catéchisme par petits groupes et en diverses langues.

Monseigneur fait visiter son « palais épiscopal », une maison très simple, mais fort bien comprise pour les exigences du climat et à portée des bâtiments de la mission et des jardins. Ces jardins font l'admiration des sœurs par leur

21. *Annales*, octobre 1910.
22. *Annales*, octobre 1910.
23. À la communauté des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

belle ordonnance, les fleurs, les légumes variés, les arbres exotiques, etc. « On sent que l'œil qui voit, la main qui dirige sont partout pour redresser et encourager et l'on se prend d'admiration pour l'énergie qui a su tirer ces merveilles de végétation [24]. »

Le départ vers l'Alima, retardé à cause d'une réparation au bateau, permet de visiter deux « villages chrétiens » de Brazzaville. La femme du Gouverneur vient rendre visite aux sœurs, et même « Monseigneur nous a procuré la joie de passer chez nos sœurs de Léopoldville la journée du 9 juillet, anniversaire de nos Martyres ».

Sur le Congo et l'Alima et l'arrivée à Boundji

Le 13 juillet, « la caravane apostolique » s'embarque sur les deux bateaux de la mission, le *Léon XIII* et le *Pie X*, avec les vingt fillettes de Boundji venues accueillir les FMM à Brazzaville.

Aux escales journalières, en raison des manœuvres pour couper et emmagasiner le bois, le Père capitaine descend administrer les sacrements aux chrétiens des villages riverains.

Six cents kilomètres sont à parcourir ; accident, avaries, réparations, exigeant déchargement et rechargement, ralentissent la vitesse et allongent la durée du voyage qui durera dix jours. Ce temps est bien employé par les fillettes pour varier leur menu : cueillette, pêche, ramassage de chenilles, sauterelles, rats, chauve-souris dans la forêt... Premier contact, pour les voyageuses avec des réalités surprenantes... Un singe baptisé « lièvre grimpeur » fut même servi en civet aux sœurs qui le trouvèrent excellent.

Enfin, le 23 juillet, vers 4 heures, c'est l'accostage à Boundji. « Arrivées à destination, les bonnes religieuses semblaient quitter à regret le *Pie X* qui avait été pour elles une vraie Mission flottante et où les exercices religieux s'accomplissaient avec la régularité des plus ferventes communautés. Toutefois les charmes du bateau furent bien vite oubliés, quand les Sœurs virent la joie de leurs nouvelles élèves, et après avoir salué Notre-Seigneur à l'autel de la chapelle, elles prirent possession de leur immeuble où tout était prêt pour les recevoir [25]... »

---

24. *Annales*, octobre 1910.
25. Mgr AUGOUARD, *op. cit.*, lettre du 13 août 1910, p. 394.

Photos : Archives spiritaines.

Les fondatrices.

Photos : Archives spiritaines.

L'église de Boundji construite par le Frère Marie-Joseph Michel, entre 1908 et 1912.

M. Catherine de Bologne décrit la joie délirante de l'accueil : « Les Pères de la Mission étaient là avec leurs petits garçons et aussi nos chères fillettes qui ne se tenaient pas de joie. Vous ne pouvez vous figurer leurs transports, leur bonheur, elles crient à ressusciter les morts, elles chantent, elles dansent en agitant leurs mains noires, car enfin elles aperçoivent les Sœurs attendues depuis si longtemps. Pauvres chères enfants ! Vous n'êtes pas plus émues, ni plus heureuses que nous [26]. »

Le P. Jeanjean dit de son côté : « La vue des six Sœurs blanches fit sensation... Elles avaient déjà pris contact avec une vingtaine de filles qui étaient descendues à Brazzaville pour les chercher. Elles allaient commencer leur travail avec une œuvre de cent vingt filles. Longtemps elles servirent de curiosité aux Noirs qui venaient les voir, n'ayant pas encore vu de femmes blanches [27]. »

« L'arrivée des Sœurs, écrit Mgr Augouard, fut tout un événement dans la contrée, et depuis le premier jour, ce fut une procession continuelle qui menace de durer longtemps encore. Les petites filles annoncent que leurs compagnes de village ne tarderont pas à arriver en foule, et quand ce contingent sera renforcé des filles de Notre-Dame et de Sainte-Radegonde, ce sera peut-être la plus belle œuvre de filles de tout le Congo [28]. »

Contact avec les lieux, l'installation

Monseigneur lui-même conduit les voyageuses par des chemins pavoisés vers leur nouvelle habitation. M. Catherine décrit ainsi leur nouvelle maison : « Elle est très simple, très fraîche, très commode. Une véranda court tout autour et protège de la chaleur ; nous y avons tout ce qu'il nous faut : une chapelle, une salle pour l'oratoire et la lingerie, un vaste magasin, car il faut se munir de provisions pour des mois parfois, un dortoir et une chambre à coucher pour la Supérieure. En face de cette première construction, une autre plus petite contient un parloir, un réfectoire, une buanderie. La cuisine est à vingt mètres de là ; ceci vous semblera drôle, mais c'est une précaution bien nécessaire ici pour éviter les incendies. Les enfants, actuellement au nombre de quatre-vingt, occupent une autre maison juste derrière la nôtre et ont une installation en plein air pour faire leur cuisine [29]. »

---

26. *Annales*, octobre 1910.
27. Michel LEGRAIN, *Le Père Adolphe Jeanjean*, Paris, Cerf, 1994, p. 89.
28. Mgr AUGOUARD, *op. cit.*, lettre du 13 août 1910, p. 395.
29. *Journal de voyage* de M. Catherine de Bologne, cité dans : Mgr AUGOUARD, *op. cit.*,

À propos de ces constructions, il est bon de rappeler combien la venue des sœurs était désirée et préparée. Le F. Marie-Joseph Michel, excellent menuisier charpentier, retarda son départ en France, après quatorze ans de présence en AÉF, afin de construire le couvent des sœurs, avec soin et amour. Quelques années plus tard il construira une grande église, la chapelle primitive de la mission s'avérant trop petite pour l'affluence des fidèles.

Les fondatrices commencent leur installation et découvrent que la malle contenant draps et moustiquaires est restée sur le bateau ! Pour les premières nuits, on campe avec des rideaux en guise de draps et les moustiquaires prêtées par les pères.

Monseigneur est reparti sur l'Alima pour visiter la mission de Lékéti, encourager les missionnaires, donner la confirmation. Il revient une semaine plus tard à Saint-François Xavier.

Le samedi 30 juillet, il bénit la maison et célèbre la messe de communauté « voulant, disait-il, établir lui-même, [chez nous] notre Maître et notre soutien ». Quelle joie d'avoir, dès le 1er août, l'exposition du Saint-Sacrement ! Et le lendemain, la fête patronale de la maison Notre-Dame de la Portioncule est célébrée dans la ferveur et l'allégresse.

Mgr Augouard exprime à son frère sa joie d'avoir pu accueillir les FMM pour la mission de Boundji : « J'ai admiré leur grand esprit de dévouement et leur simplicité qui ne se rebutait devant aucun travail. En les quittant, je leur donnai ma plus cordiale bénédiction en demandant à Dieu de bénir leurs travaux et de les faire servir à sa plus grande gloire [30]. »

La question pécuniaire avait été élaborée en détail avant le départ et sur le bateau ; c'est ainsi que le 1er juillet, de Brazzaville, M.M. Catherine de Bologne écrivait à M.M. de la Rédemption, Supérieure générale : « Tous les ans Monseigneur nous donnera une certaine somme pour l'année, cet argent ne nous sera pas remis mais restera dans la caisse destinée à notre maison. Tous les six mois ou plus souvent, si cela est nécessaire, nous ferons une commande. Les objets personnels, voiles, robes, etc. seront inscrits également et revêtus de la signature de Monseigneur, la commande sera envoyée à notre maison de Paris, 7 Impasse Reille, qui se fera rembourser chez les Pères du Saint-Esprit, à leur maison mère car Monseigneur aime

---

p. 389. Dans cet ouvrage, de la p. 380 à la page 390, sont cités d'importants extraits du *Journal de Voyage* de M. Marie Catherine de Bologne. Celle-ci a également écrit sur ce sujet une lettre à l'abbé Louis Augouard ; cf. : Ch. AUGOUARD, *op. cit.*, p. 43-46.

30. Mgr AUGOUARD, *op. cit.*, lettre du 13 août 1910, p. 395.

mieux que ce soit notre Communauté qui achète nos affaires personnelles, afin que ce soit bien comme la Règle le demande [31]. »

C'est au P. Remy, procureur à Brazzaville, que les commandes seront faites et apportées par le *Pie X* quand il le pourra, commandes qui sembleront parfois assez bizarres mais qui montrent la pénurie de tout : ainsi M.M. Catherine de Bologne demande le 1er août 1910 : « N'auriez-vous pas quelques boîtes de lait à nous faire envoyer la prochaine fois. Monseigneur a dit de vous demander une hachette avec deux manches pour la cuisine. N'auriez-vous pas des punaises pour tenir les nappes d'autel ? » Le 24 août le père lui répond : « Votre commande est déjà partie pour Paris, mais vous ne l'aurez guère avant quatre ou cinq mois. C'est peut-être un peu long pour le peu de vivres que vous avez en magasin. »

Le 2 octobre 1910 - M.M. Catherine : « Pourriez-vous nous envoyer quelques caisses de provisions, car ce serait difficile d'attendre janvier ou février. Nous n'aurons pas assez de savon. Depuis deux ou trois semaines nous avons supprimé le sucre pour tout, car il en reste peu et il faut penser aux malades. »

Activités apostoliques et matérielles

L'apostolat à réaliser avait aussi été examiné. Dans sa lettre, du 1er juillet, M.M. Catherine explique : « Voici maintenant ce que nous devons faire : nous aurons au début une centaine de fillettes de 6 à 18 ans à qui nous apprendrons au moyen de signes le Français ; par exemple : montrant la main, on leur fait dire « main ». À part quelques-unes, peu nombreuses, aucune ne devra apprendre à lire ou écrire, et celles à qui on donnera plus d'instruction seront celles que l'on formera à être catéchistes dans leurs villages, mais le nombre en sera restreint, sont exceptées les mulâtresses. On leur apprendra à coudre mais très peu, leur pagne seulement, elles pourront nous aider à la cuisine, au repassage, mais surtout pas assez pour en faire des Européennes. On devra les former à travailler la terre, le jardin, la cuisine indigène, à laver le linge, etc., et tout ce qui leur sera utile rentrées dans leur village. Tous les jours elles auront leçon de chant ; étude des chants d'église et des cantiques, étude du Catéchisme et répétition pour leur entrée et sortie de l'église, mais cela au début. Leurs aliments (indigènes) seront achetés par

31. Archives Provinciales (FMM), n° 3 série 16, lettre de M. Catherine de Bologne à M. de la Rédemption, le 1er juillet 1910.

nous dans le pays et payés au moyen de sel, de perles, d'étoffes etc. que la Mission nous fournira sur notre compte.

« Monseigneur ne veut pas que les Sœurs fassent la cuisine des Pères car ce serait trop fatigant et il trouve que tout travail un peu difficile pour des femmes doit être fait par les hommes et non par elles. »

« Avec courage, nous nous sommes mises à l'œuvre ; et certes, au milieu de ces peuplades, le bien à faire est immense. Il demandera un zèle dévorant. Les âmes sont là en foule, et comment ne pas avoir un désir plus ardent tous les jours de les gagner toutes à Jésus [32] ! »

Ainsi s'exprime M.M. Catherine de Bologne, la jeune supérieure de la maison Notre-Dame de la Portioncule dans une lettre à sa Mère générale, R.M. Marie de la Rédemption, peu de temps après la visite de la R.M. Alexandre, Provinciale et de la R.M. Joséphine, Vicaire provinciale, en novembre 1910. N'est-ce pas un écho de Mère Fondatrice s'exclamant : « des âmes, des âmes... ? »

Sans perdre de temps, on se met au travail pour transformer les alentours du couvent. La décoration de la chapelle, centre de la communauté, mobilise artistes et jardinières pour planter des parterres de fleurs. Cela suppose d'aller dans la forêt avec les enfants chercher de l'humus pour remplacer le terrain sablonneux impropre à toute culture. Il faut dresser des clôtures pour empêcher cabris et bêtes sauvages de pénétrer au jardin potager ou au poulailler. Les enfants participent avec entrain à tous ces aménagements.

Le travail de la plantation de manioc est réservé aux heures fraîches matinales, les enfants ont ensuite : classes, répétition de chants et catéchismes. Un peu plus tard, un atelier groupera les plus grandes pour faire de jolis ouvrages.

Les réceptions, les fêtes liturgiques, les cérémonies de baptême, confirmation et mariages sont l'occasion de festivités joyeuses.

Fin novembre, c'est la visite de M. Alexandre, Provinciale de Belgique et du Congo belge. « La maison est décorée de guirlandes et palmiers, la chapelle ornée de fleurs du jardin (3 mois après avoir été ensemencées !) [33]. » Chant de bienvenue, compliment en français, bouquet, et vibrant « Bonjour, Mère provinciale ! » sont de rigueur, et bien récompensés par une distribution de médailles et de sel. Ce dernier est le présent très apprécié de tous, petits et grands [34].

---

32. Archives provinciales, n° 3 série 16, lettre de novembre 1910.
33. *Journal de la maison*.
34. *Annales*, juillet-août 1911, lettre de M.M. Catherine de Bologne.

Photo : Archives spiritaines.

Sortie de messe à Boundji.

Photo : Archives spiritaines.

Le P. Jean Scheer, quatre sœurs FMM et quatre postulantes en route pour le noviciat à Boundji. Le bateau de la mission *Monseigneur Augouard* (en service de 1931 et 1936) a fait escale à l'ancienne mission de Sainte-Radegonde de l'Alima.

À la suite de cette visite, voici ce qu'exprime la Mère Provinciale au sujet de cette nouvelle fondation : « Il fallait enseigner à l'école, soigner au dispensaire, surveiller les travaux des enfants au jardin et dans les champs, diriger le catéchuménat. Cette œuvre était difficile : femmes non chrétiennes venant se faire inscrire, jeunes filles païennes amenées par leurs fiancés chrétiens pour être instruites avant le mariage, jeunes filles chrétiennes venant se former avant le mariage. Le séjour de ces filles et de ces femmes était prévu pour 18 mois, ce qui n'était pas trop pour une instruction religieuse, mais il fallait maintenir la paix entre toutes, intercaler la pratique entre les leçons de catéchisme afin que, retournées aux villages elles puissent contribuer à la formation de bons foyers chrétiens [35]. »

Le 1er décembre, fête patronale de la mission Saint-François Xavier, est l'occasion de grandes réjouissances : concours, jeux, etc.

Le 8 décembre, a lieu une procession autour de la statue de Notre-Dame de Lourdes dans le jardin, et S.M. Pétronella fait sa profession perpétuelle.

À Noël, on monte la crèche pour la première fois et c'est aussi le baptême de 18 enfants [36].

Petit à petit les fillettes prennent goût à cette vie bien réglée et paisible car la surveillance constante des sœurs pour faire accepter le règlement et l'horaire de l'internat empêche le désordre. L'adoration journalière des sœurs attire les enfants les plus pieuses à la chapelle. Et le temps n'est pas loin où les plus sages pourront se joindre aux adoratrices. Quelle insigne faveur ! Plusieurs entendront l'appel à « faire le travail du Bon Dieu » au cours de ces adorations silencieuses. Bien entendu les tracas de toutes sortes ne manquent pas. Le *Journal de la maison*, très fidèlement rédigé rend compte de tous les événements vécus pendant cette période d'acclimatation.

Les sœurs se mettent tout de suite à l'étude du Mbochi, dialecte de la région : leçon d'une heure, le matin, donnée par le P. Prat, supérieur de la mission, et étude le soir. Il est entendu que les sœurs seront capables de parler le mbochi au retour de Monseigneur en mai ou juin prochains.

Problèmes d'approvisionnement et de santé

L'acclimatation continue. La nourriture est sujet d'étonnement et de plaisanterie : « Nous rions parfois de la différence de nourriture et de la

35. *Notre Histoire*, tome VI, 1905 à 1918, p. 568.
36. *Journal de la maison.*

multiplication des provisions alternant avec la disette. Dernièrement, le chasseur des pères avait tué deux sangliers et un buffle. À cause de la chaleur, il fallait cuire ou essayer de conserver tout cela. Le lendemain, il nous apportait encore deux buffles ! Nous recevons le stock avec une reconnaissance mêlée de désespoir, et Sœur Justine, notre cuisinière, reste abasourdie devant une telle abondance et un tel poids de victuailles. Cinq grosses bêtes ! À d'autres moments, nous passons plus d'un mois sans viande fraîche, et employons des conserves. Cette vie genre Robinson Crusoé augmente la gaieté des petites Franciscaines Congolaises [37]. »

La santé des sœurs se ressent de tous ces changements. Le climat aussi est source de fatigue, la chaleur accablante, la marche dans le sable pénible, etc. Le paludisme se met de la partie. La première, M.M. Catherine, s'alite avec 40° de fièvre en septembre 1910. Mgr Augouard lui-même s'en inquiète, en pasteur attentif. Dans une lettre du 15 septembre 1910, il écrit à son frère : « Je reçois ce matin de l'Alima une lettre où l'on me dit que la M.M. Catherine a une très forte fièvre depuis quatre jours avec 40°. J'espère que dès le début le Bon Dieu ne va pas nous demander un pareil sacrifice [38]. »

Du 9 juin au 21 septembre 1911 le *Journal* est interrompu en raison de la maladie de quatre sœurs : M. Catherine, Photine, André et Justine. Et le 16 avril 1912, il signale : « La M.M. Catherine de Bologne a presque constamment la fièvre. »

Souvent il y a disette de vivres à la saison intermédiaire ou lorsque les colis envoyés par la procure des pères, à Brazzaville, sont en retard. À tel point que plus d'une fois on est obligé de renvoyer les enfants momentanément dans leurs familles. Et ne pensons pas que la nourriture était plus abondante dans le village d'origine des enfants ; le P. Jeanjean, alors qu'il était resté à la mission, n'osant entreprendre un voyage au loin à cause de la pluie, écrit : « Je n'avais plus de provisions, plus de sel surtout. Moi, j'avais fait une petite réserve de patates douces, et en me rationnant, je pouvais tenir un peu, mais pas mes pagayeurs, il fallait encore qu'ils vivent. Ils étaient dans leur pays, c'est entendu, tous étaient originaires de la basse Alima, mais leurs parents et amis ne connaissaient point l'abondance et eux aussi vivaient souvent d'expédients, de feuilles, de fruits sauvages, de quelques poissons et surtout de noix de palme. La monnaie n'avait pas cours et on en était encore aux échanges. Or il ne restait que des fils de fer

37. *Journal de la maison.*
38. Ch. AUGOUARD, *op. cit.*, p. 49.

galvanisés, mes porteurs se promenèrent toute la journée avec leur fil de fer, et le rapportèrent fidèlement le soir. Ils avaient entendu depuis longtemps le grand argument « pas travailler, pas manger ». Maintenant ils rétorquaient « pas manger, pas travailler ». J'étais d'accord, mais bien inquiet car, que faire [39] ? »

La source, éloignée de la mission, fournit une bonne eau. Mais il faut aller la puiser et ne pas gaspiller la réserve. Heureusement, l'ingéniosité des pères et frères arrivera à faire construire un château d'eau. Quelle joie le jour où l'eau arrive au couvent, à la lessive, et qu'on n'a plus qu'à ouvrir un robinet ! Encore là, le moteur de rechange manquant... etc. Patience !

Pour l'hygiène corporelle, la belle rivière coule à 500 mètres de la mission, avec une abondance de petits insectes voraces. Moustiques et fouroux s'en donnent à cœur joie. Les baignades sont bien tentantes pour les internes. Et malheureusement, quelques désobéissants, garçons et filles payèrent de leur vie leur imprudence. Profitant des cueillettes dans la forêt, il est facile de tromper la surveillance de la sœur !

Les sœurs et l'imprimerie de la mission

Dès le début de leur présence à la mission le P. Prat initie les Sœurs à l'imprimerie. Sur une vieille machine primitive on arrive à imprimer catéchismes, livre de prières, Histoire sainte, chants, etc. Tout cela en langue Mbochi. Puis il faut relier, etc. Comme les commandes sont pressées (autant que le Père Supérieur !), cette tâche demande beaucoup de patience et un travail diligent. Une rogneuse arrive à point pour faciliter la tâche. La nouvelle machine typographique, plus perfectionnée, tombe en panne de temps en temps. Il faut appeler le père à la rescousse. Toutes ces traductions sont l'œuvre du P. Prat. La langue Mbochi, uniquement parlée jusque-là, a été fixée par lui, permettant ainsi sa diffusion et l'alphabétisation.

Notre Mère fondatrice tenait à l'apostolat par l'édition. Avec des moyens assez primitifs les sœurs contribuèrent à l'Évangélisation, grâce à tous les ouvrages imprimés que les anciens de Boundji ont conservés avec amour.

---

39. P. JEANJEAN, *Les origines de Boundji et l'Œuvre missionnaire, de 1900 à 1912*, p. 28.

Le Père Prat a beaucoup exigé de ses collaboratrices et, si parfois il leur demandait d'avoir « plus de fermeté », il savait reconnaître leur travail. « Toutes ces traductions et les impressions lui demandèrent un travail considérable. Il fut heureusement aidé, pour l'impression et la reliure, par les sœurs, dont il admirait le dévouement, et il était touchant de l'entendre vanter leur patience quand il retournait les épreuves à corriger, jusqu'à cinq ou six fois [40]. »

Continuons à suivre le cheminement de la communauté de Boundji : le 6 juin 1911, le *Journal* note : « Quatre religieuses partent en promenade avec les enfants. On commence les préparatifs car on ne reviendra que ce soir... On fait la distribution de sel et de tabac dans tous les villages, aussi sommes-nous des mieux accueillies... Vers 2 h 30 nous reprenons le chemin de la mission mais, hélas les jambes n'en peuvent plus et nous devons nous résigner à nous faire porter. À 7 h 30 nous sommes de retour, mais tout le monde est bien fatigué et a hâte de gagner son lit. »

Oui, les déplacements et les voyages sont longs et difficiles et se font en bateau le long du Congo et de l'Alima ou encore : « Le retour se fait à travers les petits chemins ; sauter par-dessus les haies, et franchir les ravins dans des pirogues en guise de passerelle n'effraient pas les missionnaires [41]. »

Le départ de M. Catherine. Boundji pendant la guerre de 14-18

Souvent sujette aux accès de paludisme, M. Catherine veut rassurer sa Mère générale et lui écrit, le 31 janvier 1912 : « Ne vous tourmentez pas, ce n'est qu'un peu de fatigue et même presque tous les jours je vais quand même faire le catéchisme aux enfants en langue indigène et je continue mes études de mbochi, car connaître la langue est une chose si utile [42]. »

De Léopoldville, où elle se repose pour deux mois, elle écrit de nouveau, le 24 mars 1912, à sa Mère générale. Cependant, les accès de fièvre continuant, le 10 avril 1913, c'est l'arrivée de Mère vicaire, avec S.M. Arsène, pour les adieux de M.M. Catherine, supérieure de la maison. La communauté est consternée ; on lit dans le *Journal* du 16 avril : « Cinq heures un quart, départ de Mère vicaire, Mère supérieure... bateau... messe. Salut... Nous sommes désolées et fatiguées. »

---

40. M. LEGRAIN, *op. cit.*, p. 60.
41. *Journal de la maison.*
42. *Notre Histoire*, tome VI.

C'est le premier départ d'une des fondatrices qui a marqué de son ardeur missionnaire la maison Saint-François Xavier et qu'aucune FMM l'ayant connue ne peut oublier.

« Mère Catherine partant, c'est M.M. Photine qui garde la maison... et laisse passer les " orages " du Père Prat et lorsque M.M. du Bx Rizzier retourne à Boundji fin 1913 elle écrit à M.M. de la Rédemption : " J'ai trouvé un heureux changement dans l'Alima M.M. Photine prend la charge bien à cœur et est très condescendante avec le Père. Ce dernier m'a dit qu'il était bien content des Sœurs maintenant " [43]. »

Pendant la guerre les ressources manquaient et de loin M.M. de la Rédemption s'inquiétait. M.M. du Bx Rizzier s'efforçait alors de la rassurer : « Au Congo français elles n'avaient plus rien pour le vêtement, nous leur avons envoyé ce que nous pouvions. Autrement, elles sont bien ; elles ont du gibier tous les jours, rien ne leur manque, grâce à la prévoyance du Père Prat, caractère très difficile, mais cœur d'or [44]. »

En effet, la guerre arrête toutes les commandes. Le P. Remy écrit à M.M. Photine : « Il va falloir être de la plus grande prudence pour tâcher de garder nos œuvres malgré tout. Je sais que vous saurez vous ingénier pour vous tirer d'affaire. »

L'isolement est grand. Le courrier est arrêté. Pas de nouvelles. Mais les sœurs commandent quand même, le 28 octobre 1914 : « deux caisses de lait condensé, 100 kg de farine, 30 kg de sucre, 30 kg de pierres à fusil [45]. »

Comment ne pas parler, en l'année 1921, de la disparition de Mgr Augouard : « Mgr Augouard quittait définitivement le Congo en juillet 1921 pour aller mourir à Paris en octobre de la même année, âgé de 69 ans. La radio de Bordeaux annonça ainsi sa mort : " Mgr Augouard vient de mourir à Paris : grande figure coloniale qui disparaît. Pendant plus de 40 ans il aida au développement de la civilisation sur les rives du Congo, à la fois hardi et fin, il avait pris un haut ascendant moral sur les populations congolaises et dans les cercles officiels, où son opinion était d'un grand poids " [46]. »

En 1922 Mgr Firmin Guichard lui succède [47].

---

43. *Notre Histoire*, tome VI, lettre de M. Rizzier à M. de la Rédemption, 28 décembre 1913.
44. *Ibid.*
45. Archives CSSp, III 510 A.
46. *Annales Spiritaines*, juin-juillet 1952.
47. Le P. Guichard, arrivé à Boundji, en 1911, y avait passé les quatre premières années de sa vie missionnaire.

Départ de plusieurs sœurs et du P. Prat

M.M. Catherine de Bologne a dû quitter Boundji la première, mais les santés se ressentent du climat et de la nourriture, aussi les départs s'échelonnent tout au long des années : M.M. Photine, qui a succédé à M.M. Catherine et s'est donnée à plein, doit à son tour être remplacée. M.M. de Saint-Michel, Supérieure générale, écrivant à Mgr Guichard le 1er décembre 1922, lui envoie un exemplaire de leurs constitutions, révisées suivant le nouveau code. Elle reçoit sa réponse le 28 décembre : après lui avoir parlé de questions financières, il ajoute : « M.M. Photine est fatiguée... L'œuvre des filles en souffre. Son séjour prolongé ne permet pas à M.M. Photine de diriger cette œuvre avec l'énergie suffisante. [Il faudrait que] vous puissiez prévoir une remplaçante à M.M. Photine [48]. »

Le jeudi 25 octobre 1923, la chronique de la mission écrit : « À 10 h 30 le *Mobaye* s'ébranle, emmenant la M.M. Photine, S.M. Andrada... Tout le monde salue respectueusement la Mère supérieure et lui souhaite bon voyage et prompt retour à Boundji où elle s'est dévouée pendant plus de 13 ans pour la fondation de la maison. Des fondatrices, il ne reste plus que sœur André qui se ressent aussi de la fatigue inhérente à un long séjour ».

La communauté de Boundji, le 26 janvier 1923, a la visite de M.M. du Précurseur, provinciale, qui reviendra l'année suivante le 8 février ; et, pour la troisième fois, le 25 novembre 1925. Ce sera ensuite M.M. Joséphina, tout d'abord vicaire provinciale, qui arrivera le 15 décembre 1928 et reviendra comme provinciale des trois Congo le 22 novembre 1932, puis le 1er août 1935 [49].

En juillet 1929, M.M. Kadoc de Saint-Louis, alors supérieure de Boundji, écrit à Mgr Guichard qu' « il va y avoir huit mois que je suis impotente [50]. »

Quant au P. Prat qui les a accueillies et qui, minutieusement, les a guidées, faisant lui-même les horaires des internes et fixant les moments de détente, les vacances, etc., il doit lui aussi quitter Boundji. Il est regretté de tous. Il est bon de lire ce que ses confrères en disent :

« Départ du Père Prat - 7 août 1932 – Le bateau part vers 7 h 30 emportant le Père Prat. Le Père cherche à cacher son émotion mais c'est bien difficile. Comment en

48. Archives CSSp, III 512 B.
49. *Journal de la maison.*
50. *Notre Histoire*, tome VI.

effet ne pas être ému en quittant cette terre où pendant plus de trente ans (moins trois années passées à Brazzaville) il s'est dépensé sans compter. À son arrivée c'était le désert et presque l'hostilité, il n'y avait aucun chrétien, l'un ou l'autre racheté, presqu'aucun catéchumène. Quel changement depuis trente ans ! Le Père Prat a bien droit à un peu de repos ? Il semble vouloir faire entendre que son départ était définitif. Qui sait cependant ? Après quelques mois de repos, la nostalgie de l'Alima peut le reprendre et le travail ne manque pas pour toutes les bonnes volontés. Même s'il ne revenait pas, son souvenir restera vivant car il a laissé ses travaux sur la langue qui serviront longtemps encore [51]. »

Extension de l'œuvre. Vingt-cinquième anniversaire

Si les fondatrices ont été remplacées au fil des ans, les locaux du début de la communauté des sœurs, ont dû être agrandis ou remis à neuf. Il est noté : « Dans l'Alima une construction en pisé de 24 m x 6 m a été bâtie pour catéchisme et classes. Elle est bien située et pourrait servir de point de départ pour l'orientation de nouvelles constructions. »

On lit dans le rapport annuel de 1924 : « La construction des cases pour les femmes catéchumènes se poursuit. Durant l'année, quatre cases en pisé de 7 ou 9 m sur 5 m de long ont été terminées. »

Et en 1928 : « Cette année nous avons pu reconstruire une grande case pour les enfants de l'œuvre. Nous avons pu aussi plafonner les vérandas de notre maison d'habitation. »

Un an plus tard : « On a construit une grande case dortoir pour les internes. »

Pourtant tout n'est pas parfait, puisque M.M. Guénaël écrit à Mgr Guichard, le 7 avril 1930 : « Notre bataillon d'internes grandit toujours, elles sont actuellement 92 chrétiennes et 72 païennes, tout ce petit et grand monde n'est pas bien logé, mais patience cela s'arrangera avec le temps [52]. »

Le rapport annuel d'août 1934 indique qu'un « couvent en briques de ciment de 24 m sur 6 m a été construit par la Mission. La caisse du Congo a contribué aux frais pour 10 000 frs. Un dispensaire est en construction, on y emploie les mêmes matériaux que pour la maison ».

---

51. *Journal* de la mission de Boundji.
52. Archives CSSp, 512 B.

Les bâtiments se construisent, mais d'autres peuvent aussi être la proie des flammes ; ainsi, dans la nuit du 29 février au 1er mars 1936, vers 10 heures du soir, les sœurs sont réveillées par des cris d'effroi et de pressants appels : il s'agissait « d'un incendie à la case-cuisine des filles. À ce moment aussi une tornade soufflait avec rage qui a activé le feu, et en moins d'une heure, cette belle case en planches était réduite en décombres [53] ».

Difficultés et joies se succèdent ; ainsi, après l'incendie, on fait la fête ; comment faire autrement en Afrique ! « 25 ans ont passé depuis l'arrivée des " Mères ". L'anniversaire daté du 26 juillet, fut célébré seulement le 4 août, pour laisser au vapeur de la Mission, le seul encore qui relie ce coin de brousse au reste de l'univers, le temps d'arriver. La Mère provinciale des FMM était attendue »... Affluence dans la grande église de la Mission... Le père retrace l'histoire de ces 25 années et à la sortie « épouses et mères chrétiennes comparent leur vie actuelle avec celles de leurs mamans qui n'avaient jamais vu de missionnaires... Au couvent c'est un va-et-vient continuel. Tous veulent remercier, particulièrement Sœur André, la seule vétéran du premier petit groupe. Telles apportent de petits présents, tous demandent à " voir, admirer "... Qu'est devenu le grand hangar sur pilotis simplement couvert de tôles ondulées qui, en 1910 servait de couvent ? Le voici, mais déchu de ses premières attributions, il sert maintenant d'atelier. Le couvent, vraie construction en bon ciment attend encore une chapelle plus digne [54] ».

Le 16 octobre 1936, c'est la bénédiction et la pose de la première pierre de la nouvelle chapelle. Elle sera terminée et bénie par le nouveau vicaire apostolique Mgr Paul Biéchy, le 13 septembre 1937. C'est aussi à cette occasion que le voyage du prélat se fit pour la première fois en voiture. Voiture qui suscita l'étonnement et l'admiration des habitants de Boundji voyant pour la première fois une auto ! Ce voyage s'effectua, non sans imprévus... mais dura trois jours, alors que la remontée de l'Alima en demande une dizaine.

« La halte de Monseigneur est fort courte, et le temps pour chaque chose minutieusement réparti. Monseigneur s'intéresse néanmoins à chacun, à chaque œuvre et projet. La bénédiction solennelle d'une magnifique cloche fait partie des solennités du dimanche [55]. »

---

53. *Journal de la maison.*
54. *Annales*, 1936.
55. *Annales*, février 1938.

Dans son rapport pour les années 1934-1935, Mgr Biéchy, parlant de Boundji, écrit : « Les Fransciscaines Missionnaires s'y dévouent à l'éducation des jeunes filles. Leur œuvre est très fréquentée et en même temps très appréciée. Les filles y reçoivent à l'école et dans les ouvroirs une formation soignée qui en fera plus tard, nous l'espérons, de bonnes mères chrétiennes [56]. » Et il mentionne aussi l'activité des sœurs dans leur dispensaire qui attire un grand nombre de malades.

Ainsi, après Mgr Augouard et Mgr Guichard, le vicaire apostolique reconnaît et encourage le travail des FMM à Boundji, leur première communauté au Congo-Brazzaville [57].

56. *Chronique des missions confiées à la congrégation du Saint-Esprit*, Paris, Maison mère, 1936, p. 103.

57. Par la suite, les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie ouvriront d'autres communautés au Congo : Lékéti (1926), Brazzaville (Poto-Poto en 1946 et Mongali en 1967), Ouesso (1953), Pointe-Noire (1971), Mossaka (1981), Nkayi (1985).

Mémoire Spiritaine, n° 14, deuxième semestre 2001, p. 151 à p. 173.

Les spiritains au Katanga, de 1907 à 1923, d'après la correspondance de Mgr Émile Callewaert

*Noël Perrot**

Le 30 juillet 1907, arrivent à Kindu, au nord du Katanga (Congo belge), les PP. Émile Callewaert [1], Joseph Villetaz [2], Louis Brangers [3], accompagnés du F. Euloge [4]. De Mgr Callewaert nous avons, aux Archives générales de la Congrégation du Saint-Esprit, à Chevilly-Larue, le volumineux dossier de ses lettres : il écrivait chaque mois au Supérieur général de l'époque, Mgr Alexandre Le Roy, pour lui exposer l'avancement de la mission et les problèmes qui se posaient. Il relate des faits et des expériences qui, par

---

* Missionnaire spiritain au Congo démocratique (Kinshasa). L'auteur de ce texte le destinait surtout aux étudiants congolais ayant un projet de vie religieuse spiritaine, estimant nécessaire qu'ils aient une bonne connaissance de leur histoire. D'accord avec lui, nous avons, sur certains points, modifié son exposé ; mais le principal en reste la correspondance de Mgr Callewaert, avec des commentaires aussi brefs et discrets que possible.

1. P. Émile Callewaert (1856-1938) : NB : *Annales des Pères du Saint-Esprit*, mai 1938.

2. P. Joseph Villetaz (1877-1957) : NB : *BG*, t. 45, p. 160. Présent au Katanga de 1907 à 1917.

3. P. Louis Brangers (1875-1958) : NB : *BPF*, n° 96, p. 718. Présent au Katanga de 1907 à 1914.

4. F. Euloge Viel (1866-1949). NB : M. LE MAILLOUX, *Les spiritains du diocèse de Rennes (II)*, p. 21. Présent au Katanga de 1907 à 1917.

touches variées, dessinent les traits d'un apôtre et nous permettent de suivre ses activités.

D'origine belge, le P. Callewaert avait commencé sa vie missionnaire, à la fin de l'année 1885, à l'autre extrémité de ce qui était alors l'« État indépendant du Congo », à Boma, dans l'estuaire du fleuve Congo. Il n'y resta que quelques années [5]*, envoyé, en 1890, à Cabinda et, en 1897, en Angola, à la mission Saint-Antoine de Calulo, dont le supérieur venait de mourir. En 1904, après une crise d'hématurie, il doit rentrer en Belgique pour s'y refaire une santé.*

Le P. Albert Sébire, fondateur de la Province spiritaine de Belgique-Hollande, le nomme alors supérieur de la maison qu'il vient d'ouvrir à Weert (Hollande).

C'est là qu'on vient le chercher, quand il s'agit d'envoyer au Katanga des « aumôniers » de la voie ferrée qui se construit [6] *sur 355 kilomètres, de Kindu à Kongolo, sur la rive gauche du Luluaba. Aux premiers jours d'avril 1907, il s'embarque à Anvers en direction du Congo belge.*

Pour la suite de ce récit, avec des extraits de sa correspondance, nous allons désormais laisser la parole au P. Callewaert lui-même...

I – Les fondations

L'arrivée à Matadi

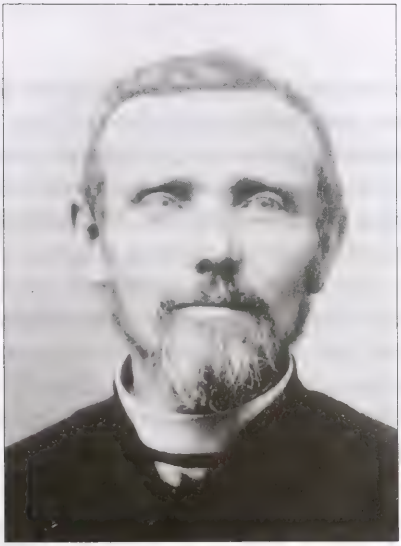
2 juin 1907 – « Nous sommes arrivés hier midi à Matadi et nous devons y rester 3 ou 4 jours avant de pouvoir réunir et délivrer de la douane tous nos effets. Le voyage d'Anvers au Congo s'est effectué sans incident sortant de l'ordinaire... À Freetown, en cette dernière ville, nous avons eu le temps de descendre [7] ; et d'aller complimenter les Pères à Boma [8]. Monseigneur Van

5. Après Boma, le P. Callewaert passera un an (1886) à Kwamouth (estuaire de la rivière Kassaï). Il reviendra à Boma en 1887-1888. Il terminera ce séjour dans les missions de l'estuaire du Congo par deux années à Nemlao (Banane), avant de rejoindre Cabinda en 1890.

6. Par la société du « Chemin de fer des Grands Lacs ».

7. Pour rendre visite à leurs confrères spiritains qui sont en Sierra Leone depuis 1864.

8. Ces Pères sont des missionnaires scheutistes qui, à Boma, ont succédé aux spiritains.



Le P. **Émile Callewaert** (1856-1938).

Ronslé nous a de suite envoyé une cordiale invitation. Sa Grandeur a béni la nouvelle mission et nous a donné les pouvoirs. [...] Son Excellence Monsieur le Gouverneur s'est montré également très affable, rappelant les temps de jadis, même l'histoire d'un homard qui devait figurer dans un dîner offert à la mission en l'honneur de Monsieur Funch, directeur de la justice, et que le cuisinier, après des recommandations de bien soigner, avait fait bouillir à tel point qu'il était vide. Monsieur le Gouverneur nous a promis sa haute protection et son entier dévouement, puis nous a donné quelques conseils pratiques pour le pays que nous devons évangéliser et où Monsieur le Gouverneur a voyagé, il y a quelques années. [...]

« Nous avons constaté avec satisfaction que ces Messieurs de l'État étaient avertis de notre arrivée et se sont mis à notre disposition pour les services dont nous pourrions avoir besoin. »

De Matadi, les quatre missionnaires se rendent à Léopoldville par chemin de fer. En attendant un départ de bateau sur le fleuve, ils passent une quinzaine de jours à la mission de Brazzaville. Embarqués sur « La Ville-de-Bruxelles » le 21 juin, ils parviennent à Stanleyville le 17 juillet. Là, ils empruntent le chemin de fer qui contourne les cataractes et, enfin, à Ponthierville, reprennent la voie fluviale qui les conduit à Kindu où ils arrivent le 30 juillet.

Arrivée à Kindu et choix d'un emplacement pour la mission

1er août 1908 – « Je me hâte de vous annoncer notre arrivée à Kindu, tête de la ligne du chemin de fer. C'est le 30 juillet au soir que nous avons débarqué au pays que la Providence nous destine à évangéliser.

« Monsieur Dedoncker, chef de la section de Kindu, nous a reçus à la descente du bateau. Ces messieurs nous ont invités à prendre nos repas à leur table pour le temps que nous resteront à Kindu même, 2 ou 3 jours. Mais plusieurs d'entre eux logent sous la tente. [...]

« Hier, M. Dedoncker nous a conduits, en locomotive, au kilomètre 3, voir un petit plateau que ces messieurs croient convenir pour une mission. Un ingénieur et plusieurs employés de la ligne ont leur habitation danoise sur ce plateau, et on va y construire la maisonnette venue avec nous de Stanleyville. Il est probable que nous n'y resterons que peu de temps. L'endroit est trop éloigné de Kindu et il n'y a pas d'indigènes dans les environs. [...]

« En suivant la ligne on rencontre sur la droite un plateau qui peut avoir 30 mètres au-dessus du niveau du fleuve et qui est entièrement boisé. Nous pouvons l'occuper et c'est à notre avis ce qui convient le mieux à notre œuvre. D'un côté nous aurons Kindu où la gare occupe un bon nombre de Noirs ; de l'autre côté, le poste de l'État et un village indigène. »

Les premières installations

1er novembre 1907 – « La première construction [cuisine et magasin] est achevée et nous sommes logés dans ces dépendances. Demain 2 novembre les travailleurs commenceront à mouler des briques pour l'école. Le Frère Euloge les dirigera. J'ai dû maçonner moi-même la première construction.

« Nous disons la Ste Messe sous une tente et les fidèles assistent à la messe sous un hangar contigu. L'école servira au culte jusqu'à la construction de l'église. Le Père Villetaz est revenu d'un premier voyage le long de la ligne. Partout les Noirs lui ont montré une grande satisfaction de voir leurs missionnaires arrivés. Ne possédant pas encore la langue, il n'a pas catéchisé beaucoup, mais il retournera dans quelques jours. Le Père estime qu'il y a sur la ligne et à Kindu 420 chrétiens ; il ne connaît pas encore le nombre des catéchumènes.

« Voici à peu près comme nous nous y prenons : d'abord le Frère chargé de la surveillance de la cuisine reçoit des observations plus souvent qu'il ne désirerait. On sert 2 plats de viande midi et soir. Les légumes sont patates et riz, et, comme les militaires, on a son 1/4 de vin. Le midi on prend du café et, à 4 heures, du thé avec un morceau de pain. »

Pour cette époque, le dossier des Archives de Chevilly contient des lettres de divers correspondants où il est question des limites du territoire sur lequel s'étend la juridiction de la nouvelle mission et de la nécessité d'y employer un personnel d'origine belge [9]*, avec, cependant des exceptions possibles. Le P. Sébire écrit (10 mars 1908) : « On acceptera cependant, en attendant, des Alsaciens et même des Français. À cette distance du Congo français, [disent les autorités], il n'y a pas autant d'inconvénient. »*

---

9. En 1886, à la demande du roi des Belges, Rome avait réservé l'*État libre du Congo* (dont Léopold II était alors le souverain) à l'action de missionnaires belges.

Projet du P. Callewaert pour l'extension de la mission

5 août 1908 – « De Kindu à Congolo, tout le long du chemin de fer, il y a très peu de population. La compagnie cherche à peupler la région en engageant les travailleurs qui finissent leurs années d'engagement à se fixer le long de la ligne. De Congolo à Bukama, point extrême navigable du Lualaba [10], d'après les anciennes relations, il y aurait beaucoup de villages, surtout aux environs des petits lacs. Dans le triangle formé par le Lualaba et la Luvua, les populations sont encore assez nombreuses. On dit les rives du Lomami bien peuplées. À mon avis je me contenterai plutôt à demander de la source du Lomami au lac Moero ou bien encore de prendre comme limite le 9e parallèle sud. Nous aurions ainsi tout le Lualaba que la compagnie des Grands Lacs pourra drainer avec ses bateaux du haut fleuve...

« Kindu. À la m. Mère [11] on semble ne pas avoir vu l'importance de Kindu. Il n'est pas à craindre que Kindu devienne dépourvu de population. Le chemin de fer aura à faire fructifier des millions et on fera tout pour développer le commerce et y attirer les noirs...

« J'attire encore l'attention du conseil sur Congolo [12], point terminus de la ligne, qui selon toute apparence deviendra central pour la mission du Lualaba, et comme nous avons échoué plus haut, volontiers je proposerais encore de fonder déjà un petit poste à Congolo. Les missionnaires pourraient s'occuper des 16 villages environnants en attendant que la ligne arrive. »

Fondation de Kongolo, en 1909

11 mai 1909 – « Hier 10 mai, l'expédition apostolique est partie pour Kongolo. Le train s'est arrêté en face de la mission pour prendre les voyageurs et leurs bagages. Le Père Villetaz et Brangers avec le frère Euloge y ont pris place ; les Pères ont amené deux familles chrétiennes, un cuisinier célibataire, et deux chiens. Ils ont du bagage pour 80 porteurs qui doivent être recrutés vers Kasongo et à la mulongoi. Le train a conduit les voyageurs jusqu'au kilom. 132 de la ligne, et là le remorqueur que la compagnie a

---

10. Lualaba est le nom donné au cours supérieur du Congo.

11. Le P. Callewaert abrège de plusieurs façons ce qui désigne la *maison mère* de la Congrégation du Saint-Esprit à Paris, où, à l'époque, résident le Supérieur général et son Conseil.

12. Congolo ou Kongolo... on trouvera les deux orthographes.

construit sur le bief navigable du Lualaba, les prendra à bord jusqu'à Kasongo. Jusqu'à Kasongo le voyage sera sans difficulté. Ces messieurs de la compagnie font tout ce qu'ils peuvent pour faciliter le trajet, mais les porteurs en caravane leur ménagent bien des imprévus. [...]

« Nous lui donnerons le nom de Saint-Cœur de Marie de Kongolo. »

10 juillet 1909 – « À Kongolo les Pères ont d'abord occupé les constructions en herbes faites par ces messieurs des études du chemin de fer, et maintenant le Père Villetaz m'écrit qu'ils ont commencé les constructions provisoires à la place où le Prince Albert a campé en passant à Kongolo [13]. Ils jouissent tous les 3 d'une bonne santé. Je pense aller jusque-là vers la fin de la saison sèche. »

15 novembre 1910 – « À Kongolo, les Pères seront sortis de leurs huttes provisoires vers la fin du mois de décembre ; ils s'installeront alors dans les dépendances construites en briques et l'année prochaine feront l'école et la maison d'habitation [14]. »

Le 30 juin 1911, la S.C. de la Propagande érige la Préfecture apostolique du Katanga Nord et, le 25 juillet suivant, le P. Émile Callewaert en est nommé préfet apostolique [15].

Fondation de Lubunda [16], en 1911

22 novembre 1911 – « Je suis arrivé à Lubunda le 14 avec 3 wagons de matériel de construction, 2 scieurs de bois, 1 maçon et 3 catéchistes... Le Père Brangers a fait construire les dépendances et j'ai pris logement dans le magasin ; vers Noël le bâtiment des catéchistes sera terminé. Alors viendra le P. Conrad [17] avec une trentaine d'élèves choisis de Kindu, afin d'ouvrir l'école le 2 janvier. [...]

---

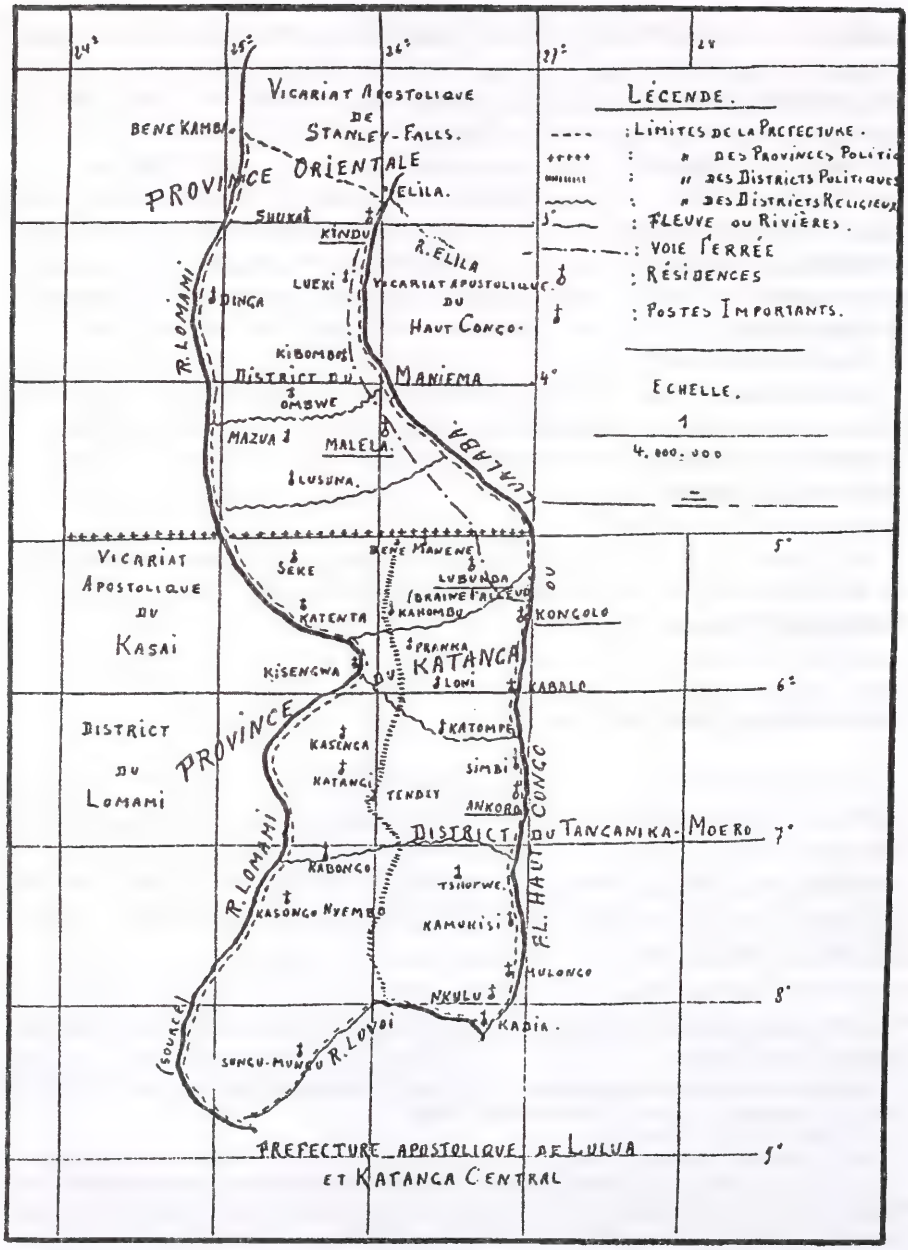
13. Les constructions provisoires de Kongolo étaient situées sur les collines « Kalila » (lettre du 8 août 1909).

14. Cet emplacement se trouve à environ 5 km de l'installation provisoire où, plus tard, le diocèse de Kongolo construira un sanctuaire marial.

15. *BG*, t. 26, p. 249 et 250.

16. La mission de Lubunda reçoit aussi l'appellation de « Braine l'Alleud-Saint-Joseph ». « La résidence de *Braine-l'Alleud-Saint-Joseph*, située au kilomètre 300 du chemin de fer des Grands lacs, sur le territoire du chef Lubunda, porte son nom belge en l'honneur de la petite patrie de S. Em. le Cardinal Mercier, bienfaiteur de cette mission, originaire de Braine l'Alleud. » (*BG*, t. 27, p. 117).

17. P. Émile Conrad (1883-1940). Arrivé au Katanga en 1908. Pas de NB.



Carte de la préfecture apostolique du Katanga septentrional (1926).

« À Lubunda, la région me paraît bien convenir pour une œuvre de filles, aussi ai-je déjà demandé au Père Sébire de s'informer auprès des Filles de la Croix s'il leur sera possible d'entreprendre une œuvre à la nouvelle mission.

« Un hôpital, une école de catéchistes, un orphelinat de garçons et un orphelinat de filles donneront à cette colline du kilom. 300 l'aspect d'une colline de bienfaisance. Je dois dire un mot encore d'un voyage du P. Windolts [18] vers la Lomami. Entre Lubunda et la rivière, les villages sont nombreux, dit le Père, mais petits. Il a remonté la rivière jusqu'au poste de Kasange, village de 800 âmes et, de là, a regagné le Lualaba par une route déserte. »

« Les " Grands Lacs " se dirigent activement vers le Tanganyika. Dans 3 ou 4 ans nous aurons une voie de communication rapide [19] par le Tanganyika et le chemin de fer allemand. »

Projet pour le lac Kisalé et sa réalisation

21 décembre 1911 – « Quelle peine que nous n'ayons un Père en plus, nous pourrions de suite mettre une barrière aux incursions sur notre juridiction des catéchistes de la mission protestante fondée au lac Kisalé. Autour du lac la population est dense. Au sud du lac il n'y a pas une âme mais au nord, donc sur notre juridiction, la population est nombreuse et les efforts de cette mission vont naturellement être dirigés de notre côté. Une idée..., ce serait d'envoyer par-là, après un voyage préalable de reconnaissance, les Pères Gaillard [20] et Ferry [21], avec un Frère. Kongolo n'étant distant de Lubunda que de 56 kilom. le P. Villetaz pourrait rester seul depuis juin jusqu'à l'arrivée d'un nouveau personnel. »

20 mars 1912 – « En décembre je parlais d'une mission protestante installée vers le lac Kisalé. Aujourd'hui je dois ajouter qu'une mission anglo-belge s'est fixée à Ankoro, au confluent de la Luvua et du Lualaba. Ces protestants sont belges et seront pour nous un ennui bien plus grand que s'ils étaient anglais ou allemands. Je renouvelle, Monseigneur, la demande déjà faite de nous autoriser à fonder une mission cette année vers la limite sud de

18. P. Charles Windoltz (1884-1969). Arrivé au Katanga en 1911. Pas de NB.
19. Vers la côte est.
20. P. Georges Gaillard. Auparavant en Cimbébasie. Arrivé au Katanga en 1911.
21. P. Joseph Ferry (1885-1968). NB : *BPF*, n° 150, p. 623. Présent au Katanga de 1911 à 1939.

la préfecture et de nous envoyer pour cette fondation 2 Pères. C'est au sud que nous avons le plus de populations et elles vont nous être enlevées par les protestants. »

12 juillet 1912 – « Kindu, Braine l'Alleud [Lubunda], Kongolo, Mulongo, et peut-être sous peu Ankoro formeront une ligne de missions le long des voies de communication et seront autant de points de départ d'une seconde ligne de stations vers la Lomami en face des premières. Je suis vieux, cependant j'espère voir ce rêve se réaliser. Ankoro, au confluent du Lualaba et de la Luvua est un point important et central pour le commerce. Actuellement il y a un poste de l'État et une mission minière... »

8 septembre 1912 – « C'est le premier octobre que le Père Conrad et le frère Gerlacus [22] partiront pour la nouvelle fondation [Kulu, à l'extrême-sud du territoire confié aux spiritains]. Je les accompagnerai probablement. Le Père Catry [23] ira les rejoindre, mais je n'ai pas encore reçu nouvelle de sa destination définitive pour le Katanga. »

4 octobre 1912 – « Le P. Conrad est à Kongolo, attendant le départ du bateau pour le lac Kisalé, départ remis du 1 jusque vers le 15 du mois... »

25 novembre 1912 – « Le P. Conrad m'écrit, en date du 18, que sa maison provisoire est sur le point de s'achever, que 80 enfants de près et de loin ont sollicité leur admission à la mission, dont 40 reçus, les autres ajournés... La mission anglaise circule déjà sur le fleuve avec un bateau à moteur à essence. »

Prévisions pour une future mission à Ankoro

4 juin 1914 – « Le Père Elslander [24] se fait difficilement avec le Père Brangers, cependant il ne manque pas de zèle. Ne pourrais-je pas l'envoyer faire un voyage dans la région avec mission de chercher aux environs d'Ankoro une place favorable à une station de Mission. En lui envoyant alors un aide patient et dévoué nous ferions là une station uniquement d'évangélisation, sans commencer d'œuvre d'enfants. Dans la région, c'est ainsi que

22. F. Gerlacus Ooms (1888-1926). NB : *BG*, t. 32, p. 881. Présent au Katanga de 1910 à 1918.

23. P. Jean Catry. Arrivé au Katanga fin 1912, il doit rentrer en Europe, pour raison de santé, en avril 1914. Il meurt, au sanatorium de Mont-sur-Meuse, le 26 juin 1914. (*BG*, t. 27, p. 735).

24. P. Jules Elslander (1882-1937). NB : *Postiljon*, 1995, n° 3. Arrivé au Katanga en 1912.

font les Protestants, ils s'installent dans les villages populeux, y donnent l'instruction à tout le monde, tandis qu'un catéchiste noir fait l'école aux enfants qui restent chez leurs parents.

« Cependant, j'ai souvent présent une phrase des écrits de notre Vénérable Père [Libermann], que l'esprit de l'Église est d'étendre le royaume de Dieu plutôt que de s'astreindre à perfectionner quelques âmes, et cette idée, au grand étonnement des uns, je l'ai entendue avec satisfaction développée par le R. P. Vermeerch à la réunion de Kisantu. »

La guerre de 1914-1918 fait ralentir les fondations, mais, dès 1920, de nouvelles implantations sont prévues.

Fondation Saint-Albert à Sungu Mungu

20 mai 1920 – « Les Pères Haezaert [25], Brouwer [26] et le Frère Dioscore [27] partiront dans 3 semaines pour la nouvelle fondation St-Albert [28]. Ils prendront le steamer de la compagnie des Grands Lacs jusqu'à Kulu. »

12 novembre 1920 – « Le Père Sébire et Elslander [29] m'informent qu'ils vont fonder une nouvelle station à Ankoro [30]. Quelle excellente nouvelle. Ne serait-ce pas plutôt quelques kilom. au nord d'Ankoro ? Au ministère des Colonies on dit qu'un chemin de fer de Kabinda Lomami pour rejoindre Kabalo s'impose. Ce chemin de fer passerait à Katompe et près de la rivière Lovidjo où le P. Ferry a 8 catéchistes (dits catéchistes d'Ankoro), lorsqu'en réalité à Ankoro il n'y a pas de population importante. [...] Mais je me garderai d'incommoder en rien les projets des Pères Sébire et Elslander. »

---

25. P. Georges Haezaert (1883-1957). NB : *BG*, t. 45, p. 265. Le P. Haezaert succédera à Mgr Lempereur comme préfet apostolique du Katanga, en 1931.

26. P. Gérard Brouwer (1894-1969). NB : *Spinet*, n° 87, 1969, p. 7. Arrivé au Katanga début 1920.

27. F. Dioscore Steur (1886-1959). NB : *Ons Orgaan*, 1959, n° 50. Originaire de Hollande. Arrivé au Katanga début 1919.

28. Ce poste, connu sous le nom de « Sungu Mission », est situé à 300 km à l'ouest de Kulu. C'est le premier poste du diocèse de Kamina actuel. Cette région sera échangée avec les franciscains contre la région de Manono en 1926

29. Le P. Elslander est alors en Belgique, où il fera un séjour de deux ans.

30. La mission d'Ankoro sera fondée en 1922, au retour du P. Elslander.

Fondation de Malela

3 novembre 1921 – « Aujourd'hui le Frère [Anschaire] travaille à Malela, auprès du P. Becker... »

Nous n'avons, à cette date, que cette allusion à la fondation, en novembre 1921, d'une mission et d'un séminaire à Malela, à mi-chemin entre Kindu et Lubunda. Les fondateurs en sont l'abbé Becker, prêtre du diocèse de Bruges, venu aider les spiritains, et le Frère Anschaire[31].

II – Les Œuvres

Les écoles

1er novembre 1907 – « [A Kindu]. La première construction est achevée et nous nous sommes logés dans ces dépendances. Demain 2 novembre les travailleurs commenceront à mouler des briques pour l'école. »

23 février 1908 – « Ce mois-ci j'ai tardé quelques jours [à vous écrire], étant maçon. J'ai voulu d'abord achever la construction de la salle d'école. Il y avait hier 8 jours que j'ai commencé moi-même à y faire l'école. Mes élèves sont une vingtaine, dont 7 orphelins internes et les autres de Kindu. J'ai commencé avec l'A.B.C. en langue indigène des Pères du Sacré-Cœur. Mais j'espère sous peu recevoir de Belgique des exemplaires des livres en usage dans les écoles primaires du pays et nous nous conformerons au programme. »

10 janvier 1909 – « Mon idée serait si cette mission se développe d'avoir dans chaque station un frère chargé du message et sachant faire l'école. Puis d'avoir un maçon et un charpentier qui passeraient, avec quelques Noirs maçons et travailleurs de bois, dans toutes les stations à fonder. Ces derniers on les formerait facilement ici. »

---

31. F. Anschaire (ou Anscharius) Barendse (1889-1965). NB : *Ons Orgaan*, 1966, n° 77. Originaire de Hollande, le F. Anschaire était arrivé au Congo belge en 1910. Peu après son séjour à Malela, il quitta la préfecture apostolique de Kongolo pour le vicariat apostolique de Bagamoyo.

8 septembre 1912 – « Nous recevons de l'État un secours pour les écoles et j'aime que ces écoles se fassent sérieusement par les frères. Or le frère à Kindu depuis 4 mois ne s'occupe plus de l'école, les enfants se la font entre eux. Hier j'ai reçu une autre lettre de Kongolo, copie : " Nous avons beaucoup de difficultés pour garder nos enfants, les uns après les autres ils partent chez les blancs. Ils sont bien remplacés par d'autres, mais ce continuel va et vient ne permet pas de faire une œuvre sérieuse. " [...] Le frère qui est à Kongolo pourra faire l'école aux enfants de Kongolo comme externes. »

25 novembre 1912 – « [A Malemba]. Le Père Conrad m'écrit en date du 18 que sa maison provisoire est sur le point de s'achever, que bien 80 enfants de près et de loin ont sollicité leur admission à la mission dont 40 reçus, les autres ajournés. »

25 novembre 1915 – « A Kindu on ramasse autant que faire se peut les enfants et filles mulâtres. Les garçons sortant de l'enfance doivent venir ici à St Joseph. C'est une catégorie d'enfants négligés de quelques missions qui ne veulent les accepter que contre pension. D'autres ne désirent à aucun prix s'en occuper. Nous avons pensé faire bonne œuvre en les acceptant. J'ai fait pour eux un règlement à part. Ils devront être mieux soignés que les enfants noirs. Je ne sais quel résultat cela donnera. mais traités à part je pense qu'on obtiendra qu'au moins ils se conduisent en bons chrétiens une fois grands et mariés. »

12 mars 1921 – « Depuis longtemps j'ai la conviction que si quelque chose est capable de sauver la race noire d'une ruine totale, ce sera l'instruction. Le Noir instruit ne sera plus une bête de somme qu'on exploite à outrance. Il apprendra aussi que le travail honore l'homme, que la famille est une institution sacrée, qu'il a ses obligations envers sa femme, ses enfants et la société, dont il n'a pas encore l'idée. Qu'on instruise le Noir, qu'on l'oblige à vivre selon les préceptes de l'évangile, et on sauvera la race. Ce n'est pas la maladie du sommeil qui dépeuple l'Afrique, ce sont surtout les vices. »

4 août 1921 – « Le Père Ferry a un goût très prononcé pour les travaux, et je demande à la Maison Mère s'il ne serait pas opportun d'accéder aux désirs du Gouvernement et d'organiser une école professionnelle dont le Père Ferry serait chargé. Cette école devrait se construire le long de la voie ferrée à proximité de forêts et d'une population suffisante. »

19 novembre 1922 – « L'administration demande à la mission d'organiser une école du soir pour adultes (Gouverneur). Je répondrai affirmativement et placerai le frère Vincent [32] à Kindu chargé des écoles. L'instruction y laisse beaucoup à désirer. »

---

32. F. Vincent Karregat (1892-1970). Arrivé au Katanga début 1921. Pas de NB.

Former des catéchistes

12 mars 1908 – « [A Kindu], ils ont 16 catéchistes qui les aident. Mais nous avons constaté beaucoup d'ignorance dans nos chrétiens. Ils ont appris de mémoire un petit catéchisme dont ils ne comprennent pas le sens. Les catéchistes eux-mêmes ne connaissent pas tous la doctrine. Les Pères [33] qui se sont occupés du premier tronçon de la compagnie, n'avaient que 3 catéchistes, auxquels ils donnaient le traitement entier d'un catéchiste établi dans les villages. Au second tronçon les travailleurs étant les mêmes, ces catéchistes ont continué leur besogne et quelques autres ouvriers chrétiens se sont formés aussi un groupe d'auditeurs et ont pris le nom de catéchiste. Ils étaient 10 quand nous sommes arrivés. »

5 juillet 1908 – « Les Pères du Sacré-Cœur nous ont donné 6 exemplaires de leur catéchisme. Nous avons continué à le laisser entre les mains des catéchistes. Les chefs des missions congolaises cherchent une entente pour un texte français unique qui sera traduit dans les diverses langues du Congo. Il paraît encore douteux que le projet aboutisse. Alors il est déjà arrêté que le petit catéchisme de Monseigneur le Roy traduit par le Père Sacleux deviendra le catéchisme de la mission. »

17 octobre 1909 – « Cependant la formation de bons catéchistes est un point capital. Hélas, ceux que nous avons, venus de partout, ne sont pas toujours des modèles. Celui de Kibombo a été congédié ; il a fait 2 séjours en prison à Kibombo. Leur morale peut se ressentir de la vie de campement de Kindu, où ils ont passé. Il me paraît qu'il serait préférable de laisser les Noirs dans l'ignorance plutôt que de leur donner des catéchistes qui les mal-édifient et leur donnent une fausse idée de la vie chrétienne. Les Pères Blancs ont une organisation pour leurs catéchistes dont je les félicite. Dans les écoles des stations, on choisit les jeunes gens qui paraissent devoir donner bon résultat et on les envoie dans une école spéciale, où ils doivent passer 6 années complètes. Aucun autre catéchiste n'est admis. Nous voulons aller trop vite et avant d'être sortis des langes nous voudrions égaler les vieilles missions. »

12 décembre 1909 – « Mais j'ai eu le cœur brisé de voir, le long de la ligne, la négligence avec laquelle quelques-uns uns de nos catéchistes remplissent leur fonction. La grande faute en est peut-être à nous qui ne visitons pas assez souvent nos hommes. »

---

33. Les Pères du Sacré-Cœur de Stanleyville.

2 janvier 1910 – « Pour cette année 1910 je demande déjà l'autorisation de fonder une école de catéchistes (école spéciale). Elle est de première nécessité, aussi indispensable qu'un grand séminaire dans un diocèse d'Europe. Pour longtemps encore l'école de catéchistes sera le vrai séminaire africain. »

29 novembre 1914 – « L'œuvre de St-Joseph a été provisoirement licenciée. Cette école de catéchistes avait mal débuté et le Père Windholts, après le départ du Père Villetaz, n'avait pas réussi à y mettre une bonne discipline. Les élèves étaient bien instruits mais sans aucune formation. »

10 mai 1915 – « Je commencerai une nouvelle école de catéchistes avec le Père Conrad, comme c'était ma première idée. »

30 septembre 1920 – « L'œuvre des catéchistes est une œuvre vitale pour l'avenir religieux de la préfecture. Plusieurs Pères en ont été chargés. Mais personne n'y mit son cœur, et l'œuvre n'a pas réussi. »

Un collaborateur exemplaire, le catéchiste Bernard Kakese

5 mars 1909 – « Le Père Villetaz a envoyé le catéchiste Bernard [34] à Lusuma-Malila, et la ferme chapelle Braine l'Alleud St-Désiré est définitivement fondée. D'après cette lettre, il y a là un centre de populations assez importantes, mais on ne pourra les visiter, chaque année, que pendant la bonne saison, j'estime que ce serait trop exposer la santé des missionnaires que de courir souvent dans ces pays de marais. Bernard parait un bon garçon, il sait faire l'école et nous lui en donnerons les moyens dans quelques mois. »

15 décembre 1918 – « L'autre jour, un Père se promenant entend que des pas le suivent, il se tourne et voit le catéchiste Bernard. Bien, où vas-tu Bernard ? – Je viens vous parler. – Et quel est ton désir ? – Tout le monde parle du séminaire, je voudrais y être admis moi aussi. – Y penses-tu, toi, tu es vieux. Tu ne pourrais plus apprendre, puis tu es marié. – Oui, c'est vrai, mais pour le premier point j'essayerai volontiers ; quant à ma femme, je la considérerais comme morte. Le vieux Bernard se souvenait qu'un veuf peut encore être apte au sacerdoce. »

---

34. Un catéchiste qui l'a connu a certifié que Bernard Kakese venait de Stanleyville. Les Pères du Sacré-Cœur avaient donné un groupe de catéchistes au P. Callewaert pour les débuts de la mission de Kindu. Bernard est l'un des nombreux catéchistes qui furent les pionniers de l'évangélisation de la brousse.

Le Père Gaston Van den Bulcke, pour les 25 ans de Lubunda, publie un témoignage sur Bernard Kakese : « Mwalimu Bernard ne se contentait pas d'enseigner de bouche la vie chrétienne. Non, sa piété extraordinaire, sa bonté toute évangélique étaient des leçons de chose extrêmement bienfaisantes au village de Lubunda. Durant les 13 années que je vécus à Lubunda, mon vieux catéchiste n'a pas manqué plus de 15 fois à la messe ou au salut, en semaine... Prier était l'occupation habituelle de ses loisirs... Qui énumérera la liste des Noirs de Lubunda qui ont été aidés pécuniairement ou matériellement par ce pauvre Bernard ? Riche il ne l'est pas, mais il est heureux de pouvoir aider ses frères... Parmi les ouvriers du Divin Maître, à Lubunda, il est assurément celui qui a séjourné et travaillé le plus longtemps pendant ces 25 années écoulées. Il est le bon et fidèle serviteur [35]. »

Le séminaire

8 septembre 1912 – « On m'a dit aussi que le Saint Père, dans un entretien avec le Cardinal de la Propagande aurait demandé où sont ses prêtres africains. Cela ne serait-il pas un reproche indirect aux missionnaires ? Si oui, nous étudierons la possibilité d'un séminaire dans la préfecture, mais jamais un séminaire comme j'en ai vu, à côté d'une œuvre d'enfants surtout d'une œuvre de filles. Le plan serait de l'installer tout seul avec 2 Pères et un Frère, à proximité cependant de populations indigènes de manière que les Pères dans l'entre-temps puissent se livrer à l'évangélisation. Où ? Question à étudier. »

15 décembre 1918 – « Quelques jeunes gens instruits de ce qui se fait dans d'autres missions sont venus demander d'étudier afin de devenir missionnaires. Leur persévérance a été mise à l'épreuve et nous comptons avec l'aide de Dieu pouvoir ouvrir bientôt un petit séminaire. Cette nouvelle a suscité un grand enthousiasme dans la jeunesse écolière. »

20 décembre 1918 – « Le nouveau droit canon oblige les ordinaires à avoir un séminaire. J'étudie le projet de faire un essai à Kongolo. Là il y a encore les bâtiments de l'ancienne œuvre de garçons recueillis. »

27 novembre 1919 – « L'année dernière, je faisais vœux que la Providence nous vint en aide pour la fondation d'un petit séminaire. C'est fait, le petit séminaire a commencé avec 14 élèves. »

---

35. *Le Messager du Saint Esprit*, 1936, spécial jubilé de Lubunda, p. 195-197.

20 mai 1920 – « Avant de partir pour l'Europe, j'avais chargé le Père Louillet de quelques jeunes gens demandant à être séminaristes et les avais placés à Kongolo dans un bâtiment de l'ancienne œuvre d'enfants. Le Père Louillet s'est aperçu que cette œuvre indépendante du Directeur de la Mission, ne pouvait pour divers motifs, continuer à fonctionner et a profité d'une indisposition pour retourner avec ses jeunes gens à Braine l'Alleud. Mais Braine l'Alleud est déjà encombré par les œuvres de garçons et de filles. Jamais un séminaire ne peut réussir dans des conditions semblables. »

30 septembre 1920 – « Nous avons maintenant une douzaine de petits séminaristes dont le Père Louillet [36] est chargé. Si le Père Louillet met son âme à son petit séminaire il fera quelque chose. Là encore je ne suis pas rassuré. À plusieurs reprises le Père Louillet a demandé au Père Conrad de lui permettre des sorties apostoliques. Ce zèle l'honore... mais le zèle du Père Louillet est mal placé.... Si je permets au Père des sorties comme il le désire, le petit séminaire est mort-né. Cependant à Malela, si le Père Van den Bulcke [37] arrive, l'un et l'autre pourront alternativement visiter les villages des environs sur un petit rayon. J'ai demandé une concession de 50 hectares pour le petit séminaire. »

Après plusieurs années de projets, d'essais et d'échecs, Mgr Callewaert a été fort critiqué pour « avoir précipité » la création d'un petit séminaire. Son successeur supprimera le séminaire de Malela. Mgr Callewaert en souffre et se justifie :

7 octobre 1925 – « Ayant fait mes premières armes sous Monseigneur Carrie, préfet à Landana [38] [voir texte ci-après], j'avais compris l'utilité du clergé noir. On doit se souvenir à la M.M. qu'en 1917 déjà je parlais d'un petit séminaire. L'essai en fut confié, sans succès, au Père Louillet. Plus tard, après la publication du droit canon, un petit séminaire fut construit à Malela et il y eut un beau début. Hélas bientôt je m'aperçus que ce petit séminaire

36. P. Léon Louillet (1894-1940). Arrivé au Katanga en 1917. NB : M. LE MAILLOUX, *Les spiritains des diocèses de Beauvais et Soissons* (n° 69), p. 9. En 1930, le P. Louillet sera pressenti pour succéder à Mgr Lempereur, mais il refusera (lettre du 25 novembre 1930).

37. P. Georges Van den Bulcke (1890-1940). NB : *Bode van de Heilige Geest*, 1940, p. 142. Arrivé au Katanga en 1918. Il n'ira pas à Malela comme prévu : c'est l'abbé Becker, du diocèse de Bruges, qui occupera ce poste.

38. Sur Mgr Carrie et sur sa conception de la mission, voir, dans ce numéro, les précisions données dans le *Liminaire*, dans l'article de Jean ERNOULT, « L'abbé Charles Maonde (±1865-1907), premier prêtre du vicariat apostolique de Loango », aux pages 47-48.

n'était pas tenu et ne marchait pas selon les règles tracées par Léon XIII et Pie X et j'étudiais le moyen d'y porter les remèdes nécessaires quand j'appris que j'étais démissionné. À mon retour d'Europe en 1924, les élèves de 14 étaient descendus à 5. Je fis des vœux et des prières au ciel pour arrêter la débâcle, sans oser m'offrir j'aspirais à en être chargé. Mais je devins scieur de bois. À Pâques leur directeur les envoya ou les conduisit en vacances sans les inviter au retour... »

Collaboratrices religieuses

5 avril 1909 – « Nous faisons effectivement des vœux pour voir des religieuses coopérer à l'évangélisation de notre mission. »

12 mars 1911 – « C'est le 12 qu'elles [" Les Filles de la Croix "] ont débarqué à Kindu. Les sœurs ont trouvé les constructions de leur goût et mieux conditionnées que celles qu'elles ont vues en cours de route. »

20 avril 1911 – « Les sœurs ont eu quelques fièvres, l'une d'elles a gardé 4 jours le lit. Elles paraissent contentes de leurs négrillonnes. L'orphelinat compte 42 enfants. Elles ont chez elles quelques femmes qui attendent que le mari fasse de bonnes propositions pour rentrer au foyer ou qui portent le veuvage jusqu'à ce qu'une main amie leur soit tendue. Leur lazaret ne loge que 2 malades du sommeil, mais elles sont toutes 2 folles. Une quinzaine de filles de Kindu vont à l'école. »

1er novembre 1912 – « Nous avons dans la mission [de Lubunda] le concours dévoué des Filles de la Croix. Je vois ces religieuses nous donner des leçons. Elles partent en caravane visiter les villages, catéchisent les sauvages et méritent pour leur dévouement beaucoup de la Ste Église, qui cependant ne leur promet que le paradis. Tandis que nous autres parfois déjà longtemps avant notre départ on nous donne des lettres de Rome qui disent que nous sommes Missionnaires Apostoliques... »

29 août 1917 – « La Rde Mère Supérieure, vrai cœur de missionnaire, qui désire de toute l'ardeur de son âme partager les pénibles travaux de la mission de Kulu, m'avait exprimé le désir d'aller elle-même visiter ce pays et choisir une place pour sa future mission. Elle m'accompagnait donc avec son assistante, et elle est revenue si enthousiasmée qu'elle m'offre et me presse d'accepter deux religieuses qui occuperaient un centre en attendant que je puisse y placer des missionnaires. »

Une congrégation religieuse locale

Mars 1913 – « Elle s'appelait Lusumbe et allait sortir de l'enfance. Elle allait devenir une valeur productive et bientôt elle devait être placée. Aussi les parents, ou plutôt les propriétaires (car elle était orpheline), la suivirent de près. Ils voulaient absolument la ravoir au village. La pauvre enfant croyant au danger d'être reprise lança ses bras autour de la taille du missionnaire le suppliant les larmes aux yeux de ne plus se rendre au village. Ce ne fut qu'après l'avoir conduit dans l'habitation de la mission qu'elle laissa prise. Plus tard elle sera la première postulante des enfants de la Croix. Plusieurs d'entre ces filles ont déjà montré des signes de vocation pour une vie de dévouement semblable à celle de leurs mères. Des quatre aspirantes dont se compose ce petit foyer, la plus ancienne est cette Émilie Lusumbe que nous avons vue à Kindu se sauvant de nuit de son village et abordée à la mission après avoir flotté une nuit sur un fond de pirogue (espèce de grosse planche) qu'elle pilotait entre les tourbillons du fleuve en remuant l'eau de ses mains, elle et ses deux petites compagnes. Cette fuite aventureuse, ses instances pour rester à la mission, sa piété, sa fidélité, son port modeste joint à une intelligence supérieure pour une fille noire, paraissent des signes d'une âme privilégiée que Dieu dans sa bonté s'est choisie pour devenir sœur missionnaire parmi les gens de sa couleur. »

Mais les premières candidates n'ont pas persévéré.

29 novembre 1914 – « Leurs postulantes quand l'heure de demander l'habit était venu, ont demandé un mari - accordé. »

Sœurs du Cœur Immaculé de Marie :
première prise d'habit et première émission de vœux :

20 mai 1920 – « Le jour de la Pentecôte on a eu à Braine l'Alleud une cérémonie d'une édification toute nouvelle pour les noirs. 2 filles des leurs ont pris l'habit de Vierge catéchiste. Elles ont été très acclamées au sortir de la cérémonie. Ce qui prouve une fois en plus que les Noirs comprennent et estiment la vie de dévouement et abnégation qu'elles ont choisie pour leur part. »

15 février 1922 – « Le 19 mars, une fille de Kulu va essayer des vœux pour un an. »

Il s'agit de la sœur Banza Agnès. Selon ses propres souvenirs rapportés par la sœur Kasange, c'est Mgr Callewaert qui décida de l'amener de Malemba à Lubunda. Elle avait alors 12 ans. Elle fut baptisée en 1919. Les Sœurs du Cœur Immaculé de Marie de Kongolo reconnaissent le 19 mars 1922 comme date de leur fondation.

III – Fonder l'Église sur les ressources locales

10 avril 1908 – « Je profiterai du voyage [vers Buli] pour chercher 2 postes favorables pour établir 2 catéchistes dits " fermes chapelles ". Ce sont des fondations de bonnes œuvres de Belgique. J'ai prié le Père Sébire de mendier à la direction de la compagnie de la tôle galvanisée pour la couvrir [l'église] et une belle cloche. S'il l'obtiendra elle ne nous coûtera rien. Ici nous avons la main d'œuvre de la compagnie et nos mains ! Pour l'église je reprendrai la truelle... »

21 septembre 1910 – « Kindu. Monsieur l'ingénieur en chef nous a gracieusement offert de scier le bois et cette semaine un wagon de bois nous est arrivé, essence de première qualité. Ces messieurs sont toujours très dévoués. »

15 août 1921 – « En principe je ne suis pas contre les rapports économiques. Mais la première économie d'un missionnaire consistera toujours à chercher à se procurer le nécessaire sur place, achetant le moins possible. Quand on a quelques petits travaux à exécuter, j'aime un missionnaire qui n'a pas peur d'y mettre la main, évitant ainsi des dépenses. Mais un missionnaire qui sous prétexte de créer des ressources à sa station, se lance dans des exploitations industrielles sera mal vu ici. Je connais assez la vie d'Afrique pour affirmer que celui là gaspillera ailleurs ce que son industrie lui rapporte. Le ministère apostolique sera mis au second rang et le résultat final sera la dérive du ministère suivie de la ruine des finances. Si nous restons dans l'ordre de la Providence, le nécessaire ne nous fera jamais défaut. Voilà comment depuis 36 ans j'envisage les industries dans nos missions. »

29 juin 1926 – « Autrefois nous n'avions pas d'industrie de bois ou de briques. Mais on tirait l'entretien des élèves [catéchistes] de la culture des terres. J'ai vu à la mission jusqu'à 20 hectares en plantations vivrières. Un moulin, reçu de Belgique et actionné ici par l'eau, réduisait en farine et les

racines de manioc et le maïs. La toiture qui l'abritait a été démontée. Les bois qui le soutenaient sont pourris par les pluies et le soleil, et les meules en pierres, les engrenages en fer, gisent là entre les murs debout. Une machine de valeur, à décortiquer le riz et une autre à égrainer le maïs, reçues de la Compagnie des Grands Lacs, ont le même sort. Hormis le potager pour Européens, il n'y a plus un pied de culture sur les 100 hectares de terres. L'industrie est plutôt une ruine. Aujourd'hui elle paraît provoquée par ce qu'on appelle la vie chère. La dépression du franc porte à faire croire que le nécessaire va manquer ou qu'il faut placer à la banque. Les encycliques inspirent au contraire la confiance dans la Providence et elles excitent les Catholiques à ne pas mettre la Providence en déficit. »

2 décembre 1926 – « Les idées ont tellement tourné vers l'industrie que le 16 août j'ai été navré d'entendre un confrère soutenir avec persistance que la mission a le droit d'obliger les indigènes à travailler dans ses industries, les Blancs le prétendent aussi. Mais de notre part quelle aberration, nous les envoyés de Dieu, nous nous confondons avec les vulgaires commerçants industriels et entrepreneurs... Les Noirs font défection d'abord parce que nous nous adonnons au matériel à tel point que nous n'avons plus le temps de nous occuper à les maintenir dans la bonne voie. Ils finissent par nous confondre avec l'ordinaire des Européens au Congo, au lieu de nous prendre pour ce que nous sommes : les envoyés de Dieu. »

Mars 1928 – « Désire-t-on savoir d'où les missions peuvent tirer des ressources en Afrique ? D'abord que l'on consulte le catéchisme de Mgr Carrie, 6e commandement, soutenir le culte et ses ministres. Alors on en riait. Ce rire aura passé depuis qu'on connaît le Cameroun. Et voici comment les protestants s'arrangent dans leurs missions. Dans le Nigeria du sud, la religion et les ministres sont entièrement à la charge de la communauté indigène... »

IV – La « démission » et l'amertume

13 mars 1923 – « Dans ma vie de missionnaire j'ai reçu deux coups, je dirais, de foudre. Le premier quand on m'a fait savoir que définitivement j'avais fini dans l'Angola, le second quand j'ai appris que j'étais démissionnaire au Congo. Depuis 1919, je ne désirais autre chose, comme mes lettres l'ont dit, qu'un Supérieur religieux, le P. Conrad, que le Conseil

ne s'est pas pressé de nommer, ou un coadjuteur, le Père Lempereur [39] au défaut du P. Conrad, autrement dit un secours pour la lutte. Pour le reste, Monseigneur et Très Révérend Père, je m'attendais à votre réponse de septembre, à savoir que, relevant de Rome, je devais m'adresser à Rome pour un coadjuteur ou pour un remplaçant. Comme je l'ai fait après réception de votre lettre. De suite la M.M. s'est adressée à Rome pour moi, et à fait nommer un remplaçant. Cette prompte décision, Monseigneur, que vous avez demandé à Rome, prouve peut-être que je suis usé plus que je ne le crois. Comme je le disais dans ma lettre de novembre, je suis loin d'être fini et ma volonté était de mourir à mon poste, et ma lettre de juin, à vous adressée, Monseigneur, ne faisait qu'exprimer plus amplement les ennuis de l'époque. Je suis enlevé de mon poste et vous, Monseigneur, vous me permettez de rentrer. Est-ce possible. Je quitterais le Congo, le cœur plus serré que lorsque, il y a 37 ans, j'ai quitté pays, Père et Mère ; j'allais vers une patrie nouvelle, des parents nouveaux. [...] J'aurais à remettre à Mgr Lempereur la préfecture, la société civile, et la tutelle officielle des orphelins. Et maintenant, Monseigneur et Très Révérend Père, je vous demande seulement le secours de vos prières. J'en ai besoin pour porter ce coup de mort... »

Après son remplacement par le P. Louis Lempereur comme préfet apostolique, Mgr Callewaert reste quelque temps au Katanga, mais il ronge son frein et ne trouve pas d'occupations à sa mesure...

7 octobre 1925 – « Je suis parti pour Ankoro où j'étais attendu vers le 15 septembre. [...] Maintenant, quelle est mon occupation à Ankoro. Le Père Elslander s'occupe de briques et moi je passe des journées ne faisant pas grand-chose. Cependant j'acquiesce volontiers à ses désirs. Ainsi j'ai passé q.q. matinées dans la brousse à la recherche d'arbres assez grands pour être sciés. Dans ces promenades per in via j'ai rencontré un géant solitaire. Le Père m'a demandé d'en faire une pirogue. Actuellement chaque matin je me rends à l'arbre avec l'un ou l'autre Noir, départ 6 1/2 h. du matin et retour à 3 heures, dîner, etc. Cela durera environ 3 semaines. Ce travail se fait à une heure de marche de la mission. J'ai compris qu'après ce travail il me sera demandé de m'occuper à aller scier du bois. Combien de temps resterai-je à Ankoro. Depuis 40 ans je n'ai pas mené une vie aussi matérielle et aussi

39. Le P. Louis Lempereur (1873-1937) avait été missionnaire au Zanguebar, avant de succéder, en 1922, à Mgr Callewaert comme préfet apostolique du Katanga. NB : *BG*, t. 38, p. 365-375.

fatigante que depuis un an et cela n'est encore rien à côté du martyre moral. L'année dernière je fus rappelé en Europe où je devais rester... je suis cependant revenu, mais je me trouve condamné à l'inaction religieuse la plus absolue quoique mes forces me permettent de croire encore à bon nombre d'années. »

Atteint d'une double cataracte, le P. Callewaert rentre en Europe en novembre 1926. Pendant une dizaine d'années, il assure encore, en Belgique, quelques aumôneries. En 1937, âgé de 80 ans, il est contraint au repos complet et le 1er mars 1938, soutenu par les prières de ses confrères et de sa parenté, il quitte cette terre pour aller recevoir la récompense de sa belle carrière apostolique.

Conclusion

On a pu voir Mgr Callewaert prêt à tous les sacrifices pour annoncer l'évangile aux pauvres. L'essentiel pour lui est « d'être ce que nous sommes : des envoyés de Dieu ». Son plan pastoral est d'occuper le terrain, avec audace. Pour cette œuvre, il cherche et forme des collaborateurs, les catéchistes, les religieuses et un clergé diocésain.

Dans la mission, la première œuvre sera pour lui l'éducation. C'est une question de justice et une bonne préparation pour l'avenir du pays et de l'Église. Il se tourne vers les pauvres, les mulâtres abandonnés, les orphelins, les filles, les adultes analphabètes. On ne pourrait pas exploiter un pauvre s'il était éduqué.

Enfin, Mgr Callewaert est un homme humble. Ses supérieurs avaient espéré un territoire de mission plus en vue, mais il se contente de celui qu'il a reçu. Le travail ne manque pas entre Lomami et Lualaba.

Nous n'avons donné ici que de courts extraits de sa correspondance. Celle-ci reste une mine à exploiter pour qui voudra faire sa biographie ou écrire l'histoire de la mission du Katanga-Nord et des trois diocèses qui s'y sont créés depuis.

Qu'il nous soit permis de terminer par l'évocation du sacrifice des 20 missionnaires spiritains massacrés à Kongolo, 53 ans après la fondation, le 1er janvier 1962, il y a tout juste quarante ans.

Vient de paraître

Geneviève Lecuir-Nemo

Anne-Marie Javouhey

Fondatrice de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Cluny (1779-1851)

mémoire d'Églises

COLLECTION

mémoire d'Églises

dirigée par Paul Coulon

En 1779, quand naît Anne Javouhey dans un petit village de Bourgogne, qui aurait pu présager la personnalité exceptionnelle dont elle allait faire preuve dans une vie toute entière au service de Dieu à travers le vaste monde, jusqu'à sa mort en 1851 ? Enfance heureuse au sein d'une famille profondément chrétienne, avec une grande complicité entre frères et sœurs, au rythme des travaux des champs et des fêtes religieuses. Les événements révolutionnaires changent tout, qui n'épargnent pas les campagnes. Chez la jeune fille, les persécutions religieuses éveillent l'ardent désir d'instruire et de catéchiser les enfants, surtout les filles jusqu'alors écartées de l'école.

Voulant devenir religieuse, en 1798 elle se consacre à Dieu dans la clandestinité. Quelle voie prendre en ces temps troublés ? Échecs, pauvreté et doutes éprouvent et fortifient sa vocation. Sa foi contagieuse entraîne ses trois sœurs à sa suite. L'évêque d'Autun, convaincu, approuve la petite société de Saint-Joseph. Reconnue en 1807, elle prend le nom de *Saint-Joseph de Cluny*, après l'achat par leur père du couvent des Récollets situé dans cette ville. L'installation à Paris, l'adoption de la méthode d'enseignement mutuel, la personnalité de la Mère Javouhey, simple, communicative, généreuse, entreprenante, la font rapidement connaître. De nouveaux horizons s'ouvrent, de nouvelles possibilités d'action lui sont offertes.

En 1817, elle accepte avec enthousiasme d'envoyer ses sœurs à l'île de Bourbon, puis au Sénégal en 1819. En 1822, la Mère Javouhey se rend elle-même au Sénégal puis Gambie et en Sierra-Leone. Elle découvre l'Afrique et donne alors sa véritable dimension missionnaire à sa congrégation. Sur place, elle mesure les difficultés de l'évangélisation en l'absence de clergé autochtone : d'où son engagement dans la préparation au sacerdoce des premiers prêtres sénégalais. En même temps, elle découvre l'esclavage, ce qui explique son action envers ceux qui ont été transportés de l'autre côté de l'océan, à Mana, en Guyane, où elle résidera de 1836 à 1843. Sa congrégation était en plein essor : Inde, Océanie, Mayotte, Nossi-Bé…

La Mère Javouhey : une personnalité hors du commun. Sa passion d'accomplir la Volonté de Dieu et son engagement missionnaire inspirent aujourd'hui 3 000 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, originaires d'une soixantaine de pays et œuvrant dans tous les continents.

Geneviève Lecuir-Nemo, professeur d'histoire-géographie de l'enseignement secondaire, a vécu en Afrique de l'Ouest de 1963 à 1999 (Mali, Burkina Faso, Côte d'Ivoire et surtout Sénégal). Elle a soutenu en 1995 à Paris I un doctorat d'histoire sur « Femmes et vocation missionnaire. Permanence des congrégations féminines au Sénégal de 1819 à 1960 ».

Dates

Congrégation du Saint-Esprit, quelques dates :

Les fondateurs : Claude Poullart des Places (1679-1709).
Sa cause a été introduite à Rome en 1989.
François Libermann (1802-1852).
Il a été déclaré *Vénérable* en 1910.

Les fondations : Le Séminaire du Saint-Esprit : 27 mai 1703.
La Société du Saint-Cœur de Marie : 27 septembre 1841.
Union des deux sociétés : 28 septembre 1848.

Les Supérieurs généraux :

Claude Poullart des Places : 1703-1709.
Jacques Hyacinthe Garnier : 1709-1710.
Louis Bouic : 1710-1763.
François Becquet : 1763-1788.
Jean-Marie Duflos : 1788-1805.
Jacques Bertout : 1805-1832.
Amable Fourdinier : 1832-1845.
Nicolas Warnet : 1845.
Alexandre Leguay : 1845-1848.
Alexandre Monnet : 1848.
François Libermann : 1848-1852.
Ignace Schwindenhammer : 1853-1881.
Frédéric Le Vavasseur : 1881-1882.
Ambroise Emonet : 1883-1895.
Mgr Alexandre Le Roy : 1896-1926.
Mgr Louis Le Hunsec : 1926-1950.
Francis Griffin : 1950-1962.
Mgr Marcel Lefebvre : 1962-1968.
Joseph Lécuyer : 1968-1974.
Frans Timmermans : 1974-1986.
Pierre Haas : 1986-1992.
Pierre Schouver : 1992 -...

Béatifications : P. Jacques Laval (1803-1864), béatifié en 1979.
P. Daniel Brottier (1876-1936), béatifié en 1984.

Points de repère :

1er janvier 1732 :	Le Séminaire du Saint-Esprit s'installe au 13 rue des Postes, actuel 30 rue Lhomond, **maison mère** de la Congrégation.
30 juillet 1734 :	Reconnaissance légale du Séminaire du Saint-Esprit.
1er août 1901 :	Le Conseil d'Etat reconnaît l'existence légale de la Congrégation.
1860-1900	Création des Provinces en Europe et en Amérique du Nord.
1962-1965 :	45 évêques spiritains participent au Concile Vatican II. La Congrégation compte alors plus de 5 000 membres.
14 septembre 1966 :	La Maison généralice (le Supérieur général et son Conseil) s'installe à Rome. La maison mère reste la résidence du Supérieur provincial de France.
1976 :	Création de la première Province en Afrique.
1990 :	Création de la première Province en Amérique latine.

Sigles et abréviations

AN	Archives nationales, Paris.
Ann. Prop. Foi	*Annales de la Propagation de la Foi.*
ANSOM	Archives nationales, section outre-mer (Aix-en-Provence).
APF	Archives de la sacrée congrégation « de Propaganda Fide ».
Arch. CSSp	Archives de la Congrégation du Saint-Esprit à Chevilly (b. pour boîte).
Arch. Srs. sp.	Archives des Sœurs spiritaines.
BG	*Bulletin général de la Congrégation du Saint-Esprit.*
BPF	*Bulletin de la Province de France* (Congrégation du Saint-Esprit).
CS	*Cahiers spiritains*, Maison généralice, Rome.
CSJ	F. LIBERMANN, *Commentaire de Saint-Jean* (1895 ou 1988).
DC	*La Documentation catholique.*
Ecr. (1959)	*Les Ecrits spirituels de M. Claude-François Poullart des Places.* Ed. français-anglais, Duquesne University, Pittsburg, 1959, 297 p. (Ed. Henry J. KOREN).
Ecr. (1988)	*Claude-François Poullart des Places, (1679-1709). Ecrits,* Centre spiritain, Rome, 1988, 88 p. (Ed. Joseph LECUYER).
ES	*Ecrits spirituels du Vénérable Libermann*, Paris, Duret, 1891.
ES Supp.	*Écrits spirituels du Vénérable Libermann,* Supplément, Paris, maison mère, 1891.
Jal ***	*Journal de communauté* (Nom de la communauté).
LS I, II, III	*Lettres spirituelles du Vénérable Libermann* 3e édition, Paris, Poussielgue, (1889), 3 volumes).
LS IV	*Lettres spirituelles de notre Vénérable Père aux membres de la congrégation*, Paris, maison mère, (1889).
MC	*Les Missions catholiques.*
NB	Notice biographique.
ND I à XIII	*Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann* (Ed. A. Cabon) Paris, maison mère (30, rue Lhomond), 1929-1941.
ND IX *App.*	*Appendice* au t. IX des *ND,* Paris, 1939.
ND XIII *App.*	*Appendice* au t. XIII des *ND*, Paris, 1941.
ND Compl.	*Notes et Documents. Compléments*, Paris, 1956.
NDH	*Notes et Documents relatifs à l'histoire de la Congrégation du Saint-Esprit sous la garde de l'Immaculé Cœur de la B.V. Marie, 1703-1914*, Paris, 30, rue Lhomond, 1917.

Dans ce numéro 14 de *Mémoire Spiritaine*, 2e semestre 2001 :

Liminaire

Paul Coulon
L'éléphant est irréfutable

Annonce d'un colloque

Les spiritains : trois siècles d'histoire missionnaire (1703-2003)

Autour des fondateurs

Pierre Trichet
M. Victor Régis, le P. Libermann et le Dahomey (1841-1846).

En Afrique centrale au temps de Mgr Augouard (1852-1921)

Jean Ernoult
L'abbé Charles Maondé (±1865-1907)
premier prêtre du vicariat apostolique de Loango.

Paul Coulon
Le catholicisme et la vapeur au centre de l'Afrique.
Premier Rapport à Rome (6 septembre 1894) de Mgr Prosper Augouard.

Olivier Ouassongo
Les aspects financiers du vicariat de l'Oubangui
(Haut-Congo Français) de1890 à 1905.

Sœur Odile de Langavant
Les Franciscaines missionnaires de Marie au Congo-Brazzaville :
les débuts à Boundji (1910-1937).

Noël Perrot
Les spiritains au Katanga, de 1907 à 1923,
d'après la correspondance de Mgr Émile Callewaert.